

RÉVÉLATIONS SUR LA RUSSIE,

OU

L'EMPEREUR NICOLAS

ET

SON EMPIRE EN 1844.

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE :

LÉOUZON LEDUC. *La Finlande.* Son histoire primitive, sa mythologie, sa poésie épique, son génie national, sa condition politique et sociale depuis la conquête russe. 2 volumes in-8°. . . . . 15 f.

CYP. ROBERT.—*Les Slaves de Turquie, Serbes, Monténégrins, Bosniaques, Albanais et Bulgares.* Leurs ressources, leurs tendances et leurs progrès politiques. 2 volumes in-8°. 15 f.

Paris.—Imprimerie Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.

RÉVÉLATIONS SUR LA RUSSIE,

OU

L'EMPEREUR NICOLAS

ET

SON EMPIRE EN 1844.

PAR

UN RÉSIDENT ANGLAIS.

OUVRAGE TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR M. NOBLET,
Chef de section au Ministère du Commerce,

ET ANNOTÉ

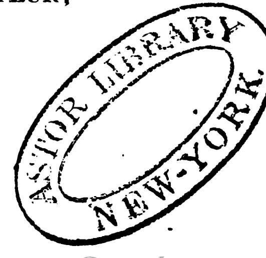
PAR M. CYPRIEN ROBERT,
Auteur des Slaves de Turquie.

Tôt ou tard tout se sçait.
MAINTENON.

I

PARIS.
JULES LABITTE, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
3, QUAI VOLTAIRE.

1845



AVERTISSEMENT.

Lorsque l'ouvrage que nous publions parut à Londres, dans le courant de l'année dernière, il y fit sensation. Ayant peu d'écrits estimés sur la Russie, l'Angleterre avait accueilli avec faveur l'œuvre de M. de Custine comme une révélation incomplète, mais actuelle, d'un état de choses auquel peu de personnes étaient initiées. Des *révélations* entières, mises au jour par un compatriote, devaient exciter un tout autre intérêt.

On sut promptement que l'auteur avait vu toutes les scènes qu'il décrit, que ce qu'il dévoile il l'avait étudié personnellement sur les lieux,

dans un séjour de plusieurs années, durant lesquelles il avait occupé une haute position dans l'empire. Il était donc suffisamment autorisé à communiquer au public non plus des *impressions* de voyageur, mais des observations sérieuses et approfondies. Aussi, malgré l'anonyme sous lequel il persiste à se cacher, ses récits ont-ils obtenu une grande autorité.

L'ouvrage avait d'ailleurs un autre élément de succès. Écrit avec vigueur, un peu trop rudement peut-être, il s'adresse à une partie toute nouvelle de la société anglaise. L'auteur n'en fait pas mystère. Il répudie sans ménagement ces vieilles bannières de whigs et de tories, dont le nom, grâce aux transformations successives des idées et des intérêts, n'est plus aujourd'hui qu'un inutile anachronisme, et il arbore franchement le même drapeau que l'auteur de *Coningsby*, celui de *la Jeune Angleterre*. C'est à ce parti de l'avenir qu'il offre le fruit de ses études, c'est à son point de vue qu'il a jugé des hommes et des choses; c'est dans son sein qu'il dépose ses âpres censures et ses rares éloges.

Il nous a semblé qu'une telle œuvre ne pouvait manquer d'obtenir en France un peu de la vogue dont elle jouit au delà du détroit. Le livre de M. de Custine a vivement piqué notre curiosité; celui-ci la satisfera; il a de plus, pour notre pays, un genre d'attrait particulier; il nous montre sous quel jour sont envisagés en Angleterre, par la portion la plus virile de l'opinion publique, la marche, les projets, la puissance réelle de l'empire que l'on considère sur le continent comme l'antagoniste le plus redoutable de la Grande-Bretagne.

Qu'on ne croie pas, au surplus, qu'en traduisant ce livre nous entendions nous en approprier toutes les idées. Loin de là; nous avons plus d'une fois, dans le cours de notre travail, éprouvé le besoin de rectifier des jugements trop absolus, des appréciations qui nous ont paru erronées, même des faits dont nous contestons l'exactitude. Ces légers dissentiments que nous avons cru devoir indiquer dans de courtes notes, tout en reproduisant le texte avec fidélité, ne tendent nullement à infirmer la valeur de l'ou-

vrage. Conçu et rédigé dans cet esprit plutôt national que philosophique, qui est aujourd'hui le cachet d'une grande partie de la presse anglaise, c'est une œuvre spécialement britannique. — Peut-être n'en aura-t-elle que plus d'intérêt pour nos lecteurs.

PREFACE.

PRÉFACE.

L'ouvrage que nous offrons au public traite d'un sujet non moins intéressant pour tout ami de l'humanité que pour tout Anglais en particulier.

Il intéresse les premiers, parce qu'il donne sur l'état actuel d'un douzième de la race humaine des détails et des aperçus sans lesquels le gouvernement russe et l'action qu'il exerce continueraient d'être aussi peu connus des pays libres qu'il l'a été jusqu'à présent.

Il intéresse particulièrement les seconds, parce qu'il concerne l'empire le plus semblable au leur par la grandeur et la puissance, l'antagoniste naturel des sentiments, des institutions,

des intérêts matériels de leur propre pays; empire contre lequel la nation britannique doit inévitablement se lever un jour; et cela par la seule force des choses, comme champion de la liberté, des lumières, de la civilisation d'une grande partie du genre humain, en opposition aux principes contraires que la Russie non-seulement représente mais cherche à propager avec sa propre domination.

L'antipathie instinctive et générale que la Russie inspire en Angleterre ne s'explique pas moins par les intérêts et la position de celle-ci que par ses sentiments. Ennemie implacable autant qu'insidieuse du commerce, des entreprises et de la prospérité britanniques, la Russie, ou du moins son gouvernement, n'est pas seulement une puissance oppressive de tout ce qui excite nos sympathies, envahissante de toutes les libertés civiles, politiques et religieuses; mais telle est en outre sa force et sa situation géographique, qu'accessible à la colère et aux hostilités de la Grande-Bretagne, elle ne l'est cependant qu'à elle seule.

L'histoire prouve assurément par bien des exemples que les antipathies nationales sont souvent aussi mal fondées qu'elles sont violentes; telle était autrefois la haine mutuelle des Ecossais et des Anglais; telle est encore l'inimitié de

famille qui divise le Danemarck et la Suède, ou l'animosité entre la France et l'Angleterre, que la France oublie si lentement. Mais ce sont là des oppositions qui s'effacent graduellement, et dont l'intensité, chaque jour moins grande, rend chaque jour aussi plus difficile une querelle entre ces diverses nations. Avec la Russie, au contraire, les chances d'une rupture augmentent et deviennent de jour en jour plus imminentes, à mesure que cette puissance est mieux connue du peuple anglais.

Peut-être, en effet, faut-il voir la véritable différence d'une inimitié nationale à une inimitié factice dans ce fait que l'éclaircissement de leurs causes respectives a pour conséquence d'augmenter la première et de diminuer la seconde.

L'aversion du peuple anglais pour la Russie et pour ses institutions ne trouve de tempérament que dans les vues intéressées d'abord de ceux dont la politique égoïste n'a souci que des avantages matériels qu'ils croient s'assurer par l'alliance du gouvernement russe; ensuite dans les opinions des hommes *pratiques*, que l'auteur de Coningsby[1] décrit si spirituellement comme ceux dont la carrière consiste à *pratiquer* les erreurs

[1] M. d'Israëli, écrivain spirituel et fécond, membre du Parlement et l'un des chefs de ce qu'on nomme la *Jeune Angleterre*.

de leurs prédécesseurs, — hommes d'état qui, pour éviter les inconvénients imaginaires d'un conflit avec la Russie, jugent plus prudent de décourager l'animadversion populaire dont elle est l'objet, et de tuer la sympathie nationale qu'excitent ses victimes; enfin, dans l'expérience de ceux chez qui le sentiment exagéré des maux de la guerre a tellement aveuglé les perceptions, que leur affection réelle pour leurs propres concitoyens devient de l'endurcissement ou de l'incrédulité pour les souffrances des parties éloignées de la grande famille humaine.

Mais la connaissance approfondie du sujet apprendra au plus égoïste *utilitaire* que ces avantages matériels eux-mêmes, auxquels il voudrait subordonner toute autre considération, auront probablement plus à souffrir de l'abstention que du conflit. Elle prouvera aux hommes pratiques, même à ceux qui, sans en avoir le titre, ne se lient invinciblement qu'aux vieilles erreurs de la routine, quelle serait la faiblesse de la Russie dans une rupture avec l'Angleterre, et combien le gouvernement russe a conscience de cette faiblesse, bien qu'il se flatte d'en détourner les effets. Elle montrera de quels dangers toute collision sérieuse avec la Grande-Bretagne menacerait les provinces polonaises, finoises, baltiques, caucasiennes, la capitale même de l'Empire et

les deux grandes issues de la Russie sur les mers.

A ceux qui veulent croire que les misères des sujets russes ont été exagérées, ou du moins qu'elles n'excèdent pas les maux réels de leurs propres concitoyens, de nouveaux détails prouveront qu'il n'existe aucune similitude entre les souffrances partielles de quelques classes en Angleterre (résultat inévitable de circonstances qu'on s'efforce toujours d'alléger par des moyens à la vérité trop peu efficaces), aucune similitude, disons-nous, entre ces souffrances dont la voix se fait entendre d'une nation qui n'oserait avouer son mauvais vouloir à les écouter ou son impuissance à les soulager, et les malheurs de soixante millions de sujets russes sans voix, sans espoir dans leur misère, sans moyen d'en appeler à la protection de quelque sympathie humaine, ni même, comme on le leur enseigne, à aucune sympathie du ciel, complice, à leurs yeux, du pouvoir pour le seul avantage duquel ils ont reçu le don de naître, de travailler et de mourir. Et ce ne sont pas là les victimes d'une chance funeste ou d'une triste nécessité, des malheureux égarés dans le grand mouvement social qui a doublé les richesses et la prospérité d'un pays; ce n'est pas la population surabondante d'une antique contrée, trop peuplée pour ses ressources : — ce sont les habitants d'un territoire

vaste et fertile, dont les éléments de prospérité égalent ceux des Etats-Unis de l'Amérique du Nord, ayant la même perspective d'industrie, mais écrasés sous un système démoralisateur que nous essayerons de décrire : — c'est, en un mot, tout un peuple souffrant et avili, dont l'abaissement et les misères n'ont d'autre but que de satisfaire à la soif insatiable de pouvoir d'une famille, d'autre avenir que d'étendre le même joug à des races non encore subjuguées, à des générations qui ne sont pas nées encore.

Jusqu'à présent, la Russie non-seulement est restée inconnue hors de ses frontières, mais, ce qui est pire, ceux qui ont essayé de la faire connaître l'ont mal représentée.

Le lecteur peut en juger par lui-même, s'il a cherché à étudier ce qu'on en a publié jusqu'ici. Le coup d'œil perçant du marquis de Custine a soulevé, il est vrai, une partie du rideau qui voilait le théâtre de l'Empire russe; dans son voyage rapide, il suppose plus encore qu'il ne découvre; son langage est ferme et hardi; il décrit ses impressions personnelles sans réserve, peut-être même avec un peu de surabondance.

Mais sans la connaissance des faits qui justifient si souvent les opinions de cet écrivain et qui expliquent ses doutes, on court risque de n'être que l'écho de ses jugements. — Après avoir par-

couru ces volumes, le lecteur ne sera peut-être pas tenté d'en porter un jugement moins sévère, mais du moins il aura pu former sa propre opinion par soi-même.

Cet ouvrage est le résultat de nos observations personnelles et d'informations recueillies par nous sur les lieux dans une foule d'occasions qui ne peuvent s'offrir au simple voyageur; c'est ce que le lecteur reconnaîtra, nous en sommes convaincus, à la teneur des premiers chapitres. Nous nous flattons également qu'aucun de ceux qui ont pu lire quelques-uns des écrits publiés jusqu'à présent sur la Russie n'hésitera à nous suivre de nouveau dans notre exploration. Nous avons négligé tout ornement comme tout artifice de style, sentant bien que la grandeur du sujet l'emporterait toujours sur la manière dont il serait rendu; nous étions plus désireux de n'omettre aucun des faits essentiels que de donner aux autres une couleur plus attrayante ou de les habiller plus élégamment.

Nous avons dû présenter ces *révélations* sous une forme en quelque sorte élémentaire : c'était indispensable pour la grande majorité des lecteurs, qui, sans la connaissance approfondie de tant d'institutions russes semblables de nom, mais de nom seulement, à celles d'autres nations civilisées, ne pourraient que tomber dans cette

source commune de tant d'erreurs, l'application vicieuse des mots aux choses.

En Russie, un homme libre, une assemblée législative, une constitution ecclésiastique, une police, une cour de justice, un rang dans la société, sont les appellations synonymiques d'une foule de choses si différentes dans le reste de l'Europe, qu'elles ne se ressemblent pas plus par leur nature et leur but que le bazar du Panthéon dans Oxford-Street ne ressemble à l'antique Panthéon de Rome.

De nos jours, les livres sont écrits plutôt pour être lus qu'admirés; et nous pourrions, comme l'Athénien, dire aussi : « Frappe, mais écoute, » puisque indifférent à l'opinion qu'on se formera de notre style, pourvu qu'on nous lise, nous n'avons rien négligé de ce qui pouvait instruire. Nous avons voulu nous donner ainsi la satisfaction de porter la lumière dans les ténébreux détours d'un système de gouvernement qui frappe d'une vague et instinctive terreur tout peuple libre, et d'aider à dévoiler les traits hideux d'un despotisme oriental, qui joint à l'énergie d'une centralisation empruntée à la révolution française l'esprit de propagande des premiers disciples du Coran; — despotisme qui, sous le masque d'un absolutisme réformateur, n'a souci que d'amener un peuple barbare au sein même

de la civilisation, dont il est ainsi le plus mortel ennemi, tout en cherchant à s'en présenter comme l'apôtre.

Puisqu'une connaissance plus exacte du système du gouvernement russe et de l'état auquel il réduit ses victimes doit avoir nécessairement pour effet d'exciter l'indignation de ceux qui jusqu'à présent ont été le moins défavorables à la Russie, et que notre ouvrage ne peut manquer de jeter sur le sujet de nouvelles lumières, nous sommes loin de nous dissimuler l'action qu'il exercera probablement sur les sentiments populaires au sujet de ce gouvernement. Nous repoussons néanmoins toute intention d'exciter l'intérêt du public par le scandale, en appelant son attention sur des faits dont la nature est l'objet de sa répulsion instinctive. Nous devons déclarer aussi que nous n'avons aucune prévention contre la nation russe : loin de là, nous avons reconnu chez elle, — et nous nous sommes efforcé d'y faire reconnaître — des traits qui rendent son caractère aimable au milieu de sa dégradation. En peignant sa situation comme aussi digne d'intérêt et de sympathie que de compassion, nous avons cherché à de montrer combien est faible la part active qu'elle peut avoir dans l'oppression dont elle est la victime aussi bien que l'instrument.

Nous ne sommes animé d'aucune antipathie personnelle contre l'empereur Nicolas : une longue étude de son caractère et de ses actes nous a convaincu que si le tyran est chez lui plus complet que chez ses prédécesseurs, l'homme du moins n'est pas pire. Sa tyrannie est plus complète, parce que son pouvoir est plus vaste. Plusieurs règnes successifs avaient étendu et fortifié avant lui l'instrument du despotisme oriental; il a pu s'en servir avec une habileté toute européenne, et d'autant plus sûrement que ses passions ainsi que ses instincts, constamment tournés vers l'affermissement du pouvoir absolu, ne l'ont jamais, comme ses prédécesseurs, distrait du but.

L'empereur Nicolas ne possède ni les talents ni les penchants brutaux du czar Pierre I[er]; il n'a pas plus les passions désordonnées de Catherine, son aïeule, que ses facultés brillantes et libérales : également éloigné de la barbarie intellectuelle de Paul, son père, et de sa générosité chevaleresque, il n'a rien de la bienveillance d'Alexandre, son frère et son prédécesseur, ni de son naturel impressionnable et légèrement irrésolu. — A la place de Pierre I[er], l'empereur Nicolas se fût peut-être enfermé avec ses esclaves dans l'isolement d'un despote chinois, bien qu'assurément il n'eût jamais décapité de sa

main ni présidé au supplice de ses ennemis.

Incapable des vices de sa grand'mère, sous son règne les palais impériaux ne deviendront pas des temples d'impudicité; mais il est hors d'état de donner à ses peuples des institutions sages et progressives, ou seulement d'en concevoir le projet comme elle, projet que l'enivrement des plaisirs et des triomphes put lui faire ajourner jusqu'à ce qu'il fût trop tard pour l'exécuter, mais sans qu'elle y renonçât jamais. Il ne serait pas homme à tirer par plaisanterie, comme son frère Constantin, sur une pauvre esclave, dans son parc; il ne donnerait pas non plus, comme Constantin, un empire pour sécher les pleurs d'une femme. Alexandre, pour complaire à ses favoris, leur permettait de tyranniser son peuple *pour leur propre compte*, et pleurait ensuite au spectacle de leur tyrannie. L'empereur Nicolas n'aurait fait ni l'un ni l'autre, pas plus qu'il n'aurait approuvé, comme Alexandre, la Charte française, dérogation sacrilége aux principes du droit divin en général, quoique inoffensive aux propres droits de l'autocrate.

Aussi répéterons-nous qu'à nos yeux Nicolas n'est ni meilleur ni plus mauvais qu'aucun de ses prédécesseurs, sans en excepter le grand homme auquel la Russie doit d'avoir pris place dans la famille européenne; mais il a fait et il met sa

gloire à faire au genre humain[1] plus de mal que tous ses prédécesseurs ensemble. Doué peut-être de trop peu de génie ou de hardiesse pour s'élever, dans certaines situations, au-dessus d'un rôle secondaire, dès qu'il se trouva, par les hasards de la naissance, en possession d'un tel pouvoir sous un tel mode de gouvernement, il s'appliqua à les développer l'un par l'autre jusqu'à leurs dernières limites. A l'avantage de poursuivre un but unique, il joint précisément la force de volonté, la foi en lui-même et la somme d'intelligence nécessaire pour y parvenir.

Pendant les dix-neuf années de son règne, sept hommes seulement ont été condamnés à mort, ce qui n'empêche pas qu'en réalité il n'en ait péri par la main du bourreau plus probablement que sous tous les autres règnes réunis. On ne décapite plus, il est vrai, on n'empale plus comme autrefois, on ne suspend plus le patient par les côtes à des crochets de fer; mais des troupes entières de prisonniers polonais sont fouettées jusqu'à ce que mort s'ensuive. Pour des délits politiques, des milliers d'hommes subissent le supplice du *knout* ou du *plitt*, qui arrachent les muscles et dépouillent les os par longues bandes de chair : ils meurent un ou deux

[1] L'auteur a sans doute voulu dire au système politique européen.

jours après, ou, s'ils survivent pour le moment, ils périssent avant d'arriver en Sibérie, où ils sont immédiatement envoyés. Ces affreux traitements ont été infligés à des hommes dont le seul crime était d'avoir refusé, malgré les ordres de l'Empereur, de renier la foi de leurs pères.

Nous lisons avec horreur dans l'histoire que, sous la longue régence de Biren, vingt mille personnes furent exilées en Sibérie pour délits politiques; Nicolas, d'après les calculs les plus modérés, a infligé la même peine à deux cent cinquante mille individus, — le quart d'un million d'hommes, dont les trois cinquièmes ont été condamnés pour délits politiques directs ou indirects!

Vraisemblablement, l'Empereur, qui éprouve un tressaillement nerveux à la vue du danger physique d'un simple soldat, n'est pas né cruel; mais l'exercice d'une autorité irresponsable et sans bornes, l'espèce de déification où l'a conduit le sentiment personnel de son pouvoir, toutes ces causes, agissant sur une intelligence bornée et sur une âme naturellement égoïste, l'ont porté à se considérer comme une sorte de Jupiter Tonnant, dont le courroux doit être d'autant plus terrible que ses intérêts et sa gloire sont plus élevés au-dessus de l'humanité. Aussi, dès qu'il s'agit de ces objets de sa vénération, toute autre

considération s'efface à ses yeux, et il se montre impitoyable, sans remords, sans avoir même, en apparence, la conscience du mal qu'il fait.

D'autres tyrans, plus sanguinaires, ont pu avoir de plus mauvaises intentions; ils n'ont jamais pu faire autant de mal : ils n'avaient pas les mêmes moyens de l'opérer; ils n'avaient pas cette puissance accumulée par plus de cent trente années d'accroissements successifs, et par cette science de l'oppression qui, commencée à Pierre et continuée par ses successeurs jusqu'à Nicolas, s'est encore perfectionnée entre ses mains pendant vingt années d'exercice.

Néron, ne pouvant exercer sa férocité que sur un petit nombre de victimes, souhaitait en vain que tous les Romains n'eussent qu'une seule tête. Grâce à la centralisation moderne et à la science de l'administration, ce souhait s'est à peu près réalisé pour Nicolas : il peut du moins atteindre les têtes de ses sujets les plus éloignés et resserrer une chaîne que ses prédécesseurs pouvaient sans doute étendre à tous, mais à laquelle sous lui nul ne peut échapper.

Fortune, alliances, usages, priviléges, rien ne met à l'abri de son despotisme. Prudent par nature, et sachant qu'il possède un pouvoir sans égal, il en use d'une manière jusqu'alors inouïe. Non-seulement il foule aux pieds d'heure en

heure ses deux grands ennemis vaincus, la noblesse russe et la nation polonaise; non-seulement il a déraciné des races entières et anéanti la foi religieuse de millions d'êtres; mais il semble maintenant s'appliquer à détruire la foi et la nationalité de toute la Pologne, jusque-là que pour y réussir il n'hésite pas à transplanter en Asie la population de cette malheureuse contrée. Et ces violences, ces cruautés politiques, cette suppression des races et des croyances ne sont encore rien auprès de la condition à laquelle il a réduit ses propres sujets : — comparativement, elles ne sont rien; les races sont destinées par la nature à périr; les croyances fleurissent et disparaissent : immatérielles, elles renaissent de leurs propres cendres; mais l'oppression triste, monotone, sans espoir, et de jour en jour plus agissante, que subissent les Russes, produit le même effet sur l'esprit humain que le climat glacé du pôle sur l'homme qu'il aveugle, étouffe et paralyse; que dis-je? l'asservissement des Russes est cent fois plus terrible, parce que non-seulement ils le souffrent, les malheureux, mais ils sont forcés de le propager par la conquête et de l'augmenter par l'accroissement des populations.

De même que nous déclinons tout sentiment d'animosité contre le peuple russe et contre son

chef, de même, lorsque nous pourrions montrer quelque sympathie pour les intérêts de notre propre pays dans leur lutte avec ceux du gouvernement russe, nous chercherons à nous élever au-dessus des étroites inspirations du seul patriotisme. En se plaçant en dehors du terrain de sa nationalité, on ne s'intéresse au conflit des ambitions rivales qu'en tant que leurs succès ou leurs revers importent au bonheur ou à la misère du genre humain ; or c'est précisément ce qui se présente à l'égard de l'Angleterre et de la Russie; et jamais l'histoire n'a montré dans le passé une perspective de bien ou de mal pareille à celle qui peut résulter pour l'avenir de l'extension de l'un ou de l'autre de ces deux peuples.

Et, si nous parlons ainsi, ce n'est pas seulement parce qu'aujourd'hui même il existe à peine quelque partie de la famille humaine qui ne trouvât profit à devenir une des dépendances de la Grande-Bretagne, mais parce que depuis la dernière pacification de l'Europe, l'Angleterre, pour la première fois dans l'histoire des nations, a prouvé chez elle l'existence et les progrès d'une *moralité et d'une conscience nationales*[1].

[1] Tout en respectant le sentiment exalté de patriotisme qui a dicté ce morceau comme plusieurs autres passages de l'ouvrage que nous traduisons, il nous est impossible de ne pas protester une fois pour toutes contre les idées qui s'y produisent. L'histoire, à laque

C'est une émanation passagère de cet esprit qui porta le peuple enthousiaste d'Athènes à rejeter sans la connaître la proposition de Thémistocle de détruire la flotte des alliés, lorsqu'Aristide eut déclaré que l'acte ne serait pas moins injuste qu'avantageux.

Ce fut à la voix de cette jeune conscience nationale que, sans tenir compte de la gloire, de l'espérance de conquêtes incalculables et de la rançon particulière qu'il en aurait tirée, le gouvernement anglais, dans une guerre heureuse contre l'empire le plus populeux de la terre, arrêta le cours de ses succès avec une sollicitude que n'avait jamais montrée aucun pouvoir responsable, afin d'adoucir les conséquences d'une querelle désastreuse.

C'est la même cause qui fait que depuis un certain temps nul homme public n'ose prêcher une agression, une acquisition quelconque, sous le seul prétexte de satisfaire des rivalités de pays, ou de procurer un avantage national. Pas un membre du Parlement britannique n'oserait, comme nous l'avons vu dans les dernières sessions en France, réclamer ouvertement la guerre

beaucoup d'écrivains anglais semblent aujourd'hui prendre à cœur de donner de perpétuels démentis, rendrait notre tâche facile si nous entreprenions de rétablir ici la vérité. Nous croyons pouvoir nous en rapporter à l'appréciation du lecteur.

pour un tel motif. Il faut maintenant persuader au public qu'une guerre est juste ; le succès seul ne la justifierait plus. Si la guerre est injuste, on est obligé de tromper l'opinion sur ses causes; et c'est un immense progrès, parce que chaque jour il deviendra plus difficile d'abuser ainsi l'opinion publique.

Non-seulement ce même esprit, qui gagne incessamment du terrain jusque dans nos transactions avec les peuples sauvages, doit prévenir toute injustice, même dans les parties extrêmes de l'empire britannique, mais il doit un jour faire du développement de la puissance anglaise une simple extension de nos droits, de nos priviléges, de notre civilisation aux autres races. — L'ouvrage qu'on va lire donnera quelque idée du sort réservé à cette portion de la race humaine que la Russie cherche à s'incorporer.

Il existe en Angleterre une classe d'hommes très-respectables, qui croient qu'on doit laisser à la Providence toute modification violente, même au système de gouvernement qu'ils abhorrent le plus ; tous leurs efforts, en attendant, consistent à extraire quelque miel de l'amertume du poison. Leur imprévoyance pourrait se caractériser par cet énergique dicton de la langue vulgaire : « Tenir la chandelle au diable. » « Gardons-nous, pensent-ils, de propager des récits et

de souffrir des récriminations contraires à ce terrible gouvernement russe ; nous l'amènerons par nos courtoisies à se montrer plus accessible aux sentiments d'humanité. » — En conséquence, l'empereur Nicolas daigne signer gracieusement la convention qui range la traite des nègres parmi les actes de piraterie; et puis, il permet aux sociétés bibliques de faire circuler leurs bibles dans l'étendue de son empire. — Ces dignes messieurs, si satisfaits des résultats de leur prudence, apprendront, en parcourant cet ouvrage, que ce même Nicolas interdit, sous les peines les plus sévères, toute conversion en Russie, parmi les païens comme parmi les chrétiens, excepté pour adhérer à l'Église russe ; — Église dont le synode reçoit les ordres de l'*ober-procurator*, un laïque, qui dernièrement était le lieutenant-général comte Pratastoff, aide de camp de l'empereur, et son principal délégué. Les évêques qui composent le saint synode prennent aussi un rang nominal dans la hiérarchie militaire; le premier d'entre eux a le titre « d'humble séraphin, métropolite de Novogorod et de Moscow, grand général, chevalier de l'ordre de Saint-André; » le suivant « d'humble Vladimir, archevêque de Kazan, lieutenant-général, chevalier de l'ordre de Saint-Vladimir; » puis vient « l'archiprêtre Nicolas Mouzoffsky, major général. »

On sait que l'Église russe prouve ses lumières en conservant le vieux calendrier de Julien, infirmé par la révolution annuelle de la terre, ce qui n'a pas empêché la sagesse impériale de le substituer au calendrier grégorien dans le royaume de Pologne; on sait aussi que cette Église, fidèle à l'esprit de l'école byzantine dont elle est née, use d'un petit subterfuge grammatical pour donner à l'Église de Rome dans toutes ses communications le titre de catholique ou d'universelle : le mot *catholique*, dérivé du grec, s'écrit dans cette langue avec le Θ, que les Latins rendent par le *th*, et les Russes par l'*f*[1]. De la sorte, dit le synode, nous sommes agréables aux Latins et à leurs princes, en appelant leur Église *catholique*, mais nous réservons l'épithète de *cafolique* pour la nôtre.

A la vérité, les missionnaires peuvent introduire un certain nombre de bibles; mais qu'ils s'avisent d'essayer de convertir à d'autre culte que celui du pays, nous ne disons pas un membre de l'église russe, mais un païen, un idolâtre, et la Sibérie les engloutira eux et leur prosélyte. Parodiant les paroles de l'Ancien Testament,

[1] La langue russe rend le *th* grec par un simple *t*; elle écrit *katolik* et n'a jamais prononcé *cafolique*. Les Grecs modernes prononcent seuls ce mot d'une manière qui approche de l'orthographe indiquée par l'auteur.

l'empereur dit : « Je suis le gardien de l'Église, et les conversions m'appartiennent. » Mais si ce vicaire impérial du ciel ne permet pas aux autres de travailler à la vigne du Seigneur pour d'autre avantage que celui de sa propre croyance, il ne s'ensuit pas qu'il y travaille toujours lui-même.

Par exemple, il élève dans ses écoles de cadets des enfants reçus en otage, ou pris aux peuplades du Caucase ; son but est d'en faire de jeunes Russes, et de les renvoyer ensuite parmi leurs sauvages concitoyens, dans l'espoir d'affaiblir ainsi une haine nationale contre laquelle échoue constamment le progrès de ses armes. Si ces jeunes montagnards étaient véritablement imbus de la foi chrétienne, ils seraient fort mal venus de leurs parents, qui, après avoir presque embrassé le christianisme, ont appris, grâce aux agressions des Russes, à détester cette religion. Aussi l'empereur a-t-il donné ordre de les élever dans la croyance musulmane. Cependant il arrive quelquefois que, soit pour le plaisir même de désobéir à cet ordre, soit par l'effet d'une meilleure inspiration, ces enfants du Caucase éprouvent le désir de devenir chrétiens ; mais l'Empereur, le chef visible d'une Église fondée sur l'Évangile, qui dit : « Laissez venir à moi les petits enfants, le royaume des cieux leur est ouvert, » ne permet pas qu'on les instruise même,

dans son propre dogme : — cela dérangerait les calculs de sa politique. On verra en outre l'empereur Nicolas, le plus grand propriétaire d'esclaves de l'univers, — jusque-là qu'il en possède plus de vingt millions dans ses domaines personnels, — on le verra prêter de l'argent sur les esclaves de la noblesse, et tous les ans se les approprier comme des gages non rachetés ! Mais ce ne sont pas des noirs, ce sont des esclaves blancs, et ils n'empêchent pas de signer des conventions contre la traite des nègres. Ce fut avec une générosité moins coûteuse, mais non moins insultante pour les abolitionistes anglais et pour les Polonais émigrés, privés par lui de biens, d'asile, de patrie, que, dans sa visite récente en Angleterre, il souscrivit pour le bal des Polonais.

Sans avoir la crédulité d'un millénaire [1], nous croyons à une réaction de l'opinion nationale en Angleterre.

On a très-justement observé que jusqu'à la fin de la tempête sociale et politique déchaînée par la révolution française, l'esprit public épouvanté chercha refuge sous la bannière des partis que le temps lui avait rendus respectables; mais que

[1] Secte religieuse qui croyait qu'après le jugement dernier le Christ régnerait sur la terre pendant mille années de béatitude.

ces partis dont l'esprit dégénéra bientôt en avidité d'acquérir des places ou de garder celles qu'ils avaient, s'évanouirent lorsque la terreur de l'orage fit place à la réflexion, de telle sorte qu'il n'en reste plus aujourd'hui que le nom. Le bon sens du pays comprit aisément le vide de ces partis sans but, et la nécessité de substituer un principe à leur stérile agitation.

La première théorie qui se présenta avec une tendance vers quelque chose de réel, fut la doctrine froide, égoïste, matérielle, de l'école *utilitaire*, qui envisage le genre humain comme une fabrique, la vie comme une spéculation commerciale, et ne tient pas plus compte des espérances que des passions ou du bonheur de l'humanité.

Dans sa soif d'une politique définie, l'esprit public s'éprit avidement de cette doctrine. C'était un mauvais principe; il devait finir, comme les anneaux d'une spirale, par rétrécir sa sphère aux proportions les plus étroites de l'égoïsme; c'était pourtant un principe, opposé à des sons tout à fait vides. Ses premiers résultats ont été de faire oublier à ceux qui possédaient tout autre droit que les leurs, et, par une conséquence nécessaire, de les porter à frustrer les autres.

Aussi pendant que le peuple de la Grande-Bretagne, considéré dans son ensemble, atteignait

un degré de richesse et de puissance inconnu jusqu'alors, quelques-uns de ses misérables membres mouraient positivement de faim sous leurs haillons, à côté des palais où le riche se gorgeait d'un luxe qui, cent ans auparavant, aurait dépassé la portée des princes.

Plaçant les droits de la propriété au-dessus des préceptes du christianisme, au-dessus des sympathies innées de l'homme pour l'homme, au-dessus même de la loi naturelle de la conservation, une partie de ce peuple, nantie d'une richesse fabuleuse, refusait jusqu'au *droit* de vivre à ceux qui ne possédaient plus rien de ces moyens d'existence qu'elle leur avait enlevés.

Il est vrai qu'elle établit des maisons de travail, parce qu'il est difficile et même dangereux de laisser les masses mourir de faim ; ce serait les pousser au désespoir et au pillage. Mais pas de droit à la vie sans moyen d'exister; et celui qui en manque est puni d'une oppressive détention, tellement odieuse au pauvre qu'il succombe ordinairement avant d'avoir pu se décider à invoquer ce cruel soulagement.

Lorsque la religion crut devoir plaider la cause des classes pauvres, l'esprit utilitaire renvoya la question à l'économie politique, qui la soumit aux froides appréciations d'une arithmétique rigoureuse.

Mais lorsque le pauvre, analysant dans le même esprit sa situation, réfléchit que les lois faites par la société ne sont autre chose que des moyens nécessaires pour soutenir le pacte social, — que ce pacte, formé pour l'avantage mutuel et le bien-être de tous, a cependant eu pour effet de le réduire à une condition pire que celle de la vie sauvage, — et qu'il ne voit par conséquent aucune raison pour ne pas violer les lois qui étayent un tel système (à moins que ce ne soit la crainte des châtiments ou le penchant d'un caractère naturellement doux, ce qui disparaît souvent dans les horreurs de sa situation), alors sa main saisit la torche incendiaire, et comme il n'est pas de raisonnement qui prévale contre le désespoir, l'utilitaire n'a plus d'autre ressource que de renvoyer encore la question au christianisme, toujours armé d'une inépuisable provision de résignation et de patience.

Tel fut le résultat final d'un principe, alors que les vieux partis ordinaires en étaient dépourvus. Tous l'adoptèrent, pour l'ajuster aux intérêts et aux exigences du moment. Mais malgré la victoire réelle ou prétendue de la propriété, le pays n'a pas senti s'éveiller en lui seulement la conviction que la loi des pauvres était inhumaine, antichrétienne et peu sûre, il s'est pris en même temps à douter du principe même sur

lequel elle repose, et à mépriser les sectes politiques qui l'ont établi.

Un principe diamétralement opposé s'élève aujourd'hui et se développe avec fermeté, — principe large, expansif de sa nature, — également conforme aux lois du sentiment religieux et aux véritables intérêts de l'humanité, quand on les envisage (comme chacun affecte de le faire) dans la jouissance de la plus grande somme de bonheur étendue au plus grand nombre possible d'individus. Ce principe milite en faveur de classes encore enrôlées sous la bannière des préjugés et des vieux partis, — ces enveloppes de chrysalides, — sous lesquelles la vie se déploie chaque jour, brisant ici tel obstacle, s'incorporant les autres, et s'appropriant ce qu'elle rencontre de meilleur. Soit que la presse périodique soulève ou révèle seulement le sentiment national, soit qu'ils réagissent mutuellement l'un sur l'autre, son esprit, ses talents, et l'exagération même de ses manifestations, concourent à donner une voix aux inspirations de la conscience publique. De longues colonnes, consacrées naguère aux luttes des partis, emploient aujourd'hui leur éloquence à montrer, dans sa hideuse nudité, la souffrance cachée dans des chaumières en ruines, dans des allées fétides, dans des maisons d'oppression paroissiale, sous

les yeux mêmes de ceux qui voudraient en détourner leurs regards pour s'épargner la peine de fouiller à leur poche. La vieillesse anticipée, la décadence du parti tory, avec toutes ses gloires séculaires absorbées dans l'esprit conservateur, prouvent que ni le prestige du temps ni celui du pouvoir, n'offre d'abri contre l'esprit d'examen et de mécontentement du siècle; la vénérable décrépitude du wigghisme ne le sauvera pas plus que la précoce impuissance du *conservatisme*, de l'oubli qui, dans peu, en fera une chose passée, même de nom. — A supposer que l'on continue à en supporter le nom, l'un et l'autre seront certainement contraints de se transformer.

Sans enchaîner exclusivement ses espérances à une génération nouvelle, quiconque observe les signes du temps doit reconnaître qu'un esprit de novation s'est violemment emparé de l'époque actuelle, et qu'il répugne chaque jour davantage à suivre les bannières en lambeaux qui le menaient autrefois, comme le cheval attaché à la roue, dans un cercle sans but et sans issue.

Au surplus, que cette jeune et vigoureuse opinion, si pleine d'une énergie vitale, se développe sous de vieux ou de nouveaux noms, qu'elle adopte l'appellation de Jeune Angleterre, ou se caractérise par des signes distinctifs, — peu importe à l'objet que nous nous proposons. C'est

assez pour nous qu'elle existe, qu'elle grandisse, et qu'elle gouverne sous quelque dénomination, sous quelque forme que ce soit. C'est particulièrement à cette opinion que nous offrons notre ouvrage; c'est pour l'instruction de ceux qui sont disposés à s'y rallier que nous l'avons écrit.

Il y a peu d'années encore qu'il eût été à peu près inutile, si ce n'est pour satisfaire la curiosité publique, de montrer le développement d'une domination étrangère comme l'extension d'une misère sans espoir. Les gouvernants et la meilleure partie des gouvernés n'auraient vu là d'autre devoir pour eux que de veiller à leurs propres intérêts; de même que s'ils eussent trouvé quelque avantage personnel dans un nouveau système de manufactures, ils n'auraient pas hésité à le produire, excitât-il la plus amère réprobation.

Lors même qu'on leur aurait prouvé qu'en fin de compte cette puissance étrangère était hostile aux intérêts du pays, quoique lui étant fort inférieure en forces et en ressources, gouvernants et gouvernés n'en auraient pas moins objecté que, toute utile qu'elle leur serait ainsi qu'à l'humanité, la guerre les ferait sortir de leur voie.

Aussi cette même puissance étrangère, bien avertie du peu de probabilité d'une collision avec

la Grande-Bretagne, et de la crainte que ces faibles partis en possession de gouverner avaient des résultats de la lutte, non pour le pays, mais pour eux-mêmes, ne manqua-t-elle pas de les en menacer incessamment. C'est ainsi qu'on a laissé la mer Noire devenir un lac russe, ainsi qu'on a laissé succomber la Pologne, lorsqu'un mot pouvait faire pencher la balance en sa faveur ; ainsi encore que les côtes de la Circassie, avec tout leur avenir commercial, ont été fermées au commerce anglais, et les ressources de la mer enlevées à l'espérance de ces fiers montagnards.

Mais cette situation du sentiment public se modifie rapidement; l'égoïsme de certaines classes et de certains intérêts s'efface devant d'autres considérations d'une valeur plus haute. Le temps approche où la politique de l'Angleterre envers la Russie s'établira sur un terrain un peu plus élevé que celui de la rivalité nationale ou des intérêts mercantiles. Pour accélérer ce moment, il est indispensable de jeter de nouvelles lumières sur le système que suit le gouvernement russe, et de montrer l'action qu'il exerce sur la Russie : c'est ce que nous essayerons de faire dans le cours de cet ouvrage.

Les limites que nous nous sommes tracées ne nous ont pas permis de mettre en parallèle les forces de l'empire russe avec celles de la France

et de l'Angleterre. Quelques fragments de nos matériaux sur cet objet ont paru, sous une forme trop peu châtiée, dans deux publications périodiques, le *New Monthly* et le *Service uni.*

Il nous reste à expliquer au lecteur, qui sera peut-être étonné de trouver dans cet ouvrage les noms russes écrits autrement qu'il peut les avoir vus ailleurs, que l'orthographe en est arbitraire jusqu'à un certain point, parce que notre alphabet n'a pas de lettres qui répondent exactement aux sons de quelques-unes des lettres russes. Nous ajouterons que partout où nous avons fait usage de signes numériques, nous avons généralement donné des nombres ronds, — d'abord parce qu'ils se présentent à l'esprit d'une manière moins confuse, et ensuite parce qu'il eût été ridicule non moins qu'inutile de charger la mémoire du lecteur d'un détail de dizaines et d'unités. — Ces sortes de tentatives d'exactitude, qui sont comme la poésie des statistiques faites de bonne foi, ne sauraient amener que des résultats sans valeur, ayant pour objet les statistiques russes toujours falsifiées à dessein dans quelqu'une des voies corrompues par lesquelles elles arrivent à la publicité.

L'AUTEUR.

Londres, août 1844.

I

INTRODUCTION.

INTRODUCTION.

Lorsqu'on réfléchit à l'étendue de l'empire russe, aux peuples divers qu'il réunit sous une même domination, aux ombrages qu'excite sa grandeur toujours croissante, on est étonné que ses conditions sociales et politiques soient encore si peu connues.

Plusieurs causes peuvent expliquer ce défaut absolu de lumières sur un sujet si intéressant ; et d'abord, il est certain que jusqu'à ces derniers temps les relations des voyageurs n'ont pu donner aucune idée exacte de la situation actuelle de la Russie.

Les meilleurs ouvrages modernes (et les plus modernes sont les plus complets), Bremner,

Kohl, les Lettres de la Baltique, sont muets sur ce qu'offre de plus remarquable ce singulier despotisme. Ses traits les plus saillants y sont entièrement omis, ou si par hasard on les aperçoit, ils s'y présentent contradictoires et défigurés.

Les écrivains capables de donner une idée juste d'un peuple et d'un gouvernement sont peut-être moins nombreux qu'on ne l'imagine, et les notions que nous possédons sur tel ou tel pays nous viennent moins des écrits des voyageurs que des publications faites pour ces pays mêmes, et de l'accroissement des relations sociales dont l'activité détruit journellement tant de préjugés. Quoique la publicité rende facile l'étude de notre constitution, de nos mœurs, de nos coutumes, que de non-sens n'ont pas été répandus en Allemagne sur l'Angleterre par de graves professeurs, et en France même par les derniers ministres !

Peu de voyageurs ont les lumières de MM. Ch. Dupin, Tocqueville et Gust. de Beaumont. Ajoutons d'ailleurs qu'en Russie le masque de neige que porte la nature pendant six mois de l'année n'est pas plus profond que celui qui y déguise toutes les institutions. Un gouvernement en quelque sorte incarné dans un seul homme doit ressentir naturellement dans toutes ses parties le contre-coup de ses sentiments ou de sa vanité.

A part leur valeur politique, qui est grande, les souverains de la Russie ont tous été fort sensibles aux jugements de l'opinion publique en Europe. L'empereur Nicolas, dont les désirs sont une loi, dont le sourire est un rayon de soleil pour ses soixante millions de sujets, qui peut d'un froncement de sourcil décréter la mort et la destruction, l'exil de races entières, l'anéantissement des croyances les plus respectées[1], l'empereur Nicolas s'émeut et se désole dans une rage impuissante en apprenant les censures de la presse étrangère.

Aussi, cacher aux étrangers ce qu'on veut soustraire au blâme ou à la louange est-il en Russie le soin assidu de tout ce qui tient au gouvernement comme de ceux qui ont à redouter l'œil de l'espionnage, double catégorie qui embrasse, à vrai dire, la nation tout entière.

On peut appeler la Russie le pays du mensonge par excellence. La principale affaire consiste pour les gouvernés à tromper les agents du gouverne-

[1] Bien que l'opinion générale, en France et en Angleterre, attribue aux tsars la puissance pontificale sur leur empire, nous croyons pouvoir affirmer que l'Église russe est tout à fait opposée à cet envahissement du pouvoir politique dans le domaine religieux. Quelque opprimée qu'elle soit, cette Église a encore assez de force pour faire respecter ses lois par l'autocratie, qui, même à l'heure qu'il est, ne les violerait pas certes impunément.

ment; pour ceux-ci, à tromper l'empereur, et pour l'empereur, à imposer à une partie du peuple la croyance qu'il est l'élu du ciel, le représentant de Dieu sur la terre, la Providence vivante; à l'autre l'idée qu'il est l'homme de la destinée, contre la fortune et le pouvoir duquel toute résistance serait vaine.

On a vu en Russie, dans des contrées éloignées, que l'autocrate avait ordonné de peupler, des villages s'élever en bois comme des décorations de théâtre; on a vu des réunions de paysans gais et joyeux, pourvus de toutes les aisances de la vie, s'improviser quelques moments avant le passage du souverain, tout prêts à se laisser *surprendre* au milieu d'un bon repas dans des chaumières habitées à peine depuis une heure. Aujourd'hui même, dans la plupart des établissements du gouvernement, les cuisines tiennent constamment chauds d'abondants consommés, que goûte l'empereur, lorsqu'à l'imitation de Pierre le Grand, *voyant tout de ses propres yeux*, il les *surprend* par une visite *imprévue !*

A peine y a-t-il deux ans que nous avons vu l'empereur Nicolas prendre dans un couvent de l'*Église-unie* la vraie croix sur laquelle fut attaché le Sauveur du monde, emprunter aux fidèles leurs offrandes accumulées, et aller ensuite à Moskow, à Saint-Pétersbourg, à Kazan dans l'é-

glise de Notre-dame, témoigner, en pliant ses genoux impériaux, sa vénération pour cette relique, exposée de nouveau afin de recevoir les offrandes des fidèles.

Tout cela peut du moins expliquer les difficultés qu'on éprouve en Russie à s'éclairer sur des sujets réellement intéressants. Les *Lettres de la Baltique*, admirable production d'une plume féminine, nous font surtout regretter que l'aimable auteur qui a si bien écrit le peu qu'elle a vu, n'en ait pas vu davantage. En voici un exemple : elle a voulu peindre les provinces baltiques, sur lesquelles elle a puisé ses notions dans la famille du chef de la police secrète; et comme elle paraît avoir décrit avec impartialité tout ce qu'elle a vu et appris, on doit conclure de son silence sur les deux faits les plus importants de l'histoire de ces provinces, qu'elle les ignorait entièrement. Ces deux faits sont, d'abord, que les paysans récemment affranchis de l'esclavage, et retenus pourtant dans la servitude par les nobles, forment une race tout à fait distincte de ceux-ci, qui descendent des chevaliers teutoniques, conquérants du pays, ou des Suédois, vainqueurs de cet ordre féodal; qu'ils portent à la noblesse une haine secrète et implacable, dans laquelle s'absorbe leur aversion naturelle contre les Moscovites; et que c'est en profitant habilement de

cette haine du peuple conquis et des craintes de la noblesse que le cabinet de Saint-Pétersbourg parvient à maîtriser ces provinces. — En second lieu, que l'année même où la spirituelle voyageuse visita cette partie de l'empire, il y éclata des scènes sanglantes d'une sorte de *Jacquerie*, qui fut excitée par un évêque russe, mais que les paysans poussèrent trop loin. Des centaines d'hommes perdirent la vie dans cette insurrection; les paysans brûlaient les domaines et massacraient les familles de leurs seigneurs : il fallut employer la force militaire pour étouffer la révolte.

Ces événements se sont passés à quelques milles des lieux qui parurent à l'écrivain si heureux et si paisibles : elle n'en entendit même pas parler, et ceux qui ont habité la Russie savent ce qu'un visiteur arrivant par hasard dans la maison où elle était reçue aurait dû avoir de hardiesse pour y proférer un seul mot sur de tels sujets.

Kohl, voyageur allemand, a continué ses esquisses russes. Ses écrits ne nous permettent pas de juger s'il possède la profondeur et la sagacité d'un observateur, encore bien qu'il se montre très-minutieux. — Son ouvrage est un daguerréotype de tout ce que l'œil rencontre dans les boutiques, les marchés, les rues et les églises. C'est la description, pierre par pierre, de l'exté-

rieur d'une pyramide, ne nous donnant aucune idée de sa grandeur, de ses beautés ou de sa forme ; ce qu'il décrit est ce qu'il y a de moins intéressant en Russie.

Au surplus, il serait puéril d'attendre d'une plume allemande quelque description vigoureuse de l'empire moscovite et de l'état du peuple russe : un Allemand n'oserait hasarder une telle publication, ou, s'il l'osait, elle ne verrait le jour ni en Autriche ni en Prusse. — L'Autriche ne souffrirait aucune censure contre un gouvernement despotique ; et la cour de Prusse ne tolérerait pas une critique, si peu sévère qu'elle fût, à moins qu'il ne s'agît de la question des limites ; cette cour est d'ailleurs beaucoup trop sous l'influence de la Russie pour permettre la moindre publication qui pût donner au cabinet de Saint-Pétersbourg un sujet de plainte.

En dernier lieu, mais non pas au dernier rang, nous avons le brillant ouvrage du marquis de Custine. Ce sont quelques chapitres d'impressions de voyage, rendues dans un style poétique, et auxquelles, par cela même, le lecteur est peu disposé à accorder beaucoup de crédit. M. de Custine est arrivé en Russie avec le parti pris de tout approuver, et certainement sans s'être préparé le moins du monde par ses lectures à bien juger du sujet. Il appelle les Slaves « *des Arabes*

blonds. » Il confond le Moscovite doux, servile, faible, au teint pâle, se nourrissant de seigle, avec le Kosac remuant, endurci, carnivore et à l'œil plein de feu. Il parle des Finois, ce peuple aborigène, le plus ancien du nord de l'Europe et de l'Asie, qui couvre de sa race presque sans mélange une étendue de neuf cents milles, de Saint-Pétersbourg au golfe de Bothnie et à la frontière de Suède; ce peuple, converti au christianisme dès le douzième siècle, qui compte sur le territoire de la Finlande proprement dite près d'un million et demi d'habitants, ayant une langue nationale, un poëme épique célèbre, antérieur à l'empire romain; luthériens pieux, depuis Gustave-Wasa, ayant dans chaque village un ministre parfaitement instruit des langues mortes ainsi que du suédois et de l'allemand, ce peuple, dont les régiments (les premiers en Europe qui aient porté l'uniforme) furent le bras droit de Gustave Adolphe. — Ces Finois, M. de Custine en parle comme des restes dispersés d'une horde barbare, errant encore dans les environs de Saint-Pétersbourg et à peine sortis du paganisme en 1836[1].

Mais la Finlande n'est pas la Russie; et l'auteur n'a pas visité la Finlande, il n'a parcouru que la Russie proprement dite, et il en a décrit

[1] Tome Ier, p. 224.

ce qu'il a pu voir et apprendre dans un voyage fait à la hâte. Il déploie une sagacité extraordinaire, une merveilleuse rapidité d'aperçus, dans le jugement qu'il porte sur le caractère de l'empereur et la situation de ses peuples, comme s'il avait découvert par instinct la misère, l'asservissement, la lèpre de dégradation morale, sous le décorum théâtral et le clinquant des oripeaux qui les recouvrent. Les erreurs brillantes dans lesquelles il a pu tomber n'affectent en rien le fond du sujet, et nous n'hésitons pas à reconnaître que son ouvrage jette plus de lumières sur l'état actuel de la Russie que tout ce qui avait été publié jusqu'à ce jour[1].

Toutefois, avec quelque pénétration qu'il ait jugé des hommes et des choses, les notions que présente M. de Custine sont encore bien incomplètes; quoique infiniment plus satisfaisant que ses prédécesseurs, il laisse encore beaucoup à

[1] Nous ne croyons pas que le public français ratifie le jugement si favorable que porte ici l'auteur anglais sur M. de Custine. Sans doute l'ouvrage haineux et vraiment anti-slave du célèbre marquis a dû plaire en Angleterre beaucoup plus qu'en France, attendu que l'empire russe menace la puissance britannique bien plus directement que la France. Cependant, même en temps de guerre, les grands peuples se doivent respect. Il est des insultes aux nationalités qu'on ne peut jamais se permettre sans encourir le blâme universel; de ce nombre sont celles que M. de Custine prodigue à la nationalité russe, tout aussi injuriée dans son livre que le tsarisme lui-même.

désirer. Les pages qu'on va lire ont été écrites bien avant que nous connussions son ouvrage; néanmoins le lecteur sera frappé d'y trouver comme la clef de scènes et d'événements auxquels M. de Custine fait allusion. Par exemple, il rapporte une conversation personnelle avec l'empereur Nicolas, dans laquelle l'autocrate lui décrit sa conduite et ses sentiments dans cette journée si accidentée du 26 décembre 1825, qui accélera son avénement par une révolte militaire. M. de Custine paraît avoir peu connu les particularités de cette affaire; il la raconte presque sans détails, et n'a pas l'air de savoir que ce fut l'explosion d'une vaste conspiration, qui, depuis quelques années, minait sourdement le trône. Nous consacrerons une couple de chapitres à l'histoire de cette conspiration et de sa répression.

Finalement, il n'est pas douteux qu'indépendamment du charme de l'ouvrage en lui-même, nous autres Anglais nous ne devions, comme tout ami de l'humanité, un tribut particulier de reconnaissance à l'auteur, pour avoir, par l'effet qu'il a produit sur le public français, diminué l'espoir que toute la politique de l'empereur Nicolas montre qu'il entretenait, d'intéresser l'ambition ou les passions nationales de ce peuple, au point de lui faire oublier dans une commune cause sa haine du despotisme.

Quiconque a lu ce livre avec intérêt ne peut manquer d'en prendre un peu aux détails explicatifs que nous y ajouterons : nous mettrons, en outre, sous les yeux du lecteur, des faits et des données qui étonneront ceux dont les opinions se sont formées sur les livres et les voyages publiés jusqu'à présent. Ce sera notre faute si ces pages n'excitent pas puissamment l'attention.

Nous avons à tracer un étrange tableau, dont les principaux traits, obscurs à distance, n'ont pas seulement été présentés sous différents aspects, mais ont été, pour la plupart, altérés et défigurés. Nous nous proposons de peindre un souverain, étranger de race et de sentiment aux pays qu'il domine, insatiable dans son ambition, peu soucieux du prix dont l'humanité doit payer l'accomplissement de ses desseins. Nous montrerons cet homme, qui commande à tous les arts de la civilisation et règne sur cinquante millions au moins d'esclaves barbares; peuple souffrant, dont les yeux sont pour lui comme ceux des sectateurs de Zoroastre pour l'Esprit du Bien, et qui le regarde, dans sa misère, avec autant d'espoir que de vénération, ne soupçonnant pas que cet homme est le pied qui pèse sur le col de leurs seigneurs et rend le poids de ceux-ci d'autant plus lourd aux opprimés. Dans leur ignorance comme dans leurs prières, son

nom et son pouvoir se confondent avec ceux de Dieu même; à leurs yeux, il possède les clefs du ciel et de la terre; il est le Timur et le grand lama, le maître omnipotent, l'autorité spirituelle la plus élevée. La puissance des califes arabes n'égalait pas la sienne, alors même que les premiers successeurs du prophète étendaient leur domination de l'océan Atlantique à la mer des Indes; car les califes étaient eux-mêmes soumis à la loi du Koran; mais la parole de l'empereur est un ukase, et un ukase, la loi suprême.

Lorsque ces esclaves, foulés à terre par l'oppression, se lèvent contre leurs maîtres, lorsqu'ils les rôtissent, les font bouillir et leur arrachent les entrailles, ils ont toujours le nom de l'empereur à la bouche. L'empereur est l'idole de ces paysans, tous unis de sentiment et de langage; ils ne l'adorent pas personnellement, ils adorent l'empereur, quel qu'il soit. Iwan, le terrible, le monstre le plus cruel qui jamais ait déshonoré l'humanité, fut l'orgueil de son peuple, dans un temps où les czars n'étaient encore que des princes temporels. — Aujourd'hui le czar est tout à la fois empereur et patriarche [1].

[1] Il est inutile de répéter que ces derniers faits ne sont pas reconnus comme exacts par la majorité de la nation russe. Même, en supposant que le czar affectât des prétentions patriarcales, ce ne serait aux yeux de tout l'empire qu'une coupable usurpation.

On a pour lui la même superstition que certains peuples pour leurs hideux fétiches. On l'adore comme l'arbitre de la destinée, la terreur, la rémunération vivante de ceux qui oppriment ses adorateurs.

Pourquoi faut-il que la raison et l'humanité aient moins d'empire sur des peuples libres que le fanatisme et la superstition sur des esclaves? L'influence morale qu'exerce l'empereur sur le plus grand nombre de ses sujets est absolue et sans limites, comme son autorité politique. L'immense territoire qu'il possède en Europe, et sur lequel est établie la race qui fait sa principale force, n'est pas une lande stérile comme la Prusse et la Pologne; c'est un sol fécond, dont les richesses naturelles n'ont encore été dégagées qu'en très-petite partie des forêts et des marécages qui les étouffent : cinquante millions d'hommes dévoués n'attendent qu'une sage direction pour mettre en valeur tous ces trésors.

Et ce ne sont pas là les seuls éléments de la puissance de l'empereur; il tient encore sous sa dépendance les Kosacs, dont les masses de cavalerie lui sont aussi dévouées que la meute au chasseur qui l'excite[1].

[1] Le dévouement des Kosacs nous paraît très-problématique, et nous croyons que dès qu'ils auront l'espoir bien fondé de reconquérir en s'insurgeant leur ancienne indépendance nationale, ils ne résiste-



Les Kosacs attirent journellement à lui les tribus mongoles et tartares, disséminées dans une étendue de neuf cents lieues sur les steppes qui séparent l'Asie méridionale de l'Asie septentrionale. Nous avons vu des oiseaux de proie et des léopards instruits à chasser pour l'usage de l'homme; c'est à peu près dans le même but qu'on essaye d'organiser les tributs tartares. Des Kosacs seuls et des Tartares peuvent habiter la vaste zône des déserts qui sépare les régions asiatiques.

Les Tartares et les Mongols n'étaient ni plus civilisés, ni plus guerriers, ni plus nombreux, quand, sous Nadir Schah et Timour, ils ravagèrent la plus grande partie de la terre connue, et l'on rapporte que sous Timour seul, ils ont mis à mort dix-huit millions d'êtres humains: alors ils étaient unis. La politique des czars les réunit peu à peu, tribu par tribu, à mesure qu'ils s'accoutument au frein. S'il était en état de les nourrir, l'empereur pourrait entraîner sous ses drapeaux un demi-million de cavaliers, et tout cela indépendamment des royaumes, des duchés et des flottes, qui ajoutent à son influence, à son action morale, à sa puissance extérieure, quoique au fond ce soit une cause d'affaiblissement.

ront, pas plus que les Polonais, au désir de tenter de nouveau le sort des armes.

Nous aurons donc à montrer cet homme qui dispose d'un pouvoir auquel l'histoire n'a rien à comparer, celui des Sésostris, des Xercès, des Attila, des Timour, n'étant rien auprès du sien. Nous prouverons qu'il n'est plus, dans ses états, d'aristocratie dont l'inimitié puisse l'inquiéter, et que cette chaîne dorée qui fatiguait autrefois le col d'un despote, « et dont les extrémités étaient aux mains de la noblesse, » a cessé d'exister ; nous ferons voir que les dernières tentatives du vieux parti boyard, après avoir menacé l'autocrate d'une lutte de géants, a fini par un combat de pygmées qui l'a laissé maître absolu et sans conteste.

On verra que ce puissant souverain n'est pas tellement identifié avec sa dignité impériale, qu'il mette au besoin le moindre scrupule à recourir aux artifices de la ruse et de la dissimulation. Il a su, quand sa politique l'exigeait, cajoler lord Durham, sourire à telle brusquerie qui eût valu la Sibérie au plus élevé de ses courtisans, et déployer toutes les ressources de la flatterie, jusqu'à ce qu'il eût gagné le froid et dédaigneux Breton. Il est parvenu à subjuguer, à force de politesse, un écrivain du *Journal des Débats*. Il a pu maîtriser assez ses ressentiments personnels pour attirer à lui, en employant tour à tour les caresses et l'intimidation, ce même prince royal,

aujourd'hui roi de Prusse, qui s'était montré son ennemi le plus acharné, jusqu'à menacer son propre père d'une mise en jugement pour avoir accordé à un païen barbare la main d'une princesse prussienne. La visite imprévue qu'il a faite à Stockholm, celle qu'il se propose de faire, et que peut-être il aura déjà faite en Angleterre, quand ces pages seront publiées, prouvent quelle confiance il a dans ses moyens de séduction.

Nous dévoilerons l'usage qu'il a fait de cette autorité si absolue, transplantant, à l'imitation des anciens despotes d'Égypte ou de Babylone, la population d'un grand pays subjugué dans les déserts de la Sibérie ; ordonnant l'anéantissement des croyances religieuses de milliers d'hommes, envoyant des sectes entières périr dans ce long voyage de l'est, où les circonstances même de leur martyre ont été ensevelies dans la nuit du tombeau, comme il est arrivé pour les Grecs unis à l'Église romaine, qu'un ukase impérial a réunis à l'Église russe, et dont les prêtres, arrachés à leur troupeau et enchaînés côte à côte, sont allés mourir d'étape en étape sur la route de Tobolsk ; forçant enfin, par un simple édit, tous les juifs polonais à quitter leurs demeures sur la frontière que les inimitiés du moyen âge leur avaient permis de conserver, les en chassant au milieu de l'hiver, et les livrant, sans distinction

d'âge ou de sexe, à la merci de bandits organisés dans les provinces lointaines, et aux extorsions, aux cruautés, aux outrages de la police russe.

Nous dirons ce que fit cet empereur, qui signe des traités pour la suppression de la traite des esclaves, ce qu'il fit des serfs russes émancipés, comment de serfs de seigneurs ils devinrent les siens, et comment des esclaves d'esclaves furent transformés en simples esclaves de la couronne. Et pour qu'on n'aille pas voir dans ce fait un pas vers la liberté, nous montrerons l'empereur Nicolas fidèle à l'esprit du despotisme oriental dont son empire est un vaste monument; nous le montrerons resserrant encore davantage le joug des autres castes, et annihilant sans pitié les restes de liberté que l'habitude ou la politique avaient tolérés jusque-là dans certaines classes de ses sujets. Il a rendu la condition de la noblesse russe presque aussi abjecte que celle des serfs; l'empire est pour elle une vaste prison qu'il lui a faite intolérable, et dans laquelle il l'enferme sévèrement. Il a privé les Kosacs du Don de leurs priviléges. Ces Kosacs sont les premiers des nombreuses tribus qui pénétrèrent en Sibérie, et conquirent les steppes dans lesquelles les Moscovites auraient été ensevelis comme dans les flots de l'Océan; ils avaient toujours servi l'empire avec dévouement; ils ne réclamaient, comme les

autres tribus de leur race, que le droit de le servir à leur manière. Ils l'obtinrent en effet aussi longtemps qu'on put les craindre; mais la population moscovite n'eut pas plus tôt grandi autour d'eux, que Nicolas leur retira toutes leurs libertés à la fois. La politique de son prédécesseur, après avoir acquis la Finlande par dol et par violence, avait essayé de l'attacher par un gouvernement modéré et par les promesses d'une constitution qu'un serment impérial semblait devoir lui garantir. Nicolas s'est fatigué de voir ce peuple docile traité avec indulgence, et la Finlande va être gouvernée comme la Russie.

Après avoir raconté la prodigieuse puissance de ce Moloch, nous montrerons le ver imperceptible qui la ronge, né, comme les autres vers, de la corruption. Nous montrerons les vastes membres de ce corps immense, l'affaiblissant plutôt qu'il ne l'affermissent; ses flottes absolument inutiles, ses nombreuses armées sans valeur réelle. Nous ferons voir de quels moyens de puissance il s'est privé, et combien sont fantastiques ceux qui excitent l'inquiétude de ses voisins. On verra toutefois que ces armées, en apparence formidables, sont de puissants ressorts entre les mains d'une habile diplomatie : une période de paix est pour la Russie une période de vastes et solides conquêtes.

La paix réalise incessamment, et beaucoup mieux que la guerre, les rêves de l'ambition russe, nous devrions dire les rêves de l'autocrate, car tous les artifices du gouvernement n'ont pu exciter dans le peuple russe l'ambition des conquêtes. Pour flatter le pouvoir, les courtisans du czar, cette caste infortunée qui n'a d'analogue dans aucun pays du monde, ont pu, avec un enthousiasme affecté, se décorer du nom de *Romains modernes*, ou répondre aux reproches des étrangers sur leur abjection : « Du moins vous nous redoutez. » Mais qu'on leur permette de parler sincèrement, loin des yeux de l'espionnage, et l'on trouvera qu'ils béniraient le joug des Tartares, des Turcs ou des Polonais, s'il pouvait les délivrer de l'insupportable tyrannie qui les étouffe comme un cauchemar[1].

Il y a tel degré d'oppression sous lequel les sentiments les plus soutenus de patriotisme et d'orgueil national s'épuisent et dépérissent : c'est à ce point qu'en est arrivé l'empire du czar. L'ignorance et la superstition peuvent sans doute pousser le serf à prendre une part active dans

[1] Nous avons la certitude que les vrais patriotes de Russie, beaucoup plus nombreux d'ailleurs qu'on ne se l'imagine en Europe, ne voudraient pas plus du joug turc ou polonais que du joug des autocrates ; mais ils voudraient la liberté chez eux comme la liberté en Pologne et partout.



une guerre de conquête; mais c'est à son insu et toujours dans la croyance qu'il se défend, loin d'attaquer. Aussi ne doit-on jamais rendre le peuple russe solidaire de l'ambition de son gouvernement. Par la même raison l'on aurait tort, lorsqu'on discute les desseins de ce cabinet, d'arguer de l'improbabilité de telle ligne de conduite parce qu'elle serait incompatible avec les intérêts nationaux : décisif à l'égard des autres peuples, l'argument serait sans valeur pour la Russie.

Il n'existe pas en Russie d'intérêt national, il n'y a que l'intérêt de la maison de *Romanoff*. La Russie est une possession de l'empereur et de sa famille, possession vaste et importante, mais susceptible de le devenir infiniment moins dans telle éventualité qu'on peut entrevoir. Ses intérêts, comme nation, peuvent donc différer de ceux de son possesseur et leur être sacrifiés. C'est la seule monarchie où il n'y ait pas identité d'avantages ou de résultats entre le gouvernant et le gouverné. Le cabinet russe est une réunion de serviteurs qui n'ont d'autre objet que les intérêts du maître, d'autre pensée que de réaliser ses vues; jamais il n'éprouve, comme les cabinets constitutionnels, l'influence d'intérêts opposés. La terreur de son voisinage et de son pouvoir, qui paraît d'autant plus gigantesque

qu'il est moins connu, le succès de ses intrigues patientes si patiemment souffertes, au mépris des états plus faibles et des intérêts privés; tout concourt à lui faciliter ce progrès silencieux, qui, pour éviter la publicité, n'en frappe pas moins tous les regards lorsqu'on y fait attention. Au milieu d'une paix profonde, l'influence russe gagne du terrain; elle acquiert, non par l'effet du pouvoir qu'elle *possède*, mais par celui du pouvoir *qu'on lui suppose.*

Le dernier roi de Suède, par la défiance qu'il eut de ses sujets jusqu'au dernier moment, donna à la Russie, dans Stockholm, autant d'influence qu'elle en pouvait exercer sur un état constitutionnel. En Prusse, le souverain actuel, toujours préoccupé de la conservation de ses provinces rhénanes, a renoncé à l'espoir de marcher libre, après avoir consolidé son ascendant sur les petits états d'Allemagne, qu'il dispute à l'Autriche; il a fait taire ses répugnances personnelles, pour contracter une alliance avec le cabinet russe; comme Faust, il s'est jeté dans les bras de Méphistophélès, compromettant ainsi sa position au milieu de cette Europe civilisée, où il voudrait jouer le rôle d'un prince libéral sans renoncer aux douceurs du despotisme : mais son rusé protecteur sourit de voir lui échapper la proie à laquelle il a sacrifié sa dignité royale; car tandis

que le cabinet prussien s'abandonne à Nicolas, dans l'espoir chimérique d'établir, par son concours, l'unité de l'Allemagne, sous le patronage de la Prusse, Nicolas, par des alliances, des intrigues et des présents, commence à réaliser à son profit ce patronage qu'il tient du cabinet de Berlin lui-même.

Ces menées souterraines, ces silencieux progrès se dévoilent lentement et peu à peu. Il y a quelque temps, la censure prussienne défendit de publier contre le gouvernement russe des articles qu'elle n'eût pas défendus s'ils eussent été dirigés contre son propre gouvernement : depuis, on a vu la Prusse se soumettre à l'humiliation bien autrement grande d'expulser les réfugiés polonais, sur l'injonction de l'empereur.

Ces exilés, nous avons vu la Suède les repousser également, — la Suède, ce pays où l'enfant à la mamelle suce la haine des Russes avec le lait de sa mère ! L'influence de la Russie prédominait naguère en Morée, et peut-être n'y est-elle pas encore détruite. En Turquie, n'est-elle pas cent fois plus grande que la force réelle de l'empire russe ne le comporte? Quels efforts n'a pas faits la Russie pour s'assurer un intérêt de famille dans la reversibilité de la couronne danoise, intérêt qu'elle peut bien obtenir d'un état faible, mais qu'elle attendrait en vain des grandes mai-

sons souveraines? — Nicolas a marié une de ses filles à un petit-fils de Napoléon, une autre à l'héritier présomptif du trône de Danemarck. Des liaisons de famille avec plusieurs des états secondaires de l'Allemagne ont affermi les alliances de sa maison.

Quelques personnes, passant condamnation sur le despotisme du gouvernement russe, regardent Nicolas comme un de ces réformateurs vigoureux, qui, ne reculant pas devant des moyens énergiques pour extirper les abus, conduisent un peuple au bonheur par des actes d'une sévérité outrée : à leurs yeux, un tel homme, seul, est propre à gouverner et à régénérer son peuple à demi-barbare. — Ce paradoxe, dont les enseignements de l'histoire démontrent la fausseté, n'a pas même le mérite d'être original; ce ne sont pas la tyrannie et la cruauté qui ont tiré l'Attique et l'Italie de l'état sauvage : de tels moyens ne peuvent jamais devenir des instruments de civilisation.

Nicolas n'améliore pas, il rend pire chaque jour la condition de l'homme dans ses états. Sa tyrannie perfectionnée ressemble à l'habileté du sauvage, qui emprunte les connaissances de l'anatomie et de la chirurgie pour donner aux tortures plus d'efficacité. Il a pour système de tout abaisser au même niveau sous sa main, d'en-

chaîner la pensée, d'avilir les races placées sous son joug, aussi bien que celles sur lesquelles il s'efforce à l'étendre, jusqu'à ce qu'elles soient réduites à l'état des Chinois, mais des Chinois bien dressés, disciplinés et instruits.

Si nous attaquons ici l'ambition du *propriétaire* de la Russie, ce n'est pas que nous la blâmions en elle-même, nous n'en réprouvons que les funestes effets. L'ambition dans un souverain ou dans un peuple, aussi bien que dans les individus, est le signe infaillible de la vigueur; elle est le grand mobile qui conduit au bien ou au mal; tout dépend de la direction qu'on lui imprime. Le cri général qu'excitent les vues insatiables de la Russie serait ridicule, surtout en Angleterre. Si les envahissements de l'ambition étaient blâmables en eux-mêmes, nous devrions, de tous les peuples, être les derniers à nous en plaindre. Il y a quelques années, John Bull fut presque arraché à son apathie ordinaire par la publication d'un tableau qui exposait les conquêtes de la Russie pendant un siècle; on y voyait des milliers de lieues carrées, tant fertiles que déserts, peuplées de millions d'âmes : mais ceux qui avaient ainsi soulevé son indignation n'ont jamais eu l'idée de dresser un tableau semblable des territoires et des sujets dont la Grande-Bretagne s'est emparée dans la même période, quoi-

que assurément ses acquisitions en ce genre dépassent de beaucoup celles de la Russie.

L'ambition du czar ne l'emporte pas sur celle de l'Angleterre, et très-probablement elle aura moins de succès : mais les résultats de l'une et de l'autre seront vraisemblablement fort différents. Les conséquences de l'ambition anglaise conduisent à la civilisation. La domination russe, essentiellement démoralisante, le devient chaque jour davantage sous Nicolas. Par elle, l'intelligence et la civilisation s'abaissent au niveau des Turcs actuels ou des Grecs du Bas-Empire ; et des peuples rudes et barbares, au lieu de se policer, ajoutent seulement les vices de la civilisation à ceux de leur premier état.

A la mort de Nicolas, que deviendra son système? Périra-t-il avec lui, après avoir survécu à tant d'autres règnes? Nous l'ignorons, et c'est un problème que nous ne chercherons pas à résoudre.

Nous nous bornons à considérer d'un point de vue supérieur aux jalousies du sentiment national, les intérêts de l'humanité; c'est là que nous puisons le droit de stigmatiser, comme ils le méritent, les envahissements de la puissance russe.

Sans doute, à la vue du sang répandu dans l'Inde et en Chine, à la vue de nos usurpations

sans nombre, ceux qui font passer le respect des nationalités et des droits des souverains avant les intérêts de la race humaine tout entière, peuvent s'écrier qu'on ne doit pas *faire le mal, quand même le bien devrait en résulter*. Et pourtant il faut bien tenir compte d'un fait qui excuse, qui légitime même à bien des yeux nos agressions et nos conquêtes, c'est que leur but éventuel est le bien-être et le bonheur des peuples conquis. — Mais que doivent-ils dire, ces philanthropes, d'un *mal qui produit un plus grand mal encore*, des conquêtes et des usurpations d'un empire, qui ne peuvent qu'aggraver au lieu d'adoucir les misères de l'humanité?

En découvrant à nos lecteurs les pieds d'argile et le front d'airain d'un colosse qui obéit aux impulsions d'une seule pensée, nous devons les avertir que les résultats de nos observations personnelles déconcerteront vraisemblablement plusieurs de leurs idées préconçues ou recueillies des voyageurs qui répètent traditionnellement les méprises de leurs devanciers. Nous aurons même à modifier les notions qu'on se fait généralement des Moscovites, — dénomination qui, dans l'esprit de bien des gens, associe toujours à l'image d'une longue barbe, de grandes bottes et du cafetan, l'idée d'une âme fière et belliqueuse, jointe à la vigueur du tempérament. —

Nous serons obligés de modifier ces notions, en dépeignant la race moscovite comme la plus paisible et physiquement la moins belliqueuse de toute l'Europe.

Mais avant de passer aux observations spéciales qui feront l'objet des chapitres suivants, nous croyons que, dans l'état généralement imparfait des connaissances sur le sujet dont nous avons à traiter, il est bon d'entrer dans quelques détails historiques sur la Russie et sur l'homme dont elle est la propriété, comme le cheval ou l'épagneul du lecteur est celle du lecteur lui-même : il y a toutefois cette différence qu'en Angleterre nous avons des lois contre les sévices mal à propos exercés sur les animaux, tandis qu'un czar russe ne reconnaît dans ses caprices ni loi ni frein.

II

L'EMPEREUR ET SES SUJETS.

L'EMPEREUR ET SES SUJETS.

A part le despotisme, et à ne juger la Russie que d'après ses institutions écrites, ses lois civiles, ses règlements si pleins de prévoyance, et ses relations officielles remplies des détails les plus minutieux, jamais utopie moderne de progrès et de bonheur n'aurait été mieux réalisée. Malheureusement toute cette apparence de puissance politique et de prospérité matérielle est aussi loin de la réalité que la valeur nominale du papier russe de son cours réel en argent. C'est pourtant par de telles illusions que le gouvernement russe trompe le monde, après avoir été trompé lui-même. Nulle part l'administration n'impose un tel luxe de précautions et de formalités ; pour peu qu'il touche aux affaires publiques, l'acte le plus insignifiant exige en Russie les formalités les

plus compliquées. — Originairement, dans la pensée de ses inventeurs, ce système devait servir de frein aux fonctionnaires, en plaçant à chaque instant devant leurs yeux les règles variées de leurs devoirs; mais il enterre tellement chaque transaction dans d'inextricables masses de documents, que, devenu pour la fraude l'abri le plus sûr, il rappelle exactement l'ordre perfide et la régularité qui règnent dans les associations de voleurs des grandes capitales.

Les excellentes lois ,les sages règlements de la Russie sont de fait lettre-morte; elle a des milliers de soldats qui n'ont jamais existé que sur le papier, des flottes et des manufactures, véritables décorations de théâtre, instituées pour un effet purement scénique et sans la moindre utilité pour le pays.

Ses ressources réelles n'en sont pas moins immenses, encore que paralysées par des forces contraires, qui l'ont empêchée jusqu'ici et l'empêcheront probablement toujours de devenir formidable.

Quoique la domination russe embrasse d'innombrables tribus, de races, de langage et de mœurs différentes, la grande masse de la population est moscovite; elle parle la même langue, professe la même religion, obéit aux mêmes sentiments de nationalité; sur l'immense territoire

où elle vit disséminée, et qu'une exploitation intelligente pourrait rendre si fertile, elle ne peut manquer de s'accroître comme elle l'a déjà fait depuis qu'elle jouit d'un gouvernement quelque peu civilisé. Si jusqu'à présent cette population est restée pauvre, elle possède sur son sol tout ce qui est nécessaire pour fonder la richesse agricole. La Russie fournirait en abondance toutes les productions utiles de l'Europe; elle a des trésors sous sa main et des bras pour les exploiter. La politique des czars, qui aurait ruiné tout autre pays, a seulement empêché les Russes d'utiliser leurs richesses naturelles. Il existe dans la Russie d'Europe, qu'habite la race moscovite pure, des territoires plus étendus que la France et l'Angleterre, aussi riches que les portions de la Flandre et du Brabant où les populations s'agglomèrent comme les abeilles autour d'une ruche. Avec un peu d'industrie, les pâturages s'y couvriraient de troupeaux. Par les routes que l'hiver ouvre aux traîneaux, par des rivières immenses et navigables, la nature a multiplié les moyens de communication. Le climat, dans les deux tiers des possessions européennes, est, tout considéré, plus favorable que nuisible à la prospérité du pays. L'empire a des débouchés sur les deux grandes mers intérieures de l'Europe,

la mer Noire et le golfe de Finlande; la mer Caspienne au cœur de l'Asie, et la mer Blanche dans les régions polaires, sont réunies par des lignes de navigation intérieure. Le pavillon russe peut flotter sur environ trois cents lieues dans la Baltique et sur une partie considérable du littoral de l'Euxin.

Ni l'aristocratie ni la voix de l'opinion publique ne gêne en Russie l'exercice de l'autorité. Propriétaires du sol et tenant leurs paysans dans une servitude peu différente de celle des nègres aux Indes occidentales, les seigneurs russes sont riches encore, mais ne jouissent d'aucun pouvoir politique; ils ont même perdu une partie des droits communs au reste de l'humanité. S'ils oppriment trop souvent leurs paysans, ils forment aussi la classe pour laquelle le despotisme du gouvernement est le plus incommode, sinon le plus lourd. Ce fut la politique des czars, spécialement sous les deux derniers règnes, et sous l'empereur actuel, de racheter les serfs de la noblesse pour les faire passer sous le vasselage impérial. — Leur servitude devient à peu près nominale, excepté lorsqu'on les destine à travailler dans les manufactures du gouvernement. Au lieu des lourdes taxes imposées par leurs premiers maîtres, ils payent à l'empereur une légère

redevance, et le serf se trouve ainsi presque aussi libre que son ancien seigneur, à moins que celui-ci n'occupe un rang élevé dans l'armée. — Mais qu'on ne s'imagine pas qu'une pareille liberté fût seulement tolérable dans tout autre pays : le résultat définitif est bien d'enlever l'esclave à son maître, mais en abaissant le maître au niveau de l'esclave.

Tout propriétaire terrien est tenu de fournir annuellement pour le service civil et militaire de la couronne son contingent d'hommes. A l'expiration, ceux qui l'ont accompli demeurent affranchis, eux et leurs descendants, de toute servitude privée. Aussi cette autorité impériale, toujours attentive à les relever d'un joug souvent oppressif, apparaît-elle aux paysans sous un jour si favorable qu'elle l'emporte de beaucoup sur la longue habitude qu'ils ont d'obéir à des maîtres pour lesquels ils n'éprouvent aucune affection. A leurs yeux l'empereur est un être à peine inférieur à Dieu même, et s'il fallait opter entre leur seigneur et le czar, celui-ci serait dans tous les cas le plus populaire comme le plus sacré.

Ce caractère sacré, les empereurs de Russie s'efforcent, par tous les moyens imaginables, de s'en investir aux yeux du vulgaire. On instruit le paysan et le soldat à réunir dans la même pensée le nom de Dieu et celui du czar; le règle-

ment des prières prescrit à l'armée d'appeler l'empereur « Notre dieu sur terre. »

Les autres pays s'imaginent communément que la crainte de la noblesse sert de frein à la conduite de l'empereur : rien n'est plus faux que cette idée. Dans un pays comme la Russie, où les habitudes et les sentiments se pervertissent incessamment au contact de l'esprit oriental, le poignard de l'assassinat est constamment levé sur le sein du bon prince aussi bien que du mauvais. Le souverain n'a pas à redouter, comme un roi constitutionnel, le fanatique du club ou l'assassin du coin de la rue; mais à se garantir de ceux qu'il a élevés au pouvoir, de quelque rang qu'ils soient sortis, nobles ou paysans. Quelle qu'ait été leur origine, ils forment, tant qu'ils sont en place, une espèce d'aristocratie, la seule qui ait quelque influence en Russie; de même qu'en Perse et en Turquie, où des esclaves et des conducteurs de chameaux s'élèvent aux plus hautes dignités, et où la faveur du souverain confère seule les distinctions.

Un tyran morose et soupçonneux, comme Paul, peut être étranglé par ses confidents les plus proches, quand, devenus l'objet de ses méfiances, ils songent à leur défense personnelle. Un monarque à l'esprit faible et bienveillant, comme Alexandre, peut périr par la main

d'hommes qui n'ont même pas pour se justifier la loi sévère de la nécessité; et le meilleur des princes peut tomber victime de la rage de ceux auxquels il a confié son pouvoir, lorsque la découverte de leurs méfaits devient inévitable, ou seulement lorsque leurs vues ambitieuses exigent qu'on les remplace.

Des crimes qui partout ailleurs appelleraient avec la publicité l'exécration universelle trouvent aisément le secret et l'impunité dans le voile de mystère qu'on jette habituellement sur toute chose. Telle est l'idée qu'ont les Russes de la facilité avec laquelle les plus noirs forfaits peuvent être dérobés à leur vue, qu'il ne meurt pas un seul personnage important dans l'empire sans que sa mort ne donne lieu à quelque rumeur d'empoisonnement ou d'autres trames. Nous en avons eu deux exemples sous le règne actuel, dans la mort du grand-duc Constantin et dans celle du général Diebitch.

Il existe un individu que la voix publique stigmatise comme l'instrument de ces noires catastrophes. Sa visite à certaines personnes, ou son arrivée dans le même endroit qu'elles, fut en effet presque toujours l'avant-coureur de leur soudaine disparition. On assure qu'il apparut peu de temps avant les morts respectives d'Alexandre, de Constantin et de Diebitch, et l'on

cite encore quatre ou cinq circonstances semblables[1].

Toutes ces rumeurs trouvent un aliment naturel dans la politique absurdement ombrageuse du gouvernement, qui ne souffre l'introduction d'aucun ouvrage où il soit fait mention des meurtres arrivés dans la famille impériale depuis les temps de Pierre Ier, ou qui oblige à en retrancher ces passages, s'agît-il même de l'assassinat de Paul, quoique ce dernier soit aussi connu dans tous ses détails qu'aucun autre événement public.

Si la noblesse est sans autorité, le clergé, au-

[1] — Puis-je vous offrir de l'eau de Seltz? dit un jour cet individu à une personne qui se trouvait assise à la même table que lui et qui en avait demandé. — Cela pourrait être de l'aqua tofana, répondit l'étranger. — L'autre devint d'une pâleur livide, puis rougit et se retira. Par un étrange concours de circonstances, celui qui fonda la fortune de cette famille fut le principal agent de l'assassinat de Pierre III, aïeul de l'empereur actuel, qui fut assassiné, à l'instigation de Catherine sa femme, dans son palais de Peterhoff, il y a vingt-deux ans, et par conséquent trente ans avant que Paul, père de Nicolas, ait été étranglé dans le palais Michel. Le grand-père de cet homme donna d'abord au malheureux Paul du poison dans un verre d'eau-de-vie, et ensuite lui appuya les genoux sur la poitrine, tandis que les princes Bariatinski et Potemkin l'étranglaient avec une serviette.

Il existe encore un autre membre de cette famille : d'un caractère taciturne, il a été élevé sur les rives du Don, et son accent a quelque chose d'étranger. C'est de lui que le spirituel N... disait : « S'il n'a pas le don de la parole il a la parole du Don. » (Note de l'auteur.)

trefois si formidable aux czars, n'en a pas davantage; ou plutôt (chose étonnante avec un peuple aussi aveuglément superstitieux), au lieu d'être un objet de terreur, il est devenu, par la politique sage et résolue de plusieurs règnes successifs, un simple instrument de pouvoir.

Privé de tout crédit politique, il n'exerce d'action que pour propager et fortifier ces sentiments religieux si utiles à l'empereur, qui est la tête de l'Église, et dont l'autorité spirituelle n'est pas, comme en Angleterre[1], un titre purement nominal, mais implique, aux yeux du peuple, une sorte de délégation de la puissance divine; de même qu'aux yeux des catholiques romains le pape, même le plus ambitieux et le plus martial, n'en est pas moins revêtu d'un caractère divin.

Le peuple russe se divise naturellement en trois grandes classes: la première, comprenant l'aristocratie propriétaire; la seconde, tous ceux qui sont ou ont été employés du gouvernement; la troisième, les paysans tant affranchis que serfs des seigneurs ou de la couronne.

[1] Ce n'est pas ici le lieu d'entasser des documents officiels pour montrer où se trouvent, dans la chrétienté orientale, les limites entre le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel. Il suffit d'affirmer qu'un tzar a légalement et réellement sur son église beaucoup moins de puissance qu'un roi d'Angleterre n'en a sur l'église anglicane.

La première de ces classes, plus polie que civilisée, généralement livrée à la licence et aux excès, est écrasée sous le sentiment de son humiliante condition ; son manque d'énergie et son petit nombre la rendent insignifiante ; une influence supérieure annulle celle qu'elle possédait autrefois sur les serfs, et elle n'a pas même les moyens de la contre-balancer en répandant parmi eux quelques-unes de ces idées agrandies et libérales que lui fournirait son éducation, et dont l'action battrait en brèche la puissance de cette tyrannie qui pèse sur la sienne sans lui prêter secours. Aussi les membres de cette classe portent-ils au fond du cœur une haine profonde au despotisme qui les annihile. A la fin du règne de l'empereur Alexandre, ils firent une tentative désespérée pour secouer le joug ; les nombreuses sociétés secrètes qui conspirèrent contre l'autorité impériale renfermaient toutes quelque rejeton des plus nobles familles de l'empire, et les cœurs comme les vœux de leurs familles étaient avec eux. Tous ces efforts aboutirent à une tentative de révolte entreprise avec précipitation et sans énergie à l'avénement de l'empereur actuel : il la réprima par sa fermeté, et depuis il a toujours le pied sur la gorge de cette aristocratie terrassée, qui espérait follement renverser son pouvoir. L'inimitié qui anime la no-

blesse ne saurait d'ailleurs se révéler à l'observation superficielle du voyageur ; peu de bouches osent en faire entendre les accents dans un état où, comme à Venise, les murs même ont des oreilles. Une connaissance intime peut seule initier à l'expression de ces malédictions universelles, « plus profondes que bruyantes. » Au demeurant, l'aristocratie vaincue n'est plus aujourd'hui qu'un ennemi sans danger pour la couronne impériale.

La seconde classe, le corps des fonctionnaires, élevée dans la corruption et la vénalité, et non moins dépourvue de vertu publique que de probité privée, est incapable de toute idée patriotique : ses sentiments d'égoïsme la conduiraient naturellement, en cas de commotion nationale, à se ranger du parti le plus fort. Il est de tradition dans les rangs inférieurs de cette classe, qui en forment la grande masse, que le pouvoir impérial est l'institution humaine la plus solide et la plus inébranlable.

La dernière des trois grandes classes, de beaucoup plus nombreuse que les deux autres ensemble, constitue la masse, la force, la partie vitale de peuple moscovite. Elle se compose de paysans également étrangers aux impulsions et aux lumières de la civilisation. Bien que quelques-uns sachent lire, et qu'on leur permette de lire eux-

mêmes les prières qu'on leur lisait autrefois; bien qu'ils commencent à connaître l'usage du sucre et du tabac, nous n'en dirons pas moins qu'ils sont, à peu de chose près, tout aussi barbares aujourd'hui que du temps de Pierre Ier. De fait, ils sont pour les idées, les mœurs et le costume, identiquement les mêmes qu'au dix-septième siècle; aussi aveuglément superstitieux, aussi servilement dévoués qu'alors, la seule chose qui les distingue, c'est qu'ils ont transporté ces sentiments de leur patriarche et de leurs boyards à la personne d'un seul chef.

Avec ses masses opposées à la faiblesse numérique des deux autres classes, avec son zèle aveugle et barbare, elle reste un effroyable agent de bien et de mal entre les mains d'un homme dont sa dévotion fanatique est toujours prête à exécuter les volontés: cet homme c'est l'empereur Nicolas.

Consultons l'histoire, comparons la situation de Nicolas avec celle de tout autre souverain qui l'ait précédé dans quelque siècle que ce soit, nous trouverons que pas un n'a eu comme lui de tels éléments de pouvoir, quarante à cinquante millions de sujets le regardant comme un *dieu sur la terre*, puisque tel est le nom qu'ils lui donnent dans leurs prières à cet Être aux yeux duquel il ne vaut pas plus que le dernier de ses es-

claves[1]. Exercer une telle influence sur la destinée de soixante millions d'hommes pour la civilisation, l'aisance et le bonheur desquels il reste tant à faire, c'est assurément la tâche la plus noble et la plus grande qui jamais ait été donnée à un être mortel. Après avoir indiqué les sources et les moyens prodigieux de pouvoir dont dispose l'autocrate, nous devons montrer les causes qui en neutralisent le développement : quelqus-unes remontent très-haut dans l'histoire, d'autres tiennent aux règnes précédents. Toutes exigeraient, pour la réalisation d'un pouvoir solide et d'une civilisation réelle, un homme dont le caractère réunît à l'amour du bien un degré de constance, de talents et de perspicacité, qui bien rarement est le partage du pouvoir absolu. Nous allons tracer brièvement la vie de l'homme auquel la Providence a confié cette haute mission.

Nicolas Paulowitch, ou fils de Paul, selon l'usage des dénominations russes, est maintenant dans la fleur de l'âge. Sa taille élevée, ses proportions parfaites, quoique colossales, lui donnent un aspect imposant; il peut être rangé parmi les plus beaux hommes de l'Europe. Lors-

[1] Ce fait est inexact. Il arrive souvent aux Russes, dans leurs prières, d'invoquer le tzar du ciel pour le *tzar de la terre*. C'est déjà bien assez, et nous pensons que c'est au sens ambitieux de ces paroles que l'auteur a voulu faire allusion.

que toute sa garde, au nombre de soixante mille hommes d'élite, défile sous ses yeux dans le champ de mars, l'œil du spectateur chercherait en vain dans tous les rangs quelqu'un à lui comparer pour la mâle beauté du visage et la majesté du maintien. Lorsqu'il commande, les accents profonds et sonores de sa voix, raisonnant dans la vaste plaine où manœuvre une armée, où tout un peuple le regarde, s'élèvent au-dessus de ceux des nombreux commandants qui répètent ses ordres, autant que les notes de l'orgue au-dessus de la voix d'un faible enfant. L'empereur, au surplus, paraît plus à son avantage à pied qu'à cheval; cavalier roide et timide, il monte ordinairement des chevaux dont l'éducation s'est faite parmi les pauvres animaux destinés à figurer dans les cirques, ce qui, aux yeux d'un Anglais, diminue beaucoup l'admiration qu'exciterait sans cela cette splendide figure équestre. Nicolas a aussi, depuis quelques années, contracté l'habitude de promener autour de lui des regards sévères, s'imaginant apparemment en imposer davantage; mais comme toute prétention, celle-ci produit l'effet contraire, et détruit presque l'impression de respect et de crainte que ses traits majestueux ne peuvent manquer d'exciter. Ajoutez que l'empereur Nicolas se montre beaucoup trop acteur; c'est mal-

gré cette affectation, bien plus que par elle, qu'il impose à ses sujets : l'étranger qui l'observe, indifférent à sa faveur comme à sa disgrâce, s'en aperçoit aisément.

« On voit, dit le marquis de Custine, que » l'empereur ne peut oublier un seul instant ce » qu'il est, ni la constante attention qu'il excite; » il pose incessamment, d'où il résulte qu'il » n'est jamais naturel, même lorsqu'il est sin- » cère; son visage a trois expressions, dont pas » une n'est la bonté toute simple. La plus habi- » tuelle me paraît toujours la sévérité. Une autre » expression, quoique plus rare, convient peut- » être mieux encore à cette belle figure, c'est la » solennité; une troisième, c'est la politesse; et » dans celle-ci se glissent quelques nuances de » grâce qui tempèrent le froid étonnement causé » d'abord par les deux autres. Mais, malgré cette » grâce, quelque chose nuit à l'influence morale » de l'homme, c'est que chacune de ces physio- » nomies qui se succèdent habituellement sur sa » figure est prise ou quittée complétement, et » sans qu'aucune trace de celle qui disparaît » reste pour modifier l'expression nouvelle. C'est » un changement de décoration à vue, et que » nulle transition ne prépare; on dirait d'un » masque qu'on met et qu'on dépose à volonté. » N'allez pas vous méprendre au sens que je

» donne ici à ce mot de masque : je l'emploie » selon l'étymologie. En grec, *hypocrite* voulait » dire acteur ; l'hypocrite était un homme qui » se masquait pour jouer la comédie. Je veux » donc dire que l'empereur est toujours dans » son rôle, et qu'il le remplit en grand acteur. »

Tous ceux qui ont connu l'empereur Nicolas avant son avénement à la couronne le trouvent tellement changé à son avantage, que personne ne reconnaîtrait le grand-duc Nicolas dans l'Apollon couronné, qui est aujourd'hui l'empereur. En effet, tous les portraits qui nous restent de lui à cette époque nous le montrent grand, mince, sans tournure, aux traits maigres et anguleux.

Peu de personnes peuvent apprécier l'étendue de ses connaissances et de ses talents en général : mais comme la plupart des princes de ce temps et comme tous les Russes de haut rang, il possède plusieurs langues qu'il parle aisément et sans accent. Le français et l'allemand lui sont aussi familiers que sa langue maternelle ; pour l'anglais, il l'a appris, comme c'est depuis longtemps l'usage dans la famille impériale, des Écossais du palais, sorte de domesticité supérieure, d'une fidélité éprouvée, mais fort illettrée, qui sont habituellement chargés de l'enfance des jeunes princes, et avec lesquels l'em-

pereur actuel et l'impératrice daignent souvent venir prendre le thé. Ces gens, de qui la famille impériale semble avoir adopté certaines idées sur l'Angleterre, ne lui ont donné que des notions imparfaites et grossières de l'état et des usages de la société britannique. Ainsi, le grand-duc Michel, frère de l'empereur, rencontre dans les rues un prêtre de l'Église anglicane à Saint-Pétersbourg, il l'arrête et lui dit en anglais : « *Goddam*, votre révérence, comment vous portez-vous? » Et cela sans la moindre intention d'insulte, mais parce qu'ignorant de la véritable acception des mots et non moins étranger à nos distinctions sociales, il ne pouvait sentir l'inconvenance de telles expressions vis-à-vis d'un personnage auquel son caractère ecclésiastique les rendait plus choquantes qu'à tout autre.

De goûts simples et d'habitudes modestes, peu de princes ont porté dans la vie privée un caractère plus estimable que l'empereur actuel. Strict observateur de la justice, lorsqu'elle ne contrarie ni ses intérêts ni ses vues, il s'est efforcé le premier, depuis Pierre le Grand, de soumettre l'administration aux règles d'une étroite équité; ce fut malheureusement avec peu de succès, comme nous le montrerons plus tard. Tous ses soins, quand ses intérêts de famille le lui permettent, tendent à l'amélioration

de l'état matériel de son peuple ; il s'identifie personnellement au bien-être de l'empire qui lui appartient, comme un propriétaire soigneux s'identifie avec sa terre et son bétail ; il ne se contente pas des vœux stériles d'une vaine philanthropie, comme son frère Alexandre, dont le règne, en dépit de ses bonnes intentions, ne fut guère moins oppressif que celui de Paul ; non-seulement Nicolas Ier *règne*, mais il gouverne en personne, sans se laisser effrayer des devoirs laborieux que fait peser sur lui une pareille tâche. — D'une autre part, il semble entretenir jusqu'à l'exaltation l'idée de sa sainte prérogative et de son droit divin : les conserver l'un et l'autre dans toute leur intégrité, c'est pour lui le premier de tous les devoirs. Sévère et vindicatif, la clémence n'eut jamais place parmi ses vertus.

C'est en cela surtout que le caractère de Nicolas diffère de celui de son prédécesseur : avec un esprit libéral, avec des inclinations droites et bienveillantes, Alexandre souffrit le mal par indolence ; il recula devant la tâche de nettoyer l'étable d'Augias, et assuma ainsi une effrayante responsabilité.

On cite de l'empereur actuel plusieurs traits d'une sévérité que le triomphe le plus complet sur ses ennemis ne paraît pas même pouvoir désarmer ; témoin le traitement infligé aux conspi-

rateurs qui troublèrent le commencement de son règne, et qui furent exilés en Sibérie; quoique bien des années se soient écoulées depuis lors, aucun soulagement n'a été apporté à leurs souffrances. Une telle prolongation d'un châtiment si dur, lorsque le châtiment n'a plus pour excuse la nécessité d'un exemple, n'est-elle pas la preuve d'une implacable sévérité? Plus cruelle encore envers les Polonais, sa conduite à leur égard fut digne d'Ivan le Terrible.

Un cœur généreux, après avoir subjugué la Pologne, se serait contenté de lui appliquer les lois sévères de la conquête. Nicolas ne voulut voir dans les Polonais que des sujets révoltés, justiciables d'un code sanguinaire; il les confondit parmi de vils assassins, et leur refusa jusqu'au pardon qu'on accorde ordinairement aux condamnés politiques dans les occasions solennelles où l'amnistie peut intervenir sans danger. Des armées régulières avaient combattu l'une contre l'autre; l'empereur avait reçu lui-même les envoyés de ses adversaires : et quand la lutte fut terminée, des prisonniers qui s'étaient comportés en braves sur le champ de bataille, qui ne s'étaient soumis, qui ne s'étaient rendus que sur la foi d'un cartel, confiants dans les échanges réciproquement convenus, furent contraints à servir leur ennemi, et enrôlés dans des corps où on les

requit de prêter serment à l'empereur. — Une telle situation eût été peu préférable à celle de nos *convicts*. Eh bien! elle ne suffit pas encore à leur persécuteur : c'était peu d'une servitude sans espoir, d'un exil perpétuel; on les força d'opter entre un serment qui consacrait leur propre dégradation et des châtiments corporels effroyables. Tous ceux qui refusèrent cet odieux serment furent condamnés au supplice du fouet, et ils le subirent l'un après l'autre, aussi résolus au martyre, aussi constants dans leur refus que s'ils n'avaient pas eu sous les yeux le spectacle de leurs camarades expirant dans les tortures. — Infâme barbarie, qui fut continuée jusqu'à ce que la mort du dernier de ces malheureux l'arrachât à la cruauté humaine!

Et qu'on ne croie pas que ce soit là le tableau exagéré d'un événement arrivé dans quelque partie éloignée de l'empire : c'est le récit exact de ce qui s'est passé, à la fin de la guerre de Pologne, dans la ville de Cronstadt, à moins de sept lieues de Saint-Pétersbourg, dans l'endroit le plus accessible aux relations avec l'Europe occidentale. Plusieurs centaines de prisonniers polonais, employés aux fortifications, furent invités à prêter serment, ce qu'ils refusèrent à l'unanimité. On les fit alors passer successivement sous le fouet; presque tous persistèrent dans leur

refus avec une fermeté qui eût conquis l'admiration à quelque cause que ce fût. De temps en temps on les rapportait mutilés et sanglants, mais invariables dans leur héroïsme, pour subir de nouveau la même punition, jusqu'à ce que ces masses de chair, réduites en lambeaux, fussent jetées dans une charrette, et conduites les unes à la tombe, les autres dans un hospice; quand la mort ne venait pas mettre un terme à leurs souffrances, ils ne quittaient l'hôpital qu'estropiés à jamais pour traîner une existence misérable, enchaînés avec des malfaiteurs!

Toutes ces horreurs s'accomplirent à la vue des habitants de Cronstadt; elles durèrent plusieurs semaines, et s'exécutèrent à la connaissance de l'empereur, si ce n'est par son ordre.

Faisons taire un moment l'humanité indignée; supposons que les victimes fussent des hommes égarés, rebelles à l'autorité la plus loyale et la plus légitime, cela justifierait-il des actes de férocité qui semblent empruntés à un autre âge, des persécutions atroces contre toute une classe d'hommes dont la conviction généreuse préférait la mort et la torture au déshonneur?

Quant au courage personnel de l'empereur, il est difficile d'en juger même d'après ce qu'on en rapporte. Il a paru, dans certaines circonstances, déployer beaucoup de fermeté; dans d'autres, en

manquer totalement. Quelques personnes qui l'ont vu de très-près lui refusent cette qualité; d'autres la lui attribuent au plus haut degré. Les particularités suivantes ont été citées à l'appui de l'une et de l'autre opinion; nous les rapportons pour que le lecteur se forme lui-même son propre jugement.

Nous avons dit qu'à son début le règne de Nicolas fut agité par une tentative de révolution. Constantin, après avoir reçu, à la mort d'Alexandre, le serment de l'armée, abdiqua en faveur de Nicolas, son frère. Ce dernier était alors à Saint-Pétersbourg : tout le corps des gardes impériales fut rassemblé pour lui jurer fidelité; mais, par une fatale méprise, on omit de publier à l'avance aucune explication sur un sujet de si grande importance pour le soldat russe, qui, loin de voir dans le serment une simple formalité, le considère, en pareille occasion, comme la garantie la plus sacrée de ses obligations. Un parti, principalement composé de nobles, qui depuis longtemps cherchait à introduire en Russie quelques formes constitutionnelles, et auquel Nicolas était particulièrement odieux, saisit avec ardeur cette occasion de réaliser ses desseins en l'excluant de la succession. Nous consacrerons plus tard un chapitre à cette étrange tentative ainsi qu'aux événements qu'elle

amena. — Pour le moment, nous dirons seulement que les officiers de quelques régiments des gardes, abusant de la perplexité de leurs soldats, s'emparèrent aisément de leur esprit en leur persuadant que Nicolas usurpait le trône et tenait renfermé son frère Constantin. A la voix de leurs officiers, ces régiments se dirigèrent vers la place Saint-Isaac, vaste plaine où sont situés le palais du sénat, l'amirauté et la cathédrale. Là ils proclamèrent sans hésiter, d'après les conseils de leurs officiers, « *Constantin et la constitution.* » — *Constantin*, l'empereur auquel ils avaient prêté serment de fidélité sans en avoir été relevés, et *constitution*, qu'on leur avait dit et qu'ils croyaient signifier (quelque invraisemblable que cela paraisse) *la femme de Constantin.*

D'autres régiments des gardes avaient reconnu Nicolas ; il parut à leur tête. Miloradovitch, gouverneur militaire de Saint-Pétersbourg, un des vétérans les plus illustres de l'armée russe, fut envoyé en parlementaire vers les mutins, pour les engager à rentrer dans le devoir ; mais ayant, dans une autre occasion, trompé les troupes[1],

[1] Un général commandant un régiment de gardes à pied (tous les régiments de la garde impériale ont à leur tête des majors généraux) s'était conduit d'une manière si tyrannique et si oppressive envers ses officiers et ses soldats, qu'excités par les premiers ceux-ci se mutinèrent. Tout événement de ce genre est une cause d'alarme dans un

il se trouva sans influence auprès d'elles, sa voix fut méconnue, et, au milieu de ses exhortations, un coup de pistolet, parti de la main d'un des conjurés, mit fin à sa carrière. L'empereur avait à sa disposition l'artillerie de la garde; elle reçut ordre de tirer à mitraille sur les insurgés, contre lesquels furent également dirigés les régiments restés fidèles. Le feu des canons, exécuté à la distance la plus meurtrière, fut tellement destructif sur cette masse dépourvue d'ailleurs de moyens de résistance, qu'en un instant les rebelles furent repoussés ou dispersés. Les conspirateurs furent arrêtés; on en pendit plusieurs, le reste fut réservé à un sort pire encore, le bannissement perpétuel en Sibérie.

Les pauvres soldats qui survécurent au mas-

gouvernement despotique : on craignit que les autres régiments ne refusassent d'agir contre celui-ci : on envoya pour l'apaiser Miloradovitch, l'homme qui jouissait alors de plus de popularité dans l'armée. Il leur promit le redressement de leurs griefs, l'exemption de toute punition ; et les prenant à témoin qu'il les avait toujours guidés sur le chemin de l'honneur, il leur persuada de déposer les armes, et de le suivre dans la forteresse située sur la Néva, vis-à-vis du palais d'hiver. Depuis ce moment le sort du régiment tout entier fut enveloppé d'un mystère impénétrable : pas un homme ne reparut. Il est probable qu'ils furent disséminés secrètement dans les parties les plus éloignées de l'empire; mais l'opinion générale, dans l'armée et dans le public, fut qu'ils avaient trouvé une éternelle prison dans les murs du château. — A la suite d'une enquête sur sa conduite, le chef de ce régiment fut disgracié. (NOTE DE L'AUTEUR.)

sacre, victimes d'une fatale méprise et d'une fidélité mal dirigée, ne pouvaient être considérés que comme des instruments de révolte tout à fait étrangers à la conspiration : ils furent punis cependant avec une sévérité excessive, et les régiments auxquels ils appartenaient, quoique purgés, dès le lendemain, de tout ce qui avait pris part à la révolte, sont encore aujourd'hui même l'objet d'une défaveur marquée.

Le sang-froid de l'empereur, dans cette journée si pleine d'événements, et la décision avec laquelle il prit son parti, lui ont valu beaucoup d'éloges; et, en effet, bien que la conjuration, renfermée dans une seule classe, eût peu de racine dans le pays, le danger n'en était pas moins grand : il pouvait amener un de ces *coups de main* auxquels les états despotiques sont exposés par la concentration même de leur principe, qui réunit en un seul faisceau, à la merci de quelques ambitieux, toutes les rênes du gouvernement; en outre, on n'était nullement assuré du parti que prendraient d'autres régiments alors en marche sur Saint-Pétersbourg, et dont les officiers, d'une fidélité suspecte, pouvaient également égarer leurs soldats.

D'un autre côté, l'empereur a été accusé de pusillanimité pour s'être retiré hors de portée

du feu dès que l'action fut engagée. Il est de fait que s'il fit preuve d'un calme et d'une résolution inébranlables, il fut loin de montrer cette valeur bouillante qu'on pouvait attendre d'un homme si accoutumé à affecter des inclinations martiales qu'il semble s'estimer plus comme soldat que comme souverain.

On rappelle aussi que, dans la guerre de Pologne, l'empereur ne se montra jamais à la tête de ses troupes : fort éloigné en cela d'imiter Paul, son père, qui, pour vider une querelle dont les princes seuls devaient profiter et que leurs ministres avaient fait naître, défia tous les souverains de l'Europe, les provoquant, eux et leurs premiers ministres, à se mesurer avec lui et son ministre en champ clos, deux à deux; car, disait-il très-justement, il serait mal de répandre le sang de nos sujets ou d'épuiser leurs trésors pour une cause qui n'est pas la leur!

Dans une autre circonstance, le caractère de Nicolas s'est montré sous un jour différent, mais non moins remarquable. Le choléra venu de l'Inde s'était répandu en Russie avec une malignité qu'il n'eut pas dans sa marche vers l'Ouest; ses effroyables ravages firent une telle impression sur l'ignorance des populations, que, ne pouvant en accuser la maladie, elles les attri-

burent au poison. Quelques-uns accusant les étrangers et les Polonais, d'autres les médecins et les autorités, de conspirer la destruction du peuple, les passions populaires allumées au plus haut degré rompirent toutes les digues : dans l'excès de leur rage et de leurs soupçons, ils se portèrent à ces violences qui caractérisent en général les esclaves échappés de leur chaîne. Dans toute la Russie, mais surtout à Saint-Pétersbourg, tout ce qui tenait à l'art médical fut indistinctement massacré; les médecins étaient précipités par les fenêtres, leurs têtes portées au bout des piques, leurs corps déchirés en lambeaux; la police et les autorités cherchaient leur salut dans la fuite. La même fureur superstitieuse avait saisi l'armée; l'ordre et la discipline disparurent devant les ravages de la contagion; on eût dit de naufragés affranchis de toute contrainte par l'approche de la mort. Libre de marcher d'excès en excès, la populace ne s'arrêta qu'à la vue de l'empereur, lorsqu'il parut à cheval, s'avançant dans la foule avec un courage et une présence d'esprit qui maîtrisèrent à l'instant le monstre de l'anarchie. S'adressant, de sa voix pleine et sévère, à ces furieux, il leur ordonna « de s'agenouiller dans la poussière, pour apaiser le courroux du Tout-Puissant, qui leur envoyait cette punition de leurs péchés, et

de ne pas accroître sa colère par leur odieuse conduite. »

Subjugué par son aspect imposant et majestueux, le peuple s'agenouilla comme un seul homme, joignit ses prières à la sienne, et après avoir écouté avec humilité ses réprimandes, rentra dans l'ordre et le devoir.

Ce fait prouverait seul quel courage personnel peut montrer l'empereur quand la circonstance l'exige. Qu'il soit d'un tempérament nerveux, on n'en saurait douter; il le prouve assez par l'anxiété fébrile qui le tourmente pour sa propre sûreté et pour celle des ouvriers lorsqu'il assiste à l'explosion d'une mine ou à l'embrasement des fusées volantes; il en donne une autre preuve dans le soin qu'il met à ne monter que des chevaux rompus et sans ardeur. Mais les nerfs sont toute autre chose que le courage, et tout physiologiste, au premier coup d'œil jeté sur sa personne, jugera certainement qu'une telle enveloppe ne saurait enfermer l'âme d'un lâche. L'empereur, au surplus, sort d'une famille dont les membres ont prouvé qu'ils l'emportaient par le courage sur la plupart des races royales actuelles. Paul, avant que ses excentricités ne dégénérassent en folie, accomplit des actions d'une hardiesse extraordinaire; le grand-duc Constantin déployait habituellement une bravoure insou-

ciante ; et le grand-duc Michel, le plus jeune des trois, montra en toute occasion une fermeté tranquille qui ne se démentit jamais.

Mais dans toutes les circonstances décisives, l'empereur Nicolas a fait preuve d'une vigueur morale, bien supérieure dans le chef d'un grand peuple, au simple mépris du danger personnel, — qualité secondaire qui n'est pas inséparable de l'autre.

La famille immédiate de l'empereur se compose de l'impératrice, sa femme, du seul frère qu'il lui reste, le grand-duc Michel, dont nous avons déjà parlé, et de plusieurs fils et filles.

L'impératrice, princesse prussienne, n'a jusqu'ici marqué d'aucune manière. Sœur du roi de Prusse actuel, elle abjura le luthéranisme et embrassa la religion grecque pour épouser Nicolas; ce qui eut lieu contrairement au vœu de son frère, qui, dit-on, nourrit encore personnellement une aversion prononcée contre le czar, bien que, depuis son avénement au trône de Prusse, il ait entièrement accepté l'influence politique de la Russie.

Le fils aîné de Nicolas, le grand-duc Alexandre, héritier direct de la couronne, n'est pas inconnu en Angleterre. Son caractère ne s'est encore manifesté que par une disposition à la douceur et à l'affabilité.

Parmi les princesses impériales, la grande-duchesse *Marie*, belle comme toute sa famille, a reçu de l'empereur la permission de suivre ses inclinations dans le choix d'un époux; elle a épousé le duc de Leuchtenberg, rejeton du sang de Beauharnais et de Bonaparte.

On assure que, lorsqu'il s'agit de marier ses fils, l'empereur Nicolas fait peu de compte de l'égalité de rang, et que, pour ses filles, il ne met obstacle à leurs choix qu'à l'égard des prétendants dont la naissance élevée, rendant difficile l'établissement du jeune couple dans ses états, contrarierait la satisfaction qu'il éprouve à garder ses enfants auprès de lui. Il a sans doute fait preuve de sagesse en estimant à leur juste valeur ces hautes alliances, qui n'ont jamais exercé d'influence durable sur l'intérêt ni la politique des nations, quoique, de temps immémorial, il soit d'usage, parmi les têtes couronnées, de sacrifier à ces vues chimériques de l'ambition leur bonheur domestique et les sentiments des êtres qui leur sont les plus chers. — Nous avons établi d'ailleurs qu'il existe des circonstances qui pourraient rendre à ces alliances de la famille impériale une valeur de convenance et de politique.

La grande-duchesse *Olga*, seconde fille de l'empereur, est sans rivale, pour la beauté, parmi les princesses de l'Europe; on la représente

comme la femme la plus séduisante des états de son père, et c'est à peine si ce portrait s'écarte de la vérité.

On sait que la famille impériale de Russie descend de la maison ecclésiastique des Romanoff; mais leur sang s'est mêlé si souvent à celui des Allemands, qu'on douterait qu'une seule goutte de sang russe coulât encore dans leurs veines, si les avantages physiques des membres actuels de cette famille ne rappelaient au souvenir le beau lieutenant Soltikoff, un des premiers favoris de Catherine, élevé par elle aux plus hautes dignités de l'empire.

Ces alliances constantes des Romanoff avec l'Allemagne peuvent expliquer leurs sympathies plus allemandes que russes, quoiqu'on puisse attribuer en partie à la méfiance naturelle au despotisme la prédilection que les czars ont toujours eue, aux dépens de leurs propres sujets, pour les Allemands, auxquels, depuis près d'un siècle, ils continuent de confier les charges les plus importantes.

Il est vrai que la plupart de ces Allemands sont nés dans les provinces baltiques de l'empire, l'Esthonie, la Livonie, la Courlande, ou qu'ils descendent d'étrangers qui sont venus, dans la génération précédente, chercher fortune en Russie. Mais la faveur souveraine ne s'étend

pas moins sur les Allemands nés au delà des frontières de l'empire. En général, dans ce malheureux pays, les métis de la race allemande forment une classe pleine de présomption, affichant les prétentions les moins fondées, et dont les défauts naturels semblent s'aggraver de tous ceux qu'on reproche aux Russes, sans être contrebalancés par les bonnes qualités qui leur sont propres. Fort inférieurs intellectuellement et moralement à la race moscovite pure, ils affectent pour elle un mépris, qu'encourage le favoritisme dont ils sont l'objet.

Quand on examine de près le caractère du vrai Moscovite, on ne peut s'empêcher d'y remarquer, malgré son abaissement actuel, de belles et nobles qualités. Les vices, qui nous le rendent méprisable au premier abord, sont l'ouvrage d'une servitude séculaire, sous laquelle une partie de la nation, devenue l'arbitre absolu des destinées de l'autre, se venge de son propre esclavage en se faisant elle-même oppresseur et tyran.

Passons à la noblesse, c'est-à-dire aux propriétaires du sol, les seuls auxquels nous puissions attribuer le titre de nobles, quoique les lois de l'empire le confèrent à tout individu au service de la couronne, ayant, dans le civil ou le militaire, le rang d'officier commissionné.

On désigne cette noblesse de grade sous le nom de *tchinovniks*, ou hommes de rang. Le moindre de ceux qui siégent derrière le pupitre d'un bureau public est noble aussi bien que le riche descendant des compagnons de Romanoff; il peut aspirer à tous les priviléges que confèrent la naissance la plus illustre, et même au titre de baron ou maître d'esclaves, si quelque heureux avancement, en lui ouvrant la carrière du vol public et de la concussion, lui fournit jamais le moyen d'en acheter.

Le type de cette classe de nobles se rencontre dans chaque fonctionnaire du gouvernement, — personnage qui siége en habit avec des boutons aux armes de l'empire et un collet de velours vert ou pourpre, selon le département auquel il est attaché; mais qui sous les insignes de son rang n'a pas de chemise, qui faute de bas enveloppe ses pieds de haillons, se sert de ses doigts en guise de mouchoir, et répand une forte odeur d'oignon et de vodka (eau-de-vie de blé). En lui adressant la parole on doit lui dire : « *Vach blagarodié, votre noblesse.* » Il se contènte de 15 liv. sterl. par an pour tout salaire [1], et soutient la dignité du service impérial en empochant sans rougir la moitié d'un *grivnik*, menue monnaie de la va-

[1] 375 fr.

leur de trois pence et demie [1], que vous êtes tenu de lui offrir si vous voulez obtenir de lui réponse à la moindre question. Ce caractère se reproduit dans tous les degrés de la hiérarchie, depuis l'humble employé qu'on vient de décrire jusqu'au ministre de la cour impériale, dont les fonctions, rétribuées d'un traitement de 4,000 l. [2], lui rapportent annuellement 100,000 liv. [3]. par la vente de ses faveurs. Ils diffèrent de fortune et d'habits; mais ils se ressemblent pour la corruption, la vénalité, la bassesse, et peuvent être rangés dans la même catégorie.

A l'exception de ceux qui ont acquis des terres et des esclaves par ce moyen, les propriétaires territoriaux sont les descendants de ces turbulents boyards, si fameux dans la première période de l'histoire de Russie; aristocratie opulente et féodale [4], plongée dans tous les excès de l'ignorance et de la barbarie, qui fit plus d'une fois trembler les czars, jusqu'à ce que, réduite à l'obéissance par Pierre le Grand, elle perdit successivement tous ses priviléges. Les successeurs de Pierre ont continué son ouvrage avec une si im-

[1] 7 sous.

[2] 100,000 fr.

[3] 2,500,000 fr.

[4] La féodalité n'a jamais été connue en Russie. L'aristocratie russe primitive, toute orientale dans ses formes, n'avait rien de commun avec le système qu'on appelle féodalité.

pitoyable persévérance qu'ils en ont fait l'aristocratie la plus dégradée de toute l'Europe.

De son ancienne importance, il ne lui reste plus que les richesses ; on les lui a laissées probablement dans la conviction qu'au milieu des tentations offertes par la civilisation, le goût effréné du luxe et de la dissipation (autre trait caractéristique des Orientaux) ne tarderaient pas à réaliser sa ruine. Le calcul s'est trouvé d'autant plus juste que le gouvernement n'a rien négligé pour qu'il le fût. Il lui a suffi pour cela d'être toujours prêt à faire des avances d'argent sur les biens et les esclaves : rarement on les rachète, et ils tombent ainsi dans le domaine de la couronne.

Dès le principe on encouragea cette partie de la noblesse à visiter les pays étrangers, et à se mêler le plus possible aux peuples civilisés. Douée d'une grande aptitude à l'imitation, elle prit ainsi et très-promptement le vernis de la civilisation, mais en même temps elle en prit les vices sans acquérir ce qui en fait la valeur intrinsèque. Dans ses voyages elle eut commerce avec la meilleure société, elle en adopta le ton, les manières, l'élégance recherchées, et les propagea facilement à son retour parmi les nobles restés au pays ; mais elle ne rapporta du contact des autres peuples ni l'instruction solide, ni moins encore ces sentiments chevaleresques, produit des institutions féo-

dales dont ils tempéraient les défauts, et auxquels nous devons, avec un vif amour de ce qui est beau, l'aversion de tout ce qui est bas et méprisable.

C'est à cette source qu'il faut faire remonter cet esprit de générosité qui anime les dernières classes de la société anglaise, lorsque dans les rues nous les voyons prendre parti contre un acte illégitime d'oppression ou d'insulte. C'est de la même source que dérive l'horreur du mensonge et la honte qu'il inspire aux classes les moins élevées, en Angleterre comme en d'autres pays de l'Europe. Si la chevalerie doit en partie son développement au christianisme, on peut dire qu'elle fut aussi pour le christianisme le moyen d'action le plus direct sur la civilisation moderne.

Ces sentiments sont inconnus en Russie, où la féodalité a bien existé, mais la chevalerie jamais. Le sens de l'honneur, si délicat et si fécond en France et en Angleterre, où tous les rangs le ressentent plus ou moins, chacun à leur manière, et qui ailleurs tient sans doute à l'idée instinctive du bien et du mal, manque partout en Russie dans les premières comme dans les dernières classes de la société.

En toutes choses, l'éducation d'un noble russe est calculée pour l'effet extérieur ; au fond, elle n'a rien de solide. Généralement il parle purement et avec facilité plusieurs langues ; il connaît

la musique et la danse, et soutient avec aisance, avec esprit, une conversation ordinaire; mais ce même homme sera dépourvu de toute instruction classique, historique et géographique; il sera hors d'état d'écrire dans la langue qu'il parle si correctement, souvent même dans sa propre langue, idiome riche et musical, mais dont les classes élevées font à peu près le même cas que la noblesse d'Irlande du Gaëlique.

Les grands propriétaires vivent tantôt sur leurs terres pour raison d'économie, tantôt au chef-lieu du district où elles sont situées, ou à Moscou, qui est encore la capitale de la noblesse. Peu enclins aux distractions physiques, ils prennent peu d'exercice. Leurs occupations favorites sont les cartes et les autres jeux sédentaires, qui n'ont pas l'avantage de fortifier le corps en amusant l'esprit.

Le service du gouvernement, auquel des lois arbitraires contraignent la noblesse à prendre part, occupe ennuyeusement plusieurs de ses années. Les emplois civils et militaires, si recherchés dans les autres pays, sont pour elle une tâche odieuse que la loi l'oblige à remplir, et qu'une autorité à laquelle elle n'ose résister peut seule lui faire entreprendre. Malgré leurs titres de princes ou de comtes, les nobles n'ont de rang

qu'en raison de celui qu'ils occupent dans les quatorze classes qui, depuis le feld-maréchal jusqu'au simple enseigne, subdivisent en Russie les forces civiles et militaires du gouvernement. Ainsi, à moins de s'élever par le service, ils ont pour supérieurs les officiers de treize de ces classes, et ceux-ci ne leur épargnent ni les insultes ni les outrages.

Satisfaite de sa position et résignée aux humiliations que lui prépare le classement auquel elle est soumise, une noble famille russe désire-t-elle jouir en paix des douceurs de la fortune, il ne faut pas croire qu'une pareille retraite lui soit permise : si pendant deux générations elle a négligé de servir jusqu'à ce qu'elle ait atteint le rang d'officiers commissionnés, à la troisième génération la loi la fait descendre dans la classe des paysans, et non-seulement ses biens (qu'elle n'est plus apte à conserver) sont frappés de confiscation, mais chacun de ses membres devient sujet aux punitions corporelles et dégradantes que la main du dernier officier de police peut leur infliger. Ainsi, le devoir qu'ils sont tenus d'accomplir se présente à leurs yeux, dès le commencement, sous l'aspect le plus sévère et le plus désagréable. A moins qu'il ne sorte d'une école militaire ou d'un corps de *cadets*, un noble, quelle

que soit sa fortune ou son influence, doit débuter au service comme *younker*, ou volontaire, c'est-à-dire comme simple soldat, soumis à tous les devoirs de cette condition, mais avec la perspective d'arriver à une commission, qu'on n'obtient jamais avant trois ou quatre années, et qu'on attend quelquefois beaucoup plus longtemps.

Le noble russe a-t-il atteint ce grade, s'il sert dans la garde, comme c'est l'ordinaire, il est exposé pour la moindre vétille à la dégradation : qu'on le surprenne, par exemple, en habits bourgeois, ou sans épée à la promenade, ou, crime horrible ! avec des gants de chevreau, il redevient aussitôt simple soldat : on l'envoie à des milliers de lieues dans l'intérieur ou bien au Caucase : l'influence de sa famille, sa fortune et sa propre innocence sont alors mis en œuvre pendant plusieurs années pour le mettre à même de redevenir officier commissionné, ce qui peut seul le sauver de porter le mousquet pendant vingt ans encore, dernier terme de sa condamnation.

Aussi n'est-il pas étonnant de voir un noble russe, après avoir atteint le premier ou le second grade, renoncer pour jamais au service, et déposer le poids de ses épaulettes avec la satisfaction d'un jeune homme échappé des bancs de l'école. Mais il ne l'ose pas toujours ; on lui intime

souvent l'ordre de rester, et qui peut en Russie désobéir à de telles injonctions?

Une partie de l'aristocratie, après avoir dissipé sa fortune, cherche, il est vrai, dans les faveurs de la cour et le service de la couronne, les moyens de la rétablir : tels sont, à très-peu d'exceptions près, les nobles qui habitent Saint-Pétersbourg.

En général, les nobles riches et indépendants fuient le voisinage du souverain; ils préfèrent la vieille métropole de Moscou, dans l'espoir d'y goûter ce repos après lequel ils soupirent toute leur vie. Du moins n'y sont-ils pas aussi exposés à l'intervention arbitraire du pouvoir dans leurs affaires privées, et à la nécessité de régler leur conduite et leurs relations au thermomètre de la cour impériale. On peut juger de la pénible contrainte que fait peser l'influence de la cour sur les rangs les plus élevés de la société par ce qui eut lieu lors de cette ridicule bouderie politique entre le roi des Français et l'empereur Nicolas, durant laquelle ils se faisaient l'un à l'autre, par leurs agents diplomatiques, diverses incivilités, ou plutôt certaines infractions à l'étiquette officielle : M. Perrier, ministre de France, ayant, d'après ses instructions, omis d'adresser à l'empereur les félicitations accoutumées du jour de l'an, trouva, à sa grande surprise, que dans au-

cun salon de Saint-Pétersbourg personne n'osait se hasarder à lui parler, moins encore à danser avec lui ou avec sa femme.

Tel est l'état où sont réduits ces boyards autrefois si orgueilleux, qui levaient des troupes sous leurs propres bannières, et dont les mécontentements ébranlaient le trône.

Il n'est pas jusqu'à leur goût pour les voyages, si longtemps encouragé qu'il est devenu leur passion dominante, qui ne soit soumis aux plus sévères restrictions. Ils ne peuvent quitter le pays pour plus de trois années; une plus longue absence entraîne la confiscation de leurs biens et la chute de leur rang. Ces permissions même ne leur sont pas toujours accordées, et, dans tous les cas, ils n'en obtiennent le renouvellement qu'avec la plus grande difficulté.

On allègue pour justifier ces mesures rigoureuses contre l'absentéisme, que sans elles la plupart des nobles russes abandonneraient leur pays pour aller jouir de leur fortune et répandre leurs richesses dans le reste de l'Europe; supposition fort probable en effet, et qui n'a rien de surprenant quand on considère la position qu'on leur a faite en Russie.

Pour le costume et les habitudes de la vie, la noblesse russe imite les Français. En entrant dans l'habitation d'un noble russe, on se croirait

dans un spacieux hôtel de Paris, si les yeux ne se fixaient pas tout d'abord sur les vêtements pittoresques des nourrices en costume national, ou sur le nain dans l'antichambre, ou sur les nombreux comforts empruntés à l'Angleterre, et que Paris n'a pas encore généralement adoptés.

Le Russe de sang noble a le naturel hospitalier ; il est généreux et prodigue ; il serait susceptible des vues les plus larges et les plus libérales, et l'emporterait de beaucoup à cet égard sur quelques-uns des peuples voisins. Dans son état actuel, c'est pitié de le voir esclave d'un uniforme, à la fleur de la vie, passer les jours et les nuits à s'abreuver de champagne et à jouer aux cartes, n'excitant, lorsqu'il lui arrive de se conduire au jeu d'une manière peu honorable, qu'une désapprobation passagère et bientôt oubliée.

C'est un spectacle non moins pénible, après qu'il a quitté le service, lorsque l'opulence et l'oisiveté lui laissent tout loisir de méditer sur le rôle insignifiant auquel il est condamné dans son pays natal, de le voir chercher des distractions dans une continuité d'extravagances et de dissipations qui le mènent rapidement à sa ruine.

Même avec ces habitudes, il est presque impossible de s'expliquer comment des fortunes colossales s'écroulent aussi soudainement ; et, pour se ruiner vite, l'aristocratie russe laisse

bien loin derrière elle les habitants même de la Grande-Bretagne. Des fortunes de dix, vingt, trente mille livres sterling de rente[1] disparaissent en peu d'années; elles ne sont pas seulement grevées d'hypothèques, aliénées pour un laps de temps plus ou moins considérable; elles sont littéralement anéanties, intérêt et capital, sans que leur chute excite seulement l'attention qu'attireraient en Angleterre de simples embarras de revenus.

Malgré le vernis de civilisation qu'il affecte, rien n'est plus voisin de la barbarie que le noble russe. Ses profusions font assez voir qu'il n'estime toutes choses qu'en raison du prix qu'elles coûtent, non de leur valeur intrinsèque. Celle que nous voyons quelquefois attribuer en Angleterre ou en Hollande à des objets de fantaisie ou de curiosité peut s'expliquer par l'esprit du commerce. On excuse tel amateur de préférer une affreuse idole de la Chine ou quelque tulipe singulière à la copie d'un *Canova* ou à une superbe rose mousseuse, s'il est convenu qu'il estime ces objets en proportion du prix que d'autres ont la folie d'y mettre; mais s'il les achète afin de les conserver, les appréciant par cela seul qu'ils sont uniques en leur genre, c'est

[1] 250,000 fr., 500,000 fr., 750,000 fr.

une erreur d'esprit qui décélerait presque un vice de l'âme. Le sentiment du beau suffit pour que nous nous plaisions à posséder un bel objet; mais assurément c'est une pauvre satisfaction que celle qu'on peut trouver à exciter l'envie par la possession de quelque rareté dépourvue de tout autre mérite.

Ce sentiment domine chez le noble russe, toujours prêt à acheter ce qui est rare, et cher par conséquent. A Saint-Pétersbourg, à Mocou, il payera jusqu'à cinq guinées le célèbre *sterlet*, poisson très-ordinaire du genre de la barbue. On le verra dépenser cinquante guinées pour en avoir deux sur sa table, bouillis et nageant dans un océan de champagne; mais il y touche rarement dans les lieux où l'on pêche le *sterlet*, et où l'on peut l'avoir excellent pour quelques schellings. Il achètera dix guinées une bouteille de tokay, vin dont la valeur idéale peut être classée, comme les oignons de Hollande, parmi les plus coûteuses fantaisies. Nous devons dire que le prix du tokay est de onze ducats[1] par flacon ou *flask*, mais le *flask* est si petit qu'une bouteille revient au moins à dix guinées[2].

En voyage hors de son pays, il se procure, à grands frais, des gravures et des tableaux, et

[1] 120 francs environ.
[2] 264 francs.

suspend l'ouvrage estimé d'un maître auprès d'une enseigne de cabaret. Nous avons vu un gentilhomme russe, qui n'avait pas à sa disposition plus de deux mille guinées[1], les donner pour un schall de cachemire. Ce cachemire n'avait rien de beau dans l'arrangement des couleurs, mais le tissu en était d'une finesse si merveilleuse, que, quoique très-ample et très-chaud, il pouvait passer à travers une bague assez étroite, et qu'il tenait presque entièrement dans la main. L'acheteur n'avait ni femme ni famille ; il n'aurait pas voulu, comme il le disait lui-même, *prodiguer* à quelque femme que ce fût un simple foulard ; et son intention n'était pas de chercher à s'en défaire avec profit.—Peu de temps après, manquant d'argent, il le revendit 1,500 livres sterl.[2], payant ainsi au prix de 500 livres sterl.[3] le plaisir d'avoir possédé pendant quelques jours une telle rareté.

Parmi les goûts et les habitudes asiatiques que les Moscovites ont conservés, on peut remarquer surtout la manie des bijoux, des fourrures et des schalls dispendieux, encore qu'ils n'aient plus les raisons qui excusent ces goûts en Asie et qui les expliquaient autrefois en Russie même. Avant

[1] 50,000 fr.
[2] 37,500 fr.
[3] 12,500 fr.

l'introduction des banques et du papier qu'elles émettent, des motifs de sécurité, joints à la nécessité de rendre les transports de valeurs plus faciles, portaient naturellement à rechercher les objets les plus propres à représenter le superflu de la richesse sous la forme la moins volumineuse et le poids le plus faible. Les bijoux et les schalls en particulier sont les lettres de change et les billets de banque de l'Orient. Un schall de prix peut se rouler en forme de ceinture ou de turban: il sert à soutenir un poignard ou des pistolets, à protéger la tête : on peut le porter longtemps sans le déchirer, sans endommager ses couleurs ou le chiffonner. Il y a deux ou trois ans qu'il arriva à Saint-Pétersbourg un schall qui fut évalué, par les experts, 6,000 livres sterl.[1]. L'empereur refusa de l'acheter à ce prix pour l'impératrice. Il aurait trouvé d'autres acheteurs, car, après tout, on aurait toujours pu faire la somme en engageant six cents serfs à la couronne. Mais qui aurait osé se rendre acquéreur de ce que l'impératrice avait inutilement demandé? Il n'est pas rare de voir des nobles mettre une partie de leur fortune à ces sortes de propriété, et souvent elles constituent tout le douaire d'une femme. Pour der-

[1] 150,000 fr.

nière ressource, on les porte au mont-de-piété, rendez-vous ordinaire des gens à la mode. Ce qu'il y a de singulier, c'est que cette habitude d'engager des capitaux considérables dans des articles tout à fait improductifs ne règne pas moins chez le négociant, qui devrait aisément en apprécier les conséquences, que parmi les nobles.

Le marquis de Custine, dont le coup d'œil pénétrant a démasqué, comme d'instinct, tant de ruses dans sa rapide exploration d'un pays où la vérité est partout couverte d'un voile, a bien su reconnaître, à travers le vernis d'une civilisation factice, les mœurs encore barbares de la noblesse moscovite. Il observe avec raison qu'à voir le noble russe dans son palais, avec ses manières de cour, parlant le français, l'anglais, l'italien, entouré d'objets d'art, des fantaisies parisiennes et des comforts de Londres, on excuse aisément les erreurs où sont tombés tant de voyageurs en s'imaginant que toutes les autres nécessités de la civilisation devaient accompagner naturellement ces superfluités : il faut en effet quelque clairvoyance pour s'apercevoir que le lit anglais est réservé pour être montré aux étrangers, mais qu'on n'y couche jamais, que la somptueuse robe de chambre à la Louis XIV ou la pelisse de martre valant dix mille roubles, e'

revêtue à la hâte, recouvre une grossière chemise de couleur, depuis quinze jours sur le dos du propriétaire, et que, sans cette chemise grossière.....

Lorsqu'on voit la fourrure dispendieuse, les riches miroirs bordés de satin, les tapis turques et les lits d'édredon dissimuler les vêtements dégoûtants du Kalmouk, on en conçoit mieux comment l'élégance des manières et l'urbanité du langage peuvent cacher l'absence absolue de ces sentiments qui font l'honneur de l'humanité parmi les nations occidentales, et que les vices de la dépravation n'étouffent même jamais entièrement.

L'empire russe présente de frappants exemples de la facilité avec laquelle les peuples barbares peuvent s'approprier les goûts de la civilisation. Des chefs kirguises, pensionnés du gouvernement, et obligés par la police d'habiter une partie de l'année des demeures construites pour eux, n'en conservent pas moins leurs peaux d'agneaux, leur vermine et toutes leurs habitudes nomades; mais vous les verrez sabler le champagne et le sauterne, arroser de bière de Dublin leur pillau ou leur chair de cheval, et tirer un lorgnon fashionable pour s'assurer si le verre de leur hôte a besoin d'être rempli.

En Russie, les classes nobles ont généralement

le teint plus foncé que les paysans, quoique la blancheur du teint domine chez les uns et les autres. Elles en diffèrent aussi en ce qu'elles manquent de ce qui ajoute partout à la bonne mine et distingue particulièrement le *moujik*, une belle chevelure et de belles dents. Par une méprise de la nature, la beauté physique est infiniment plus commune parmi les hommes que chez les femmes, et cela est vrai des classes élevées aussi bien que des plus basses, mais surtout de celle des paysans. Il est rare de rencontrer une paysanne avenante, au teint frais, et qui ne soit pas précisément hideuse ou difforme : mais rien de plus commun que de rencontrer des matrones jetant leur sein par-dessus leurs épaules pour allaiter l'enfant qu'elles portent sur leur dos.

III

LE SERF.

LE SERF.

L'empereur Napoléon a laissé quelques-uns de ces mots qui renferment des volumes d'idées, et peignent tout d'un seul trait. « Grattez le Russe, dit-il, et vous trouverez le Tartare. » Nous avons vu dans notre dernier chapitre la vérité de cette épigramme. Il appelle l'empereur Alexandre « un Grec du Bas-Empire; » et il ajoute ailleurs : « Malheur à l'Europe si jamais il s'élève un czar qui porte une barbe ! » Lorqu'on a étudié la Russie, on est frappé de la profondeur de ces observations, qui d'abord avaient semblé plus paradoxales que vraies.

Cet avertissement à l'Europe sur l'avénement

d'un czar portant la barbe paraîtra surtout prophétique si l'on considère dans le grand corps du peuple moscovite l'esprit qui anime les serfs particuliers, ceux de la couronne, et les hommes libérés du servage, vrais Russes barbus, coiffés du cafetan, et superstitieux comme au temps d'Ivan le Terrible, — tous compris sous le nom générique de *moujiks*. On évalue, d'après un calcul approximatif, à plus de vingt millions les serfs particuliers, et à peu près au même nombre ceux qui appartiennent au domaine impérial. Les uns et les autres sont si aveuglément dévoués au czar, si confiants en son pouvoir, qu'il n'y a pas d'exagération à dire que plusieurs croient qu'il peut arrêter la peste ou la tempête, et faire cesser quand il le veut la sécheresse. C'est là qu'ils en sont arrivés avec un souverain qui, sans respect de leurs plus chers préjugés, leur rase la barbe, les envoie enchaînés deux à deux aux armées, et dont les vêtements et les habitudes sont ceux de l'étranger. Que serait-ce donc avec un czar qui se ferait entièrement moscovite comme eux, de vêtements, d'habitudes et de sentiments? ne pourrait-il pas se servir de leur fanatisme comme d'un levier pour arracher du sol la nation tout entière, et la précipiter autour de lui, comme une avalanche humaine, dans toutes les directions?

A cet avis que le grand conquérant moderne

adressait au czar de porter une barbe, on peut opposer l'avis qu'un autre génie non moins remarquable, dans le monde littéraire, donnait à Alexandre :

« Puisse-t-il apprendre à laver, à raser ses Baskirs,
» Et à changer leurs sabres stériles en charrues ! »

Peut-être ces conseils contradictoires offraient-ils les seuls moyens d'arriver à cette élévation qu'ont rêvée si longtemps les czars de Russie, l'un par la gloire dévastatrice d'un Timour, l'autre par la paix et la prospérité de cette partie du genre humain, dont le sort avait mis le bonheur entre ses mains. L'empereur Nicolas n'a pas vu que le chemin intermédiaire qu'il a pris entre ces deux routes ne saurait le conduire à la grandeur.

Arrêtons-nous un moment sur cette classe des *moujiks barbus*, l'élément le plus considérable, s'il est aussi le plus inerte, des forces du colosse russe. Le moujik conserve le type slave plutôt au physique qu'au moral; et toutefois il présente au physique de nombreuses traces de son mélange avec le turc et le tartare, sous le joug desquels il a gémi si longtemps : l'œil, comme celui du chat, plus bas que les tempes; les narines presque toujours trop voyantes, et quelquefois avec la chevelure noire et le teint bruni,

les pommettes saillantes et les traits réguliers du Mogol. Il paraît néanmoins qu'en général le type tartare et mongol s'efface et se perd assez promptement sous la séve vigoureuse du Slave, d'où il suit qu'en peu d'années la forme européenne domine là où, pour les deux tiers, le sang était d'origine tartare, et que le caractère garde encore tout ce qu'il a reçu de l'esprit asiatique, alors que les traits de l'Asie n'existent plus que sur quelques figures. C'est ce mélange des deux races pendant des siècles d'asservissement qui a créé la différence du caractère moscovite au caraclère polonais, car pour le langage ces deux pays ont la même ressemblance que plusieurs de nos comtés d'Angleterre entre eux [1].

La laideur des femmes et la supériorité comparative des hommes ont donné à ceux-ci auprès des voyageurs une réputation de beauté. Leur chevelure épaisse, leur barbe et leurs moustaches touffues, leurs dents blanches et l'ampleur de leurs vêtements semi-asiatiques, peuvent en effet nous induire en erreur à cet égard; mais quand on voit ces mêmes hommes sous le costume de

[1] Nous ne croyons pas cette comparaison entièrement exacte. Expression de deux nationalités qui ne pourront jamais se fondre l'une dans l'autre, les idiomes russe et polonais sont deux langues tout à fait distinctes, et qui diffèrent entre elles autant que le français, par exemple, diffère de l'italien.

soldat, écourtés, rasés, vêtus d'un habit qui dessine la taille, l'illusion disparaît vite ; ces figures qui paraissaient belles, cachées qu'elles étaient sous des touffes de cheveux, deviennent grêles et sans expression ; ces formes herculéennes, dépouillées de la peau de mouton qui les recouvrait, descendent à des proportions plus qu'ordinaires, déparées d'ailleurs jusqu'à la difformité par la protubérance de l'estomac, ce qui tient à l'insuffisance de leur nourriture, pour la qualité comme pour la quantité.

M. de Custine se montre enthousiaste de la mâle beauté des Moscovites ; mais il est évident qu'il a été abusé tout à la fois par les circonstances que nous venons d'indiquer, et pour avoir jugé de la race entière d'après les domestiques et les cochers de la noblesse. Ces gens, au physique desquels il fait souvent allusion, ne peuvent servir d'exemple, étant habituellement choisis pour leur taille parmi des milliers de serfs. Il paraît aussi avoir confondu les Moscovites de race pure avec les habitants de la petite Russie, le peuple de l'Ukraine qui appartient à la race kosaque. — Les Kosacs, comme nous le montrerons plus tard, ne sont pas plus Moscovites que ceux-ci ne sont Polonais, ou que les habitants de la Hollande ne sont Anglais. Le but constant du gouvernement russe étant d'effacer tout souvenir

de la confraternité originelle des Kosacs et des Polonais, la même pensée a inspiré les écrivains russes, et particulièrement le courtisan Karamsin. L'histoire primitive de la Russie fait mention des Kosacs long-temps avant l'existence des races remarquables qui portent aujourd'hui ce nom; on en a conclu leur origine moscovite, par une confusion d'idées qui tient peut-être à ce que le mot de *Kosacs* a été employé dans quelques pays voisins pour désigner indifféremment les troupes libres de l'empire russe.

On peut juger de la vigueur physique des Russes par la garde impériale choisie sur soixante millions d'individus. On y compte plusieurs milliers d'hommes dont la taille atteint six pieds[1]; et pourtant, lorsqu'ils sont dépouillés de leur *padding*, on trouverait difficilement dans toute une division vingt hommes à comparer aux vingt premiers venus des gardes de la reine Victoria.

Le moujik se construit lui-même son habitation au moyen de troncs d'arbres et d'une cognée, dont il se sert avec une adresse merveilleuse. Les interstices sont bouchés par de la mousse; le bois s'ébranche, s'équarrit et s'aplanit d'une manière surprenante avec cette même hache, inséparable compagnon du moujik. C'est un instru-

[1] Environ cinq pieds sept pouces de France; le pied anglais est de 0 met. 304 millim.

ment à manche courbe et tout différent de la cognée anglaise, dont le moujik ne fait aucun cas. L'âpreté du climat l'oblige à se former une température à son usage, et il la trouve dans ces habitations plus chaudes en hiver que le ciel des tropiques : la nécessité, mère de l'industrie, lui en a plus appris sous ce rapport que les arts de la civilisation aux peuples de la France, de l'Angleterre et même de l'Allemagne.

On peut dire sans crainte de se tromper qu'en Angleterre les neuf dixièmes du chauffage sont entièrement perdus ; en d'autres termes, là où nous brûlons dix tonnes de charbon, il y en a neuf qui ne chauffent que le tuyau de la cheminée. En France et en Allemagne, les poêles de fer, outre qu'ils ne produisent jamais une chaleur égale, ont l'inconvénient de répandre dans l'atmosphère, par la vapeur et les particules de métal et de poussière qu'ils mettent en combustion, des gaz malsains et désagréables. Le poêle russe est une vaste construction de briques divisée en plusieurs compartiments, avec un four de petite dimension, qu'on remplit de bûches ou de fagots : dès que le combustible a dégagé son acide carbonique, on ferme le tuyau du four par une clef, et la pièce est ainsi chauffée pour vingt-quatre heures. Les briques, matériaux non conducteurs de chaleur, s'échauffent lentement et ne se sé-

parent que graduellement du calorique qu'elles ont absorbé.

Le moujik conserve tout l'hiver sa peau de mouton, quelquefois même toute l'année. Ordinairement il la remplace en été par un cafetan grossier de laine brune ou grise, tissée dans le ménage; il porte une ceinture de laine de couleur, serrée autour de la taille, et dans laquelle est passée sa fidèle cognée; ses cheveux touffus sont coupés à la chute du col. Pour cette opération, on enferme la tête dans un bassin de bois, et tout ce qui dépasse les bords est abattu : la chevelure en paraît plus épaisse. Une lanière de cuir serrée sur le front abaisse et contient les boucles, de manière à nous rappeler l'ancienne mode grecque; mais il faut une grande imagination pour découvrir, comme M. de Custine, quelque trace de l'expression ou du profil grecs sous cette coiffure classique.

Le moujik se prémunit avec soin contre la rigueur du froid, loin de le braver; il le supporte même beaucoup moins bien que l'Espagnol ou l'Italien. Dans une chasse où cent cinquante paysans étaient chargés de battre le bois par un froid intense et un vent impétueux, six seulement purent échapper à la gelée; et cependant le froid n'eut aucune prise sur les chasseurs étrangers pour lesquels ils battaient le gibier, quoique

ceux-ci fussent vêtus moins chaudement. Le moujik quitte sa demeure le sang élevé à une haute température par la puissance de son atmosphère artificielle; son épaisse peau de mouton le maintient au même degré plusieurs heures de suite. Dès qu'il se sent refroidir, il lui suffit d'entrer sous le premier toit venu pour renouveler sa provision de chaleur tropicale.

Comme tous les Russes en général, le moujik a un goût prononcé pour les bains de vapeur, qu'il s'accoutume à supporter jusqu'à près de deux cents degrés Fahrenheit. On sait qu'après s'être ainsi échauffé le corps, il a l'habitude de se rouler dans la neige ou de se plonger dans l'eau glacée. A Saint-Pétersbourg et à Moscou, la nuit, par un froid de vingt-cinq degrés Réaumur, dont l'intensité gèle l'alcool et change en glaçons l'eau bouillante répandue à l'air libre, les *dvornicks* ou portiers viennent nu-pieds et couverts seulement d'une chemise de coton et d'un caleçon de toile, faire entrer la voiture de leur maître. Il n'est pas rare de rencontrer des moujiks ronflant ivres-morts dans la neige par le temps le plus rigoureux.

De tels faits étonnent le voyageur; il en conclut que les Russes possèdent au plus haut point la faculté de braver le froid; mais un examen plus approfondi démontre précisément le con-

traire. L'enfant le plus délicat des climats tempérés, s'il était échauffé par la vapeur du bain russe, ne sentirait pas davantage le froid de la neige ou de la glace. L'eau glacée paraît tiède en sortant de ces bains. Lorsque le corps est muni d'un si fort excédant de calorique, c'est à peine s'il éprouve quelque impression d'une immersion momentanée dans l'eau froide; mais il serait dangereux d'y rester, et les moujiks s'en gardent bien. Le même homme qui se précipite à moitié bouilli de son bain dans la neige, sent claquer ses dents lorsqu'au printemps il se plonge sans précaution dans la fraîche température de nos rivières.

Cette impuissance du froid sur le corps humain tant qu'il conserve la chaleur surabondante dont il s'est artificiellement saturé, explique aussi ce qu'on vient de dire des *dvornicks*. Ces hommes, qui de fait ne sont exposés au froid que quelques instants, habitent des chambres où la température ne descend pas au-dessous de 90 degrés Fahrenheit, et pour y ajouter, ils couchent sur des peaux de mouton au-dessus des briques chaudes du poêle russe. Ainsi préparé, tout autre qu'eux pourrait, sans éprouver l'atteinte de froid, rester plusieurs minutes en plein air, tandis que le même espace de temps suffirait pour avoir les extrémités gelées si l'on sortait déjà refroidi. Les moujiks ivres qu'on rencontre dormant dans

la neige ont ordinairement absorbé une grande quantité de liqueurs spiritueuses qui les entretient temporairement dans un état de fièvre; leur peau de mouton retient longtemps la chaleur : lorsquelle cesse, l'homme s'éveille, et son premier mouvement le porte à chercher instinctivement l'abri d'une habitation humaine; mais lorsqu'il n'a pas suffisamment recouvré la raison avant de perdre la chaleur animale, il gèle et meurt. L'hiver emporte ainsi des milliers de paysans dans les états du czar.

De tous les peuples du monde les Russes sont peut-être le moins accoutumé aux rigueurs du froid, car ils possèdent infiniment mieux que tout autre l'art de s'en garantir. Peut-être sont-ils moins propres à les supporter que les autres races blanches. Physiquement, le moujik est loin à tous égards d'être robuste et dur : la nourriture même dont il use y met obstacle. Il récolte du froment, il élève du bétail; mais pendant quatre siècles l'avidité de ses maîtres lui en a fait oublier le goût; il vit presque entièrement de seigle, de choux fermentés et d'un peu d'huile de chènevis noir. A la vérité, plusieurs peuples d'Europe font du seigle leur principale nourriture. La pomme de terre contient chimiquement encore moins de substances nutritives que le seigle, et certaines races se nourrissent uniquement de

pommes de terre. Mais ce tubercule s'approprie si heureusement comme article d'alimentation à la nature humaine, que la santé de l'homme s'accommode même mieux de la pomme de terre que du seigle.

Au surplus, le goût singulièrement perverti du peuple moscovite le porte à diminuer beaucoup, avant de l'employer, le principe nutritif que le seigle renferme. Ils font fermenter le pain jusqu'à trois degrés d'acidité. Bien différent de ce qu'il est partout ailleurs, le pain noir en Russie est sûr et amer; à la bouche il présente la saveur nauséabonde de l'alun. Le gluten et le suc du grain disparaissent complétement par ce procédé, de sorte qu'il conserve beaucoup moins de principe nutritif que le pain de seigle qu'on fait sous les latitudes les plus septentrionales, où la rareté du grain oblige les habitants à le mélanger pour moitié avec l'écorce douce et tendre de l'arbre à pain.

Il est probable que l'acidité particulière de ce pain et du chou fermenté oblige le moujik à consommer de grandes quantités de sel. Le biscuit des soldats russes est fait de la même pâte; on peut les voir le tremper dans l'eau de mer. Ils en mangent de manière à suppléer à l'insuffisance de leurs autres aliments. La double acidité du pain et du sel nécessite une quantité propor-

tionnée de boisson. Cette boisson se compose de *quass*, ou eau décolorée, légèrement acidulée avec du pain, du riz fermenté, et quelquefois par une décoction de thé.

Le thé est avec l'eau-de-vie le luxe principal du moujik[1]. On le voit, lorsqu'il en a les moyens, demander un *samovar* ou urne à thé pleine d'eau, qu'il verse dans une petite théière sur une pincée de thé jusqu'à ce que l'eau soit entièrement consommée. Il engloutira ainsi huit, douze ou quinze pintes de liquide dans une seule séance. Comme les Russes de toutes classes, il le boit dans un gobelet, et, s'il en a la possibilité, il y joint quelques morceaux de sucre. Lorsqu'il a compagnie, car il est hospitalier et partage volontiers, même ce mince breuvage, un morceau de sucre passe à la ronde, et chaque hôte en mord une portion, qu'il garde entre ses dents en avalant un ou deux verres. Peut-être le voyageur que nous avons souvent cité ne s'est-il pas bien rendu compte de cette habitude lorsqu'il parle de « *cet élégant breuvage*[2]. »

L'empire russe, comme on le verra plus loin, se partage en deux grandes divisions : la région

[1] L'importation annuelle du thé dans l'empire de Russie s'élève à dix millions lbs, environ le quart de la quantité qui s'importe aujourd'hui dans la Grande-Bretagne. (*Note de l'auteur.*)

[2] Expression de M. de Custine.

du nord, ou celle des forêts marécageuses et de la culture, et la région méridionale, couverte de vastes steppes ou prairies, qu'habitent principalement des tribus nomades et des peuples pasteurs.

La première de ces deux divisions renferme la grande masse de la race moscovite; c'est à cette race particulièrement que se rapporte le genre de vie qu'on vient de décrire. Dans la région des steppes, où la vie animale moins de prix que les denrées agricoles, le cas est naturellement inverse; et non-seulement les races carnivores de Tartares et de Kosacs, mais la partie moscovite de cette rare population, font leur principale nourriture de viande, aussi bien que la population mêlée des districts de forêts et de prairies.

Profondément superstitieux, le moujik est patient, rusé, avide de gain, et peu délicat sur les moyens d'y parvenir; cependant il ne manque pas de générosité. Il croit fermement que saint Alexandre-Newski [1] (saint très-prudent et vraiment russe) remonta la Néva sur une roue de moulin. Il n'entre jamais dans un appartement sans se signer devant la ridicule image du saint

[1] La tradition populaire attribue également cette aventure à saint Anthony, qui, après s'être embarqué sur *le Tibre*, traversa l'Atlantique, la Baltique, la Néva et le lac Ladoga, d'où il entreprit un cours de voyages intérieurs par eau pour convertir les Moscovites au christianisme. (*Note de l'auteur.*)

tutélaire ; il veille avec soin à ce que l'huile brûlée dans la petite lampe antique, qu'on suspend devant cette image les jours de fête, soit de pure huile d'olive, comme l'exige la dignité de son patron céleste ; et lorsqu'il est parvenu au rang qu'ambitionne tout paysan russe, celui de *meschinine*, ou autorisé à faire le commerce, il jure bravement par saint Alexandre pour attester l'honnêteté d'un marché frauduleux, et s'efforce intérieurement d'associer le ciel à son escroquerie, en promettant au saint un pour cent du gain pour orner sa châsse. Qu'y a-t-il à cela d'étonnant? Il sait qu'il peut corrompre le puissant baron son maître ; que son maître aussi trompe quelqu'un devant lequel *il* tremble ; que le maître de son maître trompe un être encore plus puissant. Un raisonnement analogue doit le convaincre qu'à l'imitation du ministre corrompu qui corrompt l'empereur, le saint peut aussi, en fin de compte, corrompre Dieu même.

Peut-être cette perversion du sens de l'honnêteté est-elle la conséquence naturelle de l'état social en Russie. On y voit peu de voleurs déclarés, mais combien y a-t-il de Russes qui ne soient pas fripons? Le rêve de tout paysan moscovite est de devenir commerçant. Lorsqu'il peut parvenir à ce but de tous ses désirs, son avidité est telle qu'aucune considération, même celle de l'avan-

tage ultérieur le plus solide, ne saurait lui faire abandonner la moindre occasion de bénéfice actuel, ne s'agît-il que de quelques sous; rien ne peut l'empêcher de demander de sa marchandise le double du prix qu'il serait enchanté d'obtenir. — Mais, d'un autre côté, s'il s'élève au rang de négociant de premier ou de second ordre (hasard aussi rare pour un simple marchand que pour l'habitant du village d'obtenir ce dernier titre), — on peut sans crainte lui confier de fortes sommes, comme l'exige le commerce intérieur de ce vaste pays; il vous garantit de toute perte par son adjonction à une association commerciale dans laquelle la masse répond pour chacun de ses membres. — La clef de cette anomalie n'est-elle pas dans ce fait que pour toute communauté commerçante la probité est la grande source du crédit?

Un trait frappant du caractère du moujik est le profond dégoût qu'il montre pour toute occupation agricole, et sa préférence décidée ainsi que son aptitude naturelle pour le commerce. Il a cela de commun avec l'Arménien, ou plutôt avec l'Israélite; — c'est-à-dire l'Israélite moderne, car les anciens Hébreux, entourés de nations commerçantes, décélèrent alors aussi peu d'aptitude pour les transactions du négoce qu'ils en ont déployé depuis. — Autre trait de ressemblance avec les Juifs. L'amour des Moscovites pour le

commerce ne les a pas, jusqu'ici du moins, élevés au-dessus des combinaisons du troc ou de l'agence. Ils ne paraissent pas avoir les mêmes facultés pour les professions manufacturières; moins encore montrent-ils de goût pour les arts mécaniques qui exigent avec de la force physique une certaine habileté manuelle.

En voyant les Russes se servir dans leurs boutiques, dans les marchés et même dans les bureaux du gouvernement, d'une sorte de cadre à calculer avec des lignes ou petites boules comme ceux des Chinois, des observateurs superficiels leur ont supposé une incapacité naturelle pour les calculs mathématiques. C'est une erreur palpable. Le Russe est excellent calculateur; de tout temps il a préféré le travail de tête à celui des mains.

Cette tendance, de quelque cause qu'elle dérive, est déplorable dans un pays dont les principales ressources sont tout agricoles; mais elle est si générale que peut-être aujourd'hui ne faut-il pas moins que les obstacles de la servitude ou de la misère pour empêcher la grande masse des paysans de livrer leur fortune aux chances du commerce.

Nous avons entendu un Russe de beaucoup d'esprit essayer de justifier la marche arbitraire de son gouvernement en nous disant : « Vous savez aussi

bien que moi que si demain nos nobles jouissaient de la même liberté que ceux d'Angleterre, neuf sur dix fuiraient, dès qu'ils en pourraient réunir les moyens, vers cette Europe civilisée après laquelle nous soupirons à travers les barreaux de notre prison, et que si nos moujiks étaient aussi libres que les paysans anglais, neuf sur dix, abandonnant le sol auquel ils sont attachés, partiraient incontinent avec une balle de colporteur. »

On peut répondre que cette même liberté rendrait au noble russe l'amour de son pays natal, et en adoucirait le séjour, et que la nécessité de vivre ramènerait toujours le moujik au soc de sa charrue. Mais cette tendance des hautes et basses classes n'en est pas moins caractéristique. Qu'on parle après cela de la condition artificielle des nations civilisées !

L'anecdote suivante offre un exemple remarquable de ce que nous avons avancé relativement aux goûts particuliers des moujiks. Lorsque l'empereur Alexandre visita l'Angleterre, il fut frappé de la beauté des cultures et de la tenue de ces fermes, qui ressemblent à des parcs de grands seigneurs. Il engagea quelques anglais à introduire le même système agricole en Russie. Parmi eux se trouvaient deux frères quakers. On leur donna des terres près des rives de la Néva, au-

dessus de Saint-Pétersbourg, sur la route de Czarskoèselo. Quelques serfs impériaux s'y abritaient dans de misérables chaumières : on les mit à la disposition des nouveaux cultivateurs. L'empereur leur avança en outre un capital de 4,000 liv. [1], qu'ils devaient garder sans intérêt pendant un certain nombre d'années, à l'expiration desquelles ils auraient à payer une rente fixée à l'amiable. Le sol était riche; le voisinage de Saint-Pétersbourg offrait en abondance des engrais de bonne qualité; en peu d'années toute cette portion du pays prit l'apparence d'un district d'Angleterre. Les deux frères remboursèrent le capital emprunté, réalisèrent une belle fortune, et au terme de leur bail, ils offrirent de prendre une partie du domaine au fermage annuel d'environ 2,000 liv. [2], ce qui leur fut accordé. Le reste du domaine, devenu fertile, fut divisé entre les serfs impériaux qui y végétaient auparavant, et qui depuis avaient été forcés d'y entretenir une culture convenable. On le leur livra libre de toute rente, en y ajoutant comme encouragement la récolte ensemencée. Il y avait aux alentours une grande étendue de terres également bonnes, qui leur auraient été concédées, et l'on espérait qu'ils ne tarderaient pas à les réclamer.

[1] 100,000 fr.

[2] 50,000 fr.

Dès la seconde année, chacun de ces hommes se trouva, par les résultats de la récolte, en possession de quelques centaines de livres sterling, eux qui n'avaient jamais possédé autant de schellings. Il leur était facile de se faire tous les ans un revenu pareil; ils préférèrent abandonner leurs fermes l'un après l'autre pour aller spéculer. Un ou deux prospérèrent; le reste tomba dans la misère, et le domaine est de nouveau couvert de marécages et de ronces.

Ne sont-ce pas là, comme autrefois pour les juifs, les résultats de la longue oppression sous laquelle a gémi le serf? Et n'est-il pas très-probable que cet axiome traditionnel, qui porte le moujik à tourner toutes ses pensées vers l'acquisition des richesses par le commerce, vient de ce qu'il y trouve non-seulement la possibilité d'alléger son fardeau si lourd, mais aussi le seul moyen qu'il puisse avoir de soustraire sa fortune à l'avidité de son seigneur ou des agents du czar? Nous verrons qu'en ce point sa prudence est en général si bien motivée, qu'il est excusable, eu égard au petit nombre d'exceptions qui peuvent être citées comme exemple du contraire.

La singulière apathie avec laquelle le moujik reste témoin impassible des traitements les plus babares sans que ses traits ou ses manières trahissent la plus légère émotion pour les souffrances

de ses semblables, contraste étrangement avec la douceur ordinaire de ses mœurs.

L'ivresse des moujiks russes est presque toujours tendre et bienveillante; ils se saluent cérémonieusement les uns les autres dans la rue, en se servant des expressions les plus affectueuses. Serait-ce que dans leur misère, ne trouvant autour d'eux aucun être arrivé au même degré d'abjection, ils éprouvent quelque consolation à se traiter mutuellement avec ces égards auxquels a droit l'humanité, même dans la condition la plus basse, et que cependant les autres classes leur refusent?

L'âme du paysan russe est naturellement accessible à la pitié; le mendiant et le *convict* sibérien, jetés par milliers sur la route de Tobolsk, n'implorent jamais en vain un morceau de son pain noir, fût-ce le dernier que renferme son humble demeure. Certains traits décèlent en lui une générosité innée, par exemple la gêne qu'il s'impose parfois pour régaler ses camarades. Lorsqu'il a pu obtenir de son seigneur la permission de servir à gages dans les grandes villes, comme conducteur de traîneau ou de *drochki*, il vit avec 6 schellings (9 francs 50 centimes) par mois; cependant, s'il rencontre par hasard un parent, une vieille connaissance ou un voisin de son village (situé peut-être à six cents lieues de

là), il le mènera dans un *tractirs* ou *cabairs* pour le traiter avec du champagne à 12 schellings (15 francs) la bouteille!

Peut-être est-ce là comme une étincelle de cet esprit moscovite qui produit les extravagances des seigneurs russes; peut-être faut-il y voir l'effet d'un sentiment d'ostentation. Mais, sans négliger l'étude des caractères et des races, gardons-nous de pousser trop loin l'analyse de ce qui ressemble à une vertu; nous ignorons où elle nous conduirait. Contentons-nous d'étudier le torrent qui coule sous nos yeux, sans retourner vers sa source fangeuse.

La classe des moujiks ne représente pas moins de la vingtième partie de toute la population du monde connu ou le double de la population des îles britanniques. On peut l'évaluer de quarante-trois à quarante-cinq millions. Plus de moitié sont encore serfs de particuliers; le reste appartient à la couronne. A part la protection toute nominale des lois et sauf le préjugé de la couleur, la condition des serfs n'est pas meilleure que celle des nègres de la Havane ou de la Caroline. De fait, l'esclave en Russie est aussi complétement à la merci de son maître qu'aucun autre esclave l'ait jamais été. Le maître peut le vendre, le dépouiller de son bien, le séparer pour toujours de sa famille, le torturer jusqu'à la mort. Pour tout

cela sans doute il faut éluder la loi; mais c'est une simple formalité qui n'entraîne pas le moindre risque.

Un ukase défend, il est vrai, sous des peines sévères, de vendre aucun esclave sans la terre à laquelle il est attaché; mais le propriétaire peut disposer de ses esclaves par un bail de quatre-vingt-dix ans, pour les faire travailler aux mines de la Sibérie. S'il possède deux terres éloignées l'une de l'autre de trois ou quatre cents lieues, il peut ordonner à la mère de quitter son enfant au berceau, et de l'abandonner sur une des deux terres pour aller s'établir elle-même sur l'autre. La loi ne lui permet pas positivement de saisir la propriété de son esclave; mais il a mille moyens de se l'approprier, même sans violer la loi, puisqu'elle lui donne la disposition absolue du temps et du travail du serf. Nous avons vu un noble russe s'amuser à faire tenir ses esclaves des heures entières sur une seule jambe.

Il est généralement connu que quelques-uns des hommes les plus riches, appartenant pour la plupart à la classe des marchands brevetés de premier ordre, dont la parole vaut à la bourse de Saint-Pétersbourg 100,000 liv. st. (2,500,000 fr.), et qui possèdent cette somme ou des propriétés plus considérables encore, sont esclaves. Leur propriétaire peut les envoyer demain à son lavoir

ou à sa cuisine, ou les faire retourner comme gardeurs de pourceaux ou mineurs à leurs villages; il peut en user de même envers leurs enfants élevés dans tous les raffinements du luxe. La loi lui défend de frapper un esclave, à moins que ce soit à une certaine distance d'une résidence de police; dans ce cas il lui est permis d'infliger un nombre donné de punitions corporelles, pourvu toutefois que l'esclave n'en meure pas au bout de trois jours. Mais s'il meurt sur le coup, comme un esclave ne peut porter témoignage contre son maître, l'exécution se fût-elle passée aux yeux de tout le village, il n'y aura aucun moyen d'en convaincre légalement le cruel seigneur. D'un autre côté, s'il existe à peu de distance une résidence de police, le seigneur peut en tout temps y faire frapper de verges ses esclaves mâles ou femelles. Aucun acte de défense n'est permis à l'esclave; il n'est pas même interdit à l'officier de police d'infliger lui-même la punition; il a seulement le droit de la limiter; et comme son salaire le plus réel provient des cadeaux que le seigneur lui fait tous les ans, celui-ci a plutôt besoin de lui enjoindre la modération que la sévérité. L'esclave peut d'ailleurs subir le même châtiment aussi souvent que le désire son maître. Sa mort n'entraîne de responsabilité pour personne.

IV

LE SERF. — LES KOSACS.
— CORRUPTION DES FONCTIONNAIRES RUSSES.

LE SERF. — LES KOSACS. — CORRUPTION DES FONCTIONNAIRES RUSSES.

On vient de voir la servile complaisance que peut montrer l'officier de police pour les caprices des seigneurs. Si l'on fait attention que de cette complaisance dépendent les présents qu'il reçoit périodiquement et dont l'ensemble excède dix fois son misérable salaire (à peu près comme les pratiques du marchand se multiplient en raison des avantages qu'elles trouvent auprès de lui), on aura une idée du degré d'arbitraire avec lequel le baron peut torturer le serf russe et disposer de son existence. Tel est le sort d'une moitié des quarante-cinq millions de moujiks.

Essentiellement subordonné au caractère, au

tempérament, à la position d'innombrables seigneurs, il dépend d'individus non moins divers entre eux par l'esprit et le cœur que par les traits du visage; aussi n'est-il rien de plus varié que la condition matérielle des paysans dans les différentes parties de l'empire.

Le bon maître, comme l'empereur Alexandre le disait de lui-même à madame de Staël, n'est « *qu'un heureux accident.* » Une bienveillance passive ne soulagerait pas plus le poids du joug pour les esclaves que la bonté d'Alexandre n'adoucit l'affreuse oppression sous laquelle gémissait son peuple. Partout, l'expérience le prouve, les meilleures dispositions se pervertissent au contact du despotisme, et la nature humaine s'endurcit au spectacle habituel de la misère. Nous avons vu une dame russe, dans un moment de caprice, infliger le châtiment le plus cruel aux esclaves de sa maison; la même personne s'attendrissait à l'aspect d'un papillon qui, du treillage de son boudoir, était venu brûler ses ailes à la flamme d'un flambeau.

En tout pays les bons sont en minorité. En Russie, il y a cette circonstance de plus pour les possesseurs d'esclaves, qu'exposés à toutes les tentations de la tyrannie, ils sont eux-mêmes endurcis par l'oppression qu'exerce sur eux une autorité supérieure. Un pli sur le front de l'em-

pereur, une parole sévère, un froid regard de l'impératrice, peuvent réagir sur de malheureux esclaves éloignés de trois ou quatre cents lieues, et pour lesquels la cause première de leurs maux restera aussi cachée que les impénétrables desseins de la Providence.

On voit combien le serf a peu de chances d'appartenir à un maître miséricordieux; mais alors même qu'il a ce bonheur, que de choses dépendront des visites personnelles du seigneur dans ses domaines, des agents qu'il emploiera, et même de l'état de sa fortune! Si, par extraordinaire, ce n'est pas un homme livré aux dissipations les plus folles, il peut être courbé sous les chaînes d'un emploi public; il peut, pour quelque offense légère, être menacé, pendant des années, d'une punition terrible; ne pouvant l'éviter qu'au prix de sa fortune, il s'en dédommagera en pressurant ses paysans.

L'esclavage et l'oppression ont tellement dégradé le naturel du paysan russe, en amenant chez lui cette tenacité triste et patiente qu'on remarque dans la bête de somme, que trop de bonté dans son seigneur n'est pour lui qu'une occasion d'en abuser. Une longue épreuve des extorsions et des cruautés, compagnes inséparables du pouvoir, ne lui permet pas de croire à la réalité d'une bienveillance qui lui paraît con-

traire aux calculs de l'intérêt. Aussi, quand cette disposition se manifeste à son égard, au lieu d'en être reconnaissant, il la considère comme le résultat de la faiblesse ou de la folie. Si le maître cesse un moment d'agir sur l'esclave, l'esclave commence à agir sur le maître; et si le premier peut concevoir quelque espérance d'impressionner le second par le spectacle des mauvais traitements qu'on lui inflige, il s'y exposera volontairement.

Il ne faut pas oublier toutefois qu'une funeste expérience a appris au moujik que la patience et la douceur de son maître sont toujours éphémères. Un maître peut changer, vendre ses biens ou mourir; mais la richesse amassée et soustraite à tous les yeux est un ami sûr qui ne change jamais. L'argent, mobile si puissant partout, a une valeur double en Russie. Ailleurs il peut procurer le plaisir; en Russie il a de plus l'avantage d'alléger aux trois quarts la servitude et les maux dont toutes les classes sont affligées.

Peut-être, en somme, la destinée des paysans russes dépend-elle encore plus de la localité qu'ils habitent que du caractère ou du tempérament de leurs maîtres. Il est tel district où ils vivront dans l'abondance, tel autre où littéralement ils mourront de faim. L'oppression est si générale là où les maîtres trouvent avantage à opprimer, que

si dans un endroit le peuple jouit de quelque bien-être relatif, il le devra, neuf fois sur dix, à l'impossibilité de tirer parti du produit des biens qu'il cultive.

Dans les contrées où il existe des communications faciles avec quelque marché, même dans les fertiles plaines où vient le blé, tout, excepté le chaume, est enlevé et vendu par d'avides intendants. Ailleurs, quand la valeur des grains et du foin ne saurait, à moins de prix inusités, couvrir la dépense des frais de transport, la récolte de plusieurs moissons s'accumule dans d'immenses greniers, et les paysans connaissent le bien-être et l'abondance. Règle générale, le sort des serfs et ordinairement meilleur sur un sol pauvre, où les denrées n'ont pas de débouché spécial, que sur les riches domaines dont les produits peuvent avec facilité se convertir en argent. Ainsi, tandis que dans un district des provisions considérables se consument en magasin, dans l'autre l'imprévoyance du seigneur et des serfs, jointe à l'insuffisance d'une récolte, plonge toute une population dans les horreurs de la famine. Alors le propriétaire est obligé d'engager ses terres pour se procurer du grain et pourvoir aux besoins de ses paysans, si déjà les cruelles atteintes de la faim ne les ont pas dispersés loin de son domaine. On peut s'imaginer ce que les serfs

ont à souffrir avant de recevoir de tels secours dans un pays où les distances, le manque de routes et l'énormité des frais de transport rendent ces secours si dispendieux. Réduits à se nourrir de l'écorce des arbres, à se remplir l'estomac de terre glaise pour tromper la faim, ils périssent ainsi par milliers; les autres se dispersent alors dans différentes directions, comme une ruche errante à la recherche de quelque aliment; la plupart trouvent accueil sur les premiers domaines où ils rencontrent des provisions. Là ils reçoivent des propriétaires les passe-ports ou certificats d'enrôlement de quelques esclaves défunts; et comme les deux parties ont un égal intérêt à garder le silence sur ces sortes de transactions, ils finissent ordinairement leurs jours dans leur nouvelle demeure sans y être inquiétés.

C'est grâce à cette coutume de porter sur les registres des villages un homme à la place d'un autre, quand le propriétaire attire sur son domaine le serf fugitif d'une autre terre, et aussi à une pratique semblable qui existe dans les villes de la Russie méridionale, que les relevés statistiques de l'empire présentent des exemples si extraordinaires de longévité. On peut remarquer que ces exemples sont toujours tirés des domaines septentrionaux ou des villes méridionales, dans lesquels on compte en général peu de vieillards,

et où l'on trouve rarement ces signes de force et de santé qui distinguent les personnes âgées dans les parties de l'Europe où la longévité des populations a été régulièrement constatée.

Nominalement le seigneur est tenu de nourrir ses esclaves; s'il manque à ce devoir, ou s'il use à leur égard de traitements injustes, ses domaines peuvent être placés sous la tutelle du maréchal de la noblesse, dans le ressort du gouvernement où ils sont situés. Mais, en fait, jamais pareille chose n'arrive que par de tout autres causes, et là seulement où le propriétaire aura encouru le ressentiment de quelque puissant fonctionnaire. Il suffit de quelques présents ou d'un ami au pouvoir pour écarter l'intervention la plus méritée; et la cause du malheureux qui meurt de faim se trouve indéfiniment ajournée.

Lorsqu'on parcourt les annales de la Russie et qu'on étudie la race moscovite, on est frappé de sa constance à supporter le mal. Le Moscovite est devenu puissant; il a triomphé de ses ennemis par la seule force d'une volonté passive. Semblable à la jeune baleine assaillie par le courageux espadon, il s'est endurci aux souffrances, croissant avec elles jusqu'à ce que son corps gigantesque, cuirassé contre les attaques de l'ennemi, puisse l'écraser de sa masse. Depuis ses commencements authentiques jusqu'à une époque presque contempo-

raine, l'histoire de cette race n'offre qu'une suite non interrompue d'asservissement et de calamités, résultat des invasions normandes, mongoles, tartares, suédoises et polonaises. La race moscovite s'est moins épuisée sous le joug que ses ennemis par leur conquête, et la fécondité des femmes russes, repeuplant dix fois plus vite que ses farouches conquérants ne pouvaient détruire, a fini par lui donner l'empire d'une grande partie de l'est européen.

Les races juives et bohêmes ont également survécu à plusieurs siècles de persécution et de captivité; mais dans la servitude et les persécutions, les Moscovites s'accroissent et deviennent bientôt trop puissants pour qu'aucun joug puisse les retenir. La classe des paysans nous retrace les traits caractéristiques de leurs ancêtres : ils multiplient sous un degré de misère et d'oppression qui tuerait tout autre peuple. Toujours ils déploient la même résignation, le même attachement à leur pays natal, la même égalité d'humeur. — En compensation de bien des maux, la nature a donné au paysan moscovite une disposition à l'aménité, une heureuse facilité de caractère : ses inclinations sont aussi peu cruelles que son courage est intrépide et ferme.

C'est sans doute au système social qui lui est imposé qu'on doit imputer son apathie égoïste et

servile sous l'oppression, car de sanglants et fréquents exemples nous prouvent que sa patience a des bornes, toutes reculées qu'elles puissent paraître aux autres peuples d'un esprit moins endurant; et nous savons qu'une fois qu'il les a franchies, les souffrances qui ont si longtemps empoisonné son existence se représentent à ses pensées avec une telle force qu'elles donnent à son désespoir une férocité inconnue partout ailleurs.

Quand les paysans d'un domaine ou d'un district, fatigués de se tordre sous une oppression que nous ne chercherons pas à décrire, mais dont le lecteur pourra se faire une idée dans le cours de cet ouvrage, sentent déborder la mesure de leur patience, alors se reproduisent avec des couleurs d'une toute autre force ces scènes sanglantes des temps féodaux de la France, lorsque les serfs se levèrent contre la noblesse, dans le seul but d'assouvir leur vengeance, en cherchant dans la mort un refuge contre les maux intolérables de la vie. Les horreurs inconnues de la Sibérie cessent de répandre la terreur dans l'esprit du serf quand il les compare à son sort actuel. « Le pire qui puisse arriver est qu'il en meure quelques centaines sous le knout, et que le reste du village soit transplanté en Asie : cela vaut encore mieux que le présent. » Avec cette réflexion commence la sanglante saturnale; propriétaires,

régisseurs, agents subalternes de la tyrannie, épouses, enfants, femmes vieilles ou enceintes, jeunes et tendres filles, élevées comme des plantes exotiques dans l'atmosphère artificielle qui les mûrit prématurément, tout périt dans des tortures, dont l'industrieuse cruauté des sauvages d'Amérique n'offre qu'une pâle ébauche. La torche est ensuite promenée dans l'habitation du seigneur et de ses affidés, quelquefois même dans tout le village, et de misérables ivrognes trouvent la mort au milieu du pillage et de l'incendie, tombant avec les poutres comme des mouches enfumées.

Ces insurrections, toujours étrangères à la politique, ne sont même inspirées par aucun espoir, par aucune vue d'avenir; isolées dans leur fait, elles le sont également dans leur répression. Lorsqu'une insurrection de ce genre a été réprimée, que les chefs ont été *knoutés* à mort et quelques villages transplantés en Sibérie, l'affaire est entièrement éteinte. Elle peut n'avoir pas été ignorée dans les environs; les parents et amis intimes des propriétaires assassinés en ont eu connaissance; mais elle n'a aucun retentissement au delà de ce cercle étroit, et personne n'oserait s'en occuper. La presse, qui, même pour les accidents inévitables et prévus, est la dernière a en donner la nouvelle, ne fait jamais allusion à ces

tristes événements. Il n'est jamais permis en Russie de publier l'avertissement le plus simple avant d'en avoir obtenu l'autorisation de la censure.

Ces révoltes locales sont fréquentes ; mais elles restent inconnues du voyageur, à moins qu'il ne lui arrive de passer à peu de distance de l'endroit, de séjourner assez longtemps dans un lieu où il fréquentera les indigènes, ou de rencontrer des individus qui ont été témoins de l'événement ou qui en ont souffert.

Nous nous rappelons avoir vu un officier maltraiter brutalement son domestique en accompagnant chaque coup et chaque expression injurieuse de reproches sur son ingratitude : « Misérable, s'écriait-il, ne vous ai-je pas sauvé d'aller en Sibérie? » Nous nous informâmes de l'aventure. L'officier lui-même nous raconta que pendant une insurrection, où périt sa famille, il avait été enfermé dans un cabinet de bois attenant à la maison, et qu'on y avait mis le feu. Un esclave fidèle, en annonçant l'approche des Kosacs, et en le cachant dans un bâtiment voisin, l'arracha aux fureurs de la populace. Le maître sauva ensuite son esclave de l'exil dont tout le village fut puni ; il paraissait croire qu'il avait ainsi fait pencher en sa faveur la balance de la reconnaissance ; mais peut-être le lecteur ne sera-t-il pas tout à fait du même avis.

L'intendant d'un vaste domaine dans le gouvernement de Perm nous dit un jour que jamais il ne se hasardait à passer la nuit dans un village appartenant à son maître. Son prédécesseur, qui s'y était aventuré, avait disparu avec deux ou trois domestiques qui l'accompagnaient, et toutes les recherches qu'on en avait faites étaient restées inutiles. La même chose avait eu lieu auparavant sur le même domaine, et s'était répétée tout récemment sur plusieurs domaines adjacents. — Du reste, les Permacks ou Permèses ne sont pas Moscovites, mais d'origine finoise et mongole mélangée; leur conduite, en toute occasion, décèle une haine enracinée contre leurs oppresseurs.

Les deux faits que voici ont eu lieu à trois mois d'intervalle l'un de l'autre. — Un jeune officier reçut en notre présence une lettre où son père l'informait de l'entière dévastation de leur domaine, avec l'accompagnement ordinaire d'incendie et de massacres; cette fois l'insurrection s'était propagée sur une étendue de pays considérable. Cependant nous n'avons pas appris qu'on en ait jamais parlé dans la capitale, excepté ce qui a pu en être dit par une autre victime, ami et voisin du propriétaire. — Le second événement, dont nous croyons devoir abréger les horribles détails, nous le tenons du frère de l'in-

tendant du domaine où il est arrivé. Nous vîmes nous-mêmes cet homme quelques mois auparavant, se séparer de son frère avec sa femme, pour aller occuper cette place d'intendant dans un domaine qu'on disait petit et misérable. A en juger par sa conversation, il était peu probable qu'il se montrât bien miséricordieux. Il remarquait « qu'il n'y avait si pauvre village dont on ne pût tirer quelque chose. » La femme paraissait plus avide encore que le mari. Nous le vîmes partir dans son *kibitka*, où il embarqua entre autres un grand violoncelle, instrument sur lequel il se prétendait accompli. Peu de mois après, mari et femme avaient été assassinés ensemble dans une insurrection d'esclaves. Le frère, en nous contant le fait, parlait d'eux comme des êtres les plus humains, et ne pensait pas que la conduite des serfs eût été provoquée le moins du monde. Quoi qu'il en soit, rien ne pouvait surpasser la férocité dont ils avaient été l'objet : la vieille femme avait été brûlée dans une chaudière bouillante, l'intendant torturé à mort, et de ses intestins étirés on avait, par dérision, fait des cordes pour son instrument favori.

Assez souvent, pour justifier l'esclavage russe, on cite quelques provinces où les paysans paraissent en effet polis, contents et heureux ; mais oublie-t-on de quoi se compose l'abondance pour

le serf russe, et ne sait-on pas que, même alors qu'il s'est élevé au rang de *meschinine*, ou de riche agriculteur, on le rend heureux en ajoutant à son pain noir du sel, des pâtés de choux, un hareng saure, quelques gouttes d'huile d'ail, qu'il savoure dans une cuiller, comme du bouillon, et un peu de suif ou de beurre salé?

D'un autre côté, quel rapprochement peut-on faire entre les paysans russes, dans ces districts où la nature leur offrirait tant de moyens de prospérité matérielle, et la population condensée de l'Europe occidentale, dont les misères tiennent à de tout autres causes? L'abondante fertilité du sol vierge qu'ils habitent ne demande, pour ainsi dire, que la permission de les enrichir; à cette situation il n'y a de comparable que celle des états occidentaux de l'Amérique du Nord.

On représente aussi que de tous les états l'empire de Russie est celui où la théorie et la pratique des institutions s'accordent le moins, et dans lequel on obéit le plus généralement à la coutume. N'est-il pas vrai, par exemple, que la grande majorité des hommes riches (à part les propriétaires d'esclaves) se trouve parmi les esclaves mêmes? N'y a-t-il pas des seigneurs qui s'enorgueillissent de posséder des esclaves riches, et qui néanmoins n'exigent pas une capitation

plus considérable du riche que du pauvre? Les Shérémetieffs, qui sont propriétaires de la moitié des fruitiers de Saint-Pétersbourg, et de quelques-uns des négociants les plus opulents de cette ville, n'ont-ils pas contribué à leur fortune, en les aidant de leurs capitaux, de leur influence, de leur protection? L'esclave n'a-t-il pas cet avantage sur l'homme libre, qu'on ne peut le contraindre à payer une dette de plus de cinq shillings? Ces serfs ne trouvent-ils pas dans l'influence de leur seigneur et dans la protection dont ceux-ci les couvrent un autre avantage dont ils ne jouiraient pas en devenant libres? Et n'est-ce pas chose rare que de voir un de ces riches esclaves dépouillé par son seigneur?

Observons d'abord que si les esclaves ne sont pas plus fréquemment dépouillés par leurs maîtres, c'est qu'ils n'arrivent à la fortune que sous des maîtres cléments et doux. En second lieu, il est bon de savoir qu'en cas de spoliation de la part du maître, l'esclave ne se soucie pas plus que le maître lui-même de la divulguer.

Un auteur anglais, homme simple et honnête, un certain capitaine John Perry, qui servit comme ingénieur sous Pierre le Grand, et publia en 1716 un écrit sur la Moscovie, dit en parlant des souffrances de ceux qu'il commandait :

« Lorsque je leur promis de faire de mon mieux

» et m'engageai à leur obtenir justice, ils me
» prièrent instamment de ne rien dire du sujet
» de leurs plaintes, alléguant que, même en obtenant justice pour le moment, ils étaient sûrs
» d'en souffrir davantage ensuite, et d'être ruinés
» tout à fait pour s'être plaints de personnes en
» crédit dont ils dépendent, et qui les noteraient
» comme délateurs. »

Ceci est encore aussi vrai de la Russie actuelle qu'à l'époque où l'ouvrage de Perry fut écrit. La même raison qui retenait ses subordonnés étouffe toute espèce de murmure en Russie. Dans les pays libres, les maux de l'humanité s'offrent d'eux-mêmes à la vue comme le mendiant ; en Russie, il faut les aller découvrir jusque dans les antres de la misère, autrement ils échappent à tous les yeux.

Il est parfaitement exact que d'opulents propriétaires, non-seulement s'enorgueillissent de la prospérité de leurs esclaves, mais y contribuent grandement. Il n'y a pas longtemps qu'un riche fruitier (et les fruitiers de Saint-Pétersbourg sont tous riches, réunissant à la vente des fruits étrangers celle des vins, de l'épicerie et des comestibles) offensa une dame qui s'en plaignit au gouverneur militaire de Saint-Pétersbourg. Le gouverneur fit à l'instant fermer la boutique. Le fruitier, s'il eût été affranchi, n'avait aucune grâce

à espérer; mais il était esclave de la comtesse Shérémétieff. Il se jeta à ses pieds et implora son intercession. La comtesse, qui avait l'oreille de l'impératrice, fit mettre sa réclamation sous les yeux de l'empereur, et justice lui fut immédiatement rendue.

Mais cette protection de quelques seigneurs, et l'espèce d'amour-propre qu'ils mettent à posséder les esclaves les plus riches et les plus heureux de l'empire, ont aussi leurs ombres. Ces mêmes Shérémétieffs, comme la plupart des propriétaires qui sont dans le même cas, n'entendent pas plus se séparer d'un esclave riche qu'un antiquaire d'une rare médaille de sa collection, ou qu'un horticulteur d'une plante de prix. Ainsi, le même désintéressement qui a aidé le négociant esclave à faire fortune, met obstacle à sa liberté. — Un maître avide se laisserait peut-être tenter par l'appât de l'or; il le vendrait... à lui-même!

Peut-être demandera-t-on où serait la nécessité de rompre des liens si doux? Mais le négociant esclave avec son revenu de cinq ou dix mille liv. sterling (125 à 250,000 fr.), dont les enfants sont élevés dans toutes les élégances de la vie, peut-il oublier jamais que lui et tous ceux qui lui sont chers peuvent appartenir demain à l'héritier de son maître actuel, et qu'il peut fort bien arriver que son nouveau propriétaire ait moins

de goût pour une collection d'esclaves heureux et riches que pour la fortune amassée par eux?

Il est d'usage dans la plupart des villages d'esclaves que le seigneur permette à un certain nombre d'aller par troupes chercher de l'ouvrage dans les villes, faire le commerce ou se louer comme domestiques; ils payent pour cela un impôt proportionnel appelé *obrok*[1]. S'il s'en trouve qui n'aient point de passe-port de leur maître, ou qui ne puissent prouver leur libération par des papiers en règle, on les annonce dans les journaux comme des membres égarés d'un troupeau de bétail; et faute d'être réclamés, on les transfère provisoirement dans les domaines de la couronne. Le journal de Saint-Pétersbourg et les autres journaux de l'empire ont dans chaque numéro une colonne affectée à la nomenclature des esclaves ainsi hors de voie.

C'est chose singulière que, même en Russie, les avantages du travail libre sur le travail forcé soient tacitement reconnus. Rien de plus commun que de voir le propriétaire d'un millier d'esclaves engager comme domestique, et à prix élevé, l'esclave d'un autre.

Si l'esclave auquel on permet ainsi de chercher

[1] Cet impôt n'est pas payé seulement par les esclaves qui vont travailler dans les villes, il l'est encore par ceux qui restent dans les villages.

fortune réussit dans le commerce, ou qu'il parvienne à gagner l'argent nécessaire pour payer la taxe, il devient *meschinine*. Une fois *meschinine*, il peut se faire nommer marchand de troisième, de seconde ou première classe, selon les droits annuels qu'il est en état de payer. Le dernier de ces titres lui donne le privilége d'avoir quatre chevaux à son équipage, quoiqu'il n'ait pu racheter également de son seigneur sa liberté personnelle. Eût-il acquis sa liberté, il ne pourrait encore devenir propriétaire d'esclaves, droit réservé à la noblesse, tandis que tout fonctionnaire dont le rang correspond à celui d'enseigne est noble en vertu de sa place.

Il s'élève maintenant à Saint-Pétersbourg et à Moscou une autre classe de boutiquiers et de commerçants, rejetons amphibies du marchand barbu de la dernière génération. Les hommes dont elle se compose se rasent le menton, portent le chapeau à forme ronde, et substituent au cafetan oriental un habit à longue taille, sorte de compromis entre les deux costumes. Bien qu'ils se signent encore dévotement devant leurs images, ils sont loin d'observer rigoureusement les jours de jeûne, et on les voit sourire non-seulement de leurs popes, mais de toute autorité spirituelle ou temporelle. Il est clair qu'à leurs yeux les prêtres et l'empereur même ont à jamais perdu le prestige

de leur infaillibilité. Heureusement pour celui-ci, cette classe métis, quoique s'accroissant constamment de quelques moujiks, reste séparée des paysans, auxquels elle ne porte pas la contagion de son scepticisme : ainsi la foule suit toujours le même courant.

Nous devons répéter encore une fois que rien de ce que nous avons dit ici du genre de vie et de la situation des paysans ne s'applique aux habitants de la petite Russie, de la Bessarabie, ou des territoires occupés par la race kosaque. Ces peuples n'ont jamais subi le joug de l'esclavage particulier, et même à présent les Kosacs jouissent d'une grande liberté. Généralement adonnés à des occupations pastorales, ils habitent des contrées dont le bétail est la principale denrée ; on le tue pour en recueillir la graisse et le cuir ; quant à la chair, elle est si commune, que souvent elle reste sans emploi. Leur nourriture, plutôt animale que végétale, contribue à leur donner une force musculaire, un air de vigueur et d'indépendance qui les distingue de leurs frères Moscovites.

Si les extorsions des agents du gouvernement ont déjà fort appesanti le joug sur les habitants de la Bessarabie, les Kosacs, race ardente et d'un caractère remuant, ont été gouvernés jusqu'ici avec une grande douceur. La couronne a

en la prudence de ne s'attaquer encore qu'aux libertés des Kosacs du Don. Amants passionnés de la guerre, et nomades d'inclination, ils forment naturellement la race la plus entreprenante de l'Europe. La conquête de la Sibérie fut l'œuvre d'un très-petit nombre de Kosacs; il n'en fallut qu'une poignée pour s'emparer du Kamtschatka et pénétrer sur le continent américain. Lors des dernières guerres européennes, ils suivaient ou plutôt ils précédaient les armées russes; nul danger ne les empêchait de se porter en avant dans toutes les directions, avec une hardiesse inconnue aux fourrageurs des autres pays. Guidés par un instinct remarquable, au milieu de peuples étrangers dont ils ne pouvaient se faire entendre, ils savaient toujours regagner à temps le gros de l'armée. A cheval dès leurs plus jeunes ans, ils naissent guerriers et le service militaire, qu'ils sont appelés à fournir pendant quelques années, sous le commandement de leurs propres officiers, est moins une charge pour eux qu'un plaisir sur lequel ils anticipent souvent. En général, ils vivent heureux sous le joug de la Russie, qui les occupe surtout à la garde de ses vastes frontières. Dans le Kouban, où ils sont établis, ils forment une barrière contre les invasions des Circassiens. Partout, sur le Danube comme sur le golfe de Bothnie et sur les limites de la Chine, on retrouve

le Kosac, avec ses larges pantalons, son shako sans visière et sa lance sans pennon, veillant aux confins de cet immense empire.

Tant que la politique russe saura se concilier ce peuple remarquable, les czars auront à leur disposition les éléments de la plus belle cavalerie de l'Europe.—Peuple sur la fidélité duquel les lumières de la civilisation n'auront probablement aucune prise aussi longtemps qu'il y aura de l'occupation pour le cavalier maraudeur ou le soldat déterminé.

Nous avons montré que l'esclavage existait en Russie avec autant de rigueur, pour le moins, que jamais il en ait eu entre individus de même race et de même origine, dans aucun pays, à aucune époque de l'histoire connue[1].

On a vu aussi quelle était la condition de vingt-cinq millions de serfs particuliers, de ces serfs dont l'empereur Nicolas est le libérateur déclaré. C'est, à la vérité, la politique des souverains russes depuis Catherine ; mais l'empereur actuel poursuit le même but avec un redoublement d'énergie. Nicolas est le plus grand abolitionniste du monde ; il est aussi le plus grand propriétaire

[1] L'auteur devrait ajouter DEPUIS J.-C. Car il est reconnu que l'esclavage des temps païens était incomparablement plus absolu et plus dur qu'aucune espèce de servitude chez les nations chrétiennes, parmi lesquelles il faut pourtant ranger la Russie.

d'esclaves. — Il possède plus de vingt millions de serfs, à peu près autant que toute la noblesse réunie de son empire.

Ces serfs de l'empereur sont avec lui dans les mêmes rapports que les serfs particuliers avec leurs maîtres, et cela indépendamment de leurs rapports comme sujets; sur ce dernier point ils partagent avec la classe la plus élevée la honte d'une soumission docile et absolue à ses moindres volontés.

Comme propriétaire de serfs, l'empereur, lié par ses propres lois, ne peut, pas plus que tout autre propriétaire, disposer légalement de la vie d'un serf; mais comme empereur, dont chaque ordre est une loi nouvelle, il exerce le pouvoir le plus entier sur la vie et le sort des esclaves aussi bien que des maîtres.

Les serfs du domaine impérial sont, il est vrai, plus heureux que ceux de la noblesse; du moins ils forment une classe. Ils jouissent des mêmes avantages que les paysans d'un riche propriétaire; mais ils ont aussi les inconvénients de cette position, alors que le nombre et l'étendue de ses biens obligent ce propriétaire à s'en remettre entièrement à l'intermédiaire des subalternes. Évidemment l'empereur éprouve pour ses serfs un intérêt particulier, quelque chose comme ce qu'un auteur français nomme « l'orgueil du pro-

priétaire. » Aussi ses agents sont-ils obligés de garder quelque mesure dans leur tyrannie, de peur que les cris de l'opprimé n'arrivent jusqu'à l'oreille impériale. Mais quand le lecteur connaîtra mieux la cruauté, l'avidité, la vénalité de tous ces petits tyrans, auxquels l'empereur délègue son pouvoir, il verra combien la situation des serfs de la couronne est en réalité misérable. Si le serf de la couronne n'est jamais réduit, comme les autres, à l'état d'abjection du ver qu'on foule aux pieds, en revanche ceux qui administrent le domaine impérial ne lui laissent jamais les moyens de s'élever à cette prospérité que nous avons vu quelques maîtres, par bienfaisance ou caprice, faciliter à leurs esclaves. Il est vrai de dire néanmoins qu'en somme la position du serf de la couronne est préférable à celle des serfs privés, et que la grande masse de la population considère comme avantageux le transfert des domaines seigneuriaux à ceux de l'empereur.

L'empereur, le plus grand propriétaire de tout l'empire, est abolitionniste relativement aux esclaves des autres propriétaires. Chaque nouvel ukase, chaque loi nouvelle tendent à libérer le serf du joug de son seigneur. Un noble russe est-il pressé d'argent, le gouvernement lui en fournit, en prenant des hypothèques, que ses folies le mettent ordinairement hors d'état de ra-

cheter ; de sorte que les esclaves échappent à son pouvoir. Si, après trois générations, il n'a pas atteint le rang exigé, les esclaves lui échappent également.

En voyant l'empereur s'attacher ainsi à libérer ces serfs, lorsque lui-même en possède un si grand nombre, on se demande naturellement pourquoi il ne commence pas par émanciper les siens. Et Dieu sait que la nature arbitraire de son gouvernement rendrait cette émancipation aussi nominale, aussi peu réelle que la liberté d'un oiseau qu'on tire de sa cage pour le faire passer dans une étroite cellule. Mais comment caractériser ce libéralisme si vanté, lorsqu'en l'étudiant on trouve que dans les trois quarts des occasions où l'esclave est délivré du joug de son maître particulier, il ne quitte le domaine de celui-ci que pour entrer dans le domaine de la couronne?

Les soldats de l'armée impériale, recrutés à peu près tous parmi les serfs de la propriété privée, sont de droit affranchis au terme de leur engagement. La durée de cet engagement est limitée sur le papier; mais en réalité, elle n'a de limite que dans les infirmités qui rendent le soldat tout à fait impropre au service militaire ; alors seulement on le renvoie, et il cesse d'être esclave du sol.

De quelle utilité lui devient cette liberté? Ses enfants aussi sont nominalement libres; mais comment le soldat russe, mal nourri, avec une paye de quelques shillings par année, pourvoirait-il ses enfants? Obligé de réclamer en leur faveur le pain de la couronne, il les met à son service, et le service dure pour eux, comme pour lui-même, jusqu'au moment où l'homme n'est plus qu'un inutile débris.

Sur toutes choses, ce que redoutent les esclaves, c'est d'être envoyés par leurs maîtres à l'armée. Quand tous les autres moyens de punition sont épuisés, c'est à celui-là qu'on a recours, et les recrues partent ensemble, chargées de chaînes, comme les *convicts* sibériens. Sans doute l'effroi naturel du moujik pour la guerre, et son caractère pacifique, ont une grande part dans son aversion pour la vie militaire; mais les horreurs de cette vie et les déceptions dont elle est semée en ont encore davantage.

La noblesse russe, on le verra dans la suite de cet ouvrage, n'est pas sans donner à l'empereur Nicolas quelque sujet de crainte et d'inimitié. Aussi la surveille-t-il sans relâche et d'un œil jaloux. Lorsqu'on se rappelle que c'est dans la noblesse que se trouve le plus grand nombre des propriétaires d'esclaves, n'est-il pas permis de se demander s'il ne faut pas attribuer au ressenti-

ment personnel de l'empereur à son égard la sollicitude qu'il montre à la dépouiller de ses serfs?

Après ce coup d'œil rapide sur le pouvoir et les éléments de force dont le czar dispose, ainsi que sur l'homme lui-même et sur les principales classes de la population russe, passons à l'examen plus détaillé des circonstances auxquelles nous avons déjà fait allusion, et qui non-seulement paralysent, en l'affaiblissant, cette puissante individualité, mais frappent de ridicule ses tentatives incessantes d'amélioration et de civilisation, — puisque tel est décidément le but de l'empereur Nicolas, toutes les fois qu'il n'en est pas détourné par ses antipathies rancunières contre sa noblesse, la politique ambitieuse de sa maison, ou l'idée exaltée de son omnipotence impériale. A la vérité, il y a bien peu d'améliorations désirables en Russie, qui ne touchent plus ou moins à quelqu'un de ces intérêts compliqués; mais il n'en est que plus déplorable de voir celles qui n'y touchent point échouer misérablement avant de naître.

Ce qui arrête surtout la volonté de l'empereur, ce qui mine l'édifice de la civilisation russe, ce qui rend son développement réel difficile et sa dissolution probable, c'est la vénalité, la corruption effrontée de tous ceux qui portent l'uni-

forme impérial, de tous ceux qui font partie, dans quelque ordre que ce soit, de la hiérarchie administrative. Depuis l'antichambre du czar, depuis les plus hauts dignitaires de sa cour jusqu'à la sentinelle placée à sa porte, chaque individu est un concussionnaire, un voleur public, et tous ensemble forment une vaste conspiration pour tromper le seul homme de l'empire qu'on ne puisse corrompre, — le possesseur de l'empire même. On a dit, avec une sorte de cynisme, en faisant allusion aux faiblesses de la nature humaine, que « chaque homme avait son prix. » — Assertion dénuée de vérité, à moins qu'en étendant beaucoup la signification de ces mots, on ne suppose que tout homme peut être entraîné par l'action combinée de ses passions, de ses sentiments et de ses affections, à s'écarter des règles de son devoir. Mais en Russie (chose lamentable), cet axiome épigrammatique reçoit universellement son application littérale, *car chaque homme a son prix en argent*. Le ministre, le juge, le général, l'amiral, les nombreux subordonnés qui complètent les anneaux de cette chaîne jusque au dernier des *tchinovniks*, le sergent, le maître d'équipage, le *boutchnik*, et le bourreau, tous méritent le même reproche. De bas en haut, tous conspirent à voler le gouvernement par leurs péculats, et le public par leurs extorsions,

faisant tous, sans exception, métier et marchandise du pouvoir dont le despotisme les investit.

Personne dans la vieille Europe ne peut se faire une idée de la corruption universelle de l'administration russe. Il est vrai que personne ne peut franchir les frontières de l'empire sans recueillir des preuves aussi fatigantes que honteuses de la vénalité et de l'avidité des fonctionnaires inférieurs. Mais pour concevoir que le même esprit anime des hommes qu'en tout autre pays leur rang élève au-dessus du moindre soupçon, il faut le voir de ses propres yeux. Lors même qu'on s'est assuré de ce fait déplorable, on a besoin, pour s'en rendre compte, de savoir que dans tous les rangs de la société russe manque ce sentiment de l'honneur qui dans nos pays s'est en quelque sorte identifié avec les classes les moins élevées, et qui trace entre la société russe et la nôtre une ligne de démarcation plus profonde que celle qu'imprime la couleur entre les races noire, rouge ou blanche.

C'est de ce sentiment généreux que naquit, dans l'Europe moderne, le sens de la dignité de l'homme. La politesse des manières, le raffinement apparent de l'esprit, le fini de l'éducation qui distingue les hommes les plus brillants des salons russes, n'ont pu éveiller chez eux une étincelle de ce sentiment, pas plus que leur donner

le sang d'un autre peuple. Sous un extérieur semblable au nôtre, bat encore le cœur de l'Asiatique, mais ce n'est pas même celui de l'Asiatique formé par la race sarrasine à quelques-unes de ces idées chevaleresques qu'elle semble avoir partagées avec les races scandinave et germanique.

Nous sentons, en écrivant ces lignes, que nos opinions pourront paraître trop tranchantes, et que, pour édifier l'incrédulité du lecteur, nous avons besoin de montrer un des principaux favoris de l'empereur Nicolas, personnage dont le pouvoir l'emporte de beaucoup sur celui d'une demi-douzaine de princes allemands réunis, homme dont le nom est devenu célèbre, qui fut pendant plusieurs années l'ami intime d'une des premières têtes couronnées de l'Europe, et qui maintenant occupe un des postes les plus lucratifs de l'empire; de montrer cet individu recevant, à ses levers de chaque jour, une foule d'entrepreneurs, de solliciteurs, de négociants allemands, d'artistes français, d'actrices et de courtisans, avec lesquels il trafique du casuel qui doit leur assurer la pratique impériale et sa protection; — de montrer un officier général, prévôt d'une haute cour, demandant sans rougir le prix du salaire qu'il exige; — des colonels, des majors en place, empochant, dans le même but, un billet de cinq roubles; — un sénateur livrant son ne-

veu le plus cher au bourreau, lorsqu'à demi gelé, après avoir passé sous l'arche d'un pont la moitié d'une nuit d'hiver, il venait, échappé au massacre du 25 décembre, se réfugier pour une heure sous le toit du son oncle; — et plus loin, la famille des Troubetzkoi, dont le droit au trône des czars est plus légitime que celui des Romanoff (1), léchant la poussière des pas de l'empereur, et prodiguant les flatteries à chaque humiliation nouvelle, tandis que le chef de leur maison végète en Sibérie sous le poids d'une persécution que ne peuvent fléchir les souffrances de son héroïque femme, que ne peuvent adoucir ni le cours des ans ni la résignation de la victime.

Les traitements des différents fonctionnaires de l'empire sont encore aujourd'hui nominalement aux mêmes taux qu'ils avaient été fixés il y a quelques règnes. Les habitudes de luxe qui ont pénétré partout, et le haut prix de tous les objets de luxe en Russie, exigeraient qu'ils fussent triplés au moins. Au lieu de cela, la valeur du rouble de papier, avec lequel ils sont payés, est tombée des quatre cinquièmes. Il s'ensuit que tous les officiers civils et militaires sont obligés de chercher dans la fraude environ les

[1] Il faudrait que l'auteur expliquât ici ce qu'il entend par légitimité et par le droit de telle ou telle famille à occuper un trône, indépendamment des circonstances de force majeure qui l'en éloignent.

neuf dixièmes de leur revenu. Lorsqu'un tel système est passé dans les mœurs d'une société, il ne faut pas s'attendre qu'elle se restreigne d'elle-même au strict nécessaire; aussi ne le fait-elle pas.

Il y a trois moyens principaux d'extorquer des présents, et ils se pratiquent depuis le cabinet du ministre jusqu'au *vatchman* dans la rue; ce sont la menace directe et l'exécution des mauvais traitements, le trafic des faveurs et l'ajournement du devoir à remplir jusqu'à ce qu'il ait été payé. Il est bon de savoir que toutes ces extorsions ont lieu en présence d'une loi qui condamne à la dégradation tout fonctionnaire convaincu d'avoir reçu le moindre cadeau, fût-ce le dignitaire le plus élevé de l'empire, et qu'elles ont lieu malgré la sévérité des exemples qu'ont faits quelques empereurs. Mais ces exemples, fruits assez rares d'une justice capricieuse, sont considérés par ceux qu'ils ont pour but d'effrayer comme de simples accidents. S'ils se répétaient plus souvent, les coupables en deviendraient probablement plus soigneux de cacher leurs méfaits, sans songer à y renoncer jamais. Des habitudes enracinées depuis un siècle et demi, et l'impossibilité même de pourvoir autrement aux nécessités de la vie, s'y opposent.

L'énergique Pierre Ier lui-même, ce prince qui n'épargna ni le sang ni les cruautés, qui sacrifia

jusqu'à ses affections naturelles au but qu'il voulait atteindre; l'homme qui décapitait de sa propre main, qui mit à mort deux mille strélitz révoltés, et laissant leur tête geler à côté du tronc, abandonna sans sépulture, pendant cinq mois d'hiver, cette affreuse hécatombe de corps humains, exemple effrayant de sa vengeance; l'homme qui ordonna et prépara lui-même la mort de son premier-né, — ce terrible Pierre échoua entièrement dans ses tentatives de réprimer une vénalité déjà patente sous son règne. Ce fut en vain qu'il repoussa les prières de son impératrice chérie, la femme du cavalier suédois; ce fut en vain qu'arrachant d'auprès d'elle son chambellan, il le fit rompre sur la roue, et infligea à sa sœur une punition coporelle pour avoir trafiqué l'un et l'autre de la faveur impériale. Norbert, le chapelain de l'Achille suédois, nous apprend qu'un homme qui avait toute la confiance de Pierre, Menchicoff, ne put résister aux cadeaux que lui fit Mazeppa pour endormir les soupçons du czar, et cacher la rébellion projetée des vassaux de l'hetman.

Tant que l'opinion publique ne fera pas de distinction entre les infâmes produits du trafic de la justice ou du devoir et les gains d'une spéculation légitime, le vice de cette corruption traditionnelle subsistera naturellement. Quand

on considère quels préjugés enracinés la sauvage énergie de Pierre est parvenue à détruire, on n'ose mettre en doute qu'il y ait moyen de purger aussi le colosse russe de la vénalité qui le ronge; mais à pareille tâche il ne faudrait pas moins que le génie de Pierre, — génie barbare, qui a manqué néanmoins d'une manière déplorable à tous ses successeurs mâles, bien que la flatterie des courtisans ait persuadé à chacun d'eux tour à tour que Pierre Ier ressuscitait dans sa personne.

Nul à cet égard n'a moins approché du but que Nicolas Ier. Il a décrété, par exemple, que tout jugement devait être strictement conforme à la loi. Sous les règnes de Paul et d'Alexandre, la forme était dédaignée : ce qu'on respecte aujourd'hui c'est la forme. Le président d'un tribunal ou son secrétaire trouve toujours dans la masse contradictoire des ukases quelque texte qui revêt d'un semblant de légalité leur décision sur chacune des questions soumises à leur jugement; mais la décision n'en est pas moins l'objet du même trafic qu'auparavant. Et comment n'en serait-il pas ainsi lorsque la rémunération légitime du juge payerait à peine les gages de son laquais? Toute idée de réforme en ces matières sera toujours chimérique, si préalablement les salaires de tous les officiers de l'empire ne sont pas au moins portés au décuple. Mais en

admettant même qu'on pût réaliser cette augmentation, par de grands sacrifices de finances et en réduisant le nombre des employés, la réforme rencontrerait encore des difficultés extraordinaires, et peut-être, après une aussi longue habitude de la corruption, les employés civils et militaires de l'empire penseraient-ils comme ce sommelier du noble, dans le vieux conte de Joë Miller, qui, lorsqu'on lui offrait une augmentation de gages pour être honnête homme, répondait avec candeur que cela ne l'indemniserait pas.

On assure que de temps en temps, ou à de longs intervalles, l'empereur punit ces intrigues; mais rarement les délits qu'il choisit, ou qui viennent à sa connaissance, sont flagrants, et la punition manque son but comme avertissement. En voici deux exemples : Le feu prit à Cronstadt en été, et l'on découvrit qu'il n'existait pas un seul cheval dans l'île où cette ville est située, bien que l'intendant de la police eût pendant des années réclamé l'argent nécessaire à l'entretien d'un grand nombre de chevaux; il fut dégradé et condamné à servir comme simple matelot. — Son successeur débuta par extorquer un présent.

Il y a deux ans, un aide de camp de l'empereur s'adressa à l'inspecteur de la banque au département des hypothèques, pour l'évaluation d'une maison sur laquelle il désirait emprunter. L'in-

specteur lui dit : « Ma charge me rapporte deux mille roubles (2,000 fr. environ); payez-les, et je ferai une bonne estimation sans visiter les lieux; autrement la maison ne sera pas estimée de plusieurs semaines, et ensuite elle le sera au-dessous de sa valeur réelle. » L'aide de camp rapporta le fait à l'empereur; l'inspecteur fut envoyé aux galères. Trois jours après, dans le même bureau, un nouveau solliciteur reçut la même demande.

Peut-on savoir maintenant le rôle que joue dans ces tripotages la police secrète, dont le devoir serait de les révéler? Çà et là, quand les concussions d'un fonctionnaire ou d'un administrateur deviennent trop notoires, il s'élève bien quelque rumeur qui les signale; mais la police secrète, comme tous les autres serviteurs de l'état, a trop d'intérêt au maintien de l'ordre actuel des choses (l'intérêt qu'ont les capitalistes à respecter la dette nationale), pour inquiéter jamais sérieusement les concussionnaires. Partout, quand un individu est sacrifié, il tombe, par suite de quelque démêlé particulier, sous le ressentiment d'un supérieur offensé, et personne ne s'intéresse à son sort. S'il subissait la juste punition du vol et de l'extorsion publique, il aurait les sympathies de ses complices, c'est-à-dire de tous les officiers civils et militaires de l'empire.

Un pauvre noble avait un procès depuis plu-

sieurs années, lorsqu'il reçut du secrétaire du tribunal l'avis qu'il perdrait sa cause s'il ne s'empressait de payer au président dix mille roubles. Hors d'état de réunir cette somme, l'infortuné plaideur crut devoir recourir au comte Benkendorff, chef de la police secrète, qu'il présumait fort porté à faire un exemple sur quelques-uns des coupables. Le comte est un des quatre ou cinq dignitaires de l'empire que l'opinion publique désigne comme incorruptibles, ou desquels du moins les Russes, qui ne croient guère à l'existence d'une complète intégrité, disent : « Nous ne pensons pas qu'il se vendît pour telle somme. » Pour lui donner une preuve incontestable de la vénalité du président de la cour d'appel, le plaideur proposait qu'on lui confiât en billets de banque marqués à l'avance le présent réclamé; il était sûr de faire retrouver les billets sur la personne du président. Le comte consentit. Depuis le règne d'Alexandre, jamais les secrétaires, présidents ou vice-présidents (qui tous reçoivent des présents pour les jugements civils ou criminels auxquels ils participent), ne font leurs marchés ou n'acceptent d'argent devant un tiers. La terreur de Nicolas leur fait même inventer une foule de précautions auxquelles on ne songeait point auparavant. Dans cette circonstance, le président refusa de recevoir la somme

chez lui ; il voulut que le plaideur l'invitât à dîner dans une taverne qu'il indiqua, et où l'argent lui serait compté.

Ces sortes d'invitations sont fréquentes en Russie. Qu'on se figure le lord-chancelier d'Angleterre allant dîner à Greenwich avec une des parties dont la cause dépendrait de son jugement et qu'il n'aurait pas antérieurement connue. Quoi qu'il en soit, la proposition fut agréée, et l'amphitryon fit cacher un officier de gendarmerie dans un cabinet adjacent. Le présidet parut ; d'un signe de main il fit entendre que la transaction pécuniaire devait précéder la récréation gastronomique. Son hôte lui remit donc un petit rouleau de billets de banque ; le président les compta avec beaucoup d'attention, et les plaça dans son chapeau : ce n'était pas tout à fait ce qu'attendait le plaideur. Dans l'espoir que son hôte finirait par mettre l'argent dans sa poche, il différa de donner le signal à l'agent de la police, et l'on se mit à table. A peine étaient-ils assis, qu'on frappa à la porte ; c'était le neveu du président qui venait lui porter un message insignifiant de la part de sa femme. Le juge lui fit une brève réponse et le congédia. Le repas terminé, il se préparait à sortir ; il avait passé sa *chuba* et mis son chapeau, lorsqu'au signal convenu, l'officier de gendarmerie se précipita dans l'appartement

avec ordre du comte Benkendorff, au mandat duquel tout dignitaire de l'empire doit obéissance, d'opérer sur sa personne une visite rigoureuse. « Ne vous donnez pas la peine de le fouiller, dit le noble exaspéré, vous trouverez les billets de banque dans son chapeau. » Le président sourit malignement et ôta son chapeau sans hésiter ; il était vide. Le neveu en se retirant avait pris le chapeau de son oncle au lieu du sien ! C'est ainsi que le juge évita le piége qui lui était tendu ; il mit l'argent en sûreté et punit doublement l'accusateur, d'abord en lui faisant perdre sa cause, et ensuite parce que le noble n'ayant pas fourni son dépôt, fut obligé de restituer les deux mille roubles avancés par la police. Peut-on douter que ce digne arbitre de la justice publique n'eût été secrètement averti par le comte Benkendorff ?

L'empereur Alexandre, dont le caractère offrait un singulier mélange de vues libérales, de bienveillance, de finesse, jointes à une faiblesse indolente qui le livrait, lui et son empire, à la merci de ses confidents, — connaissait parfaitement cette corruption de tout le système social. Aucune flatterie ne put jamais lui persuader qu'il fût un Pierre le Grand ou un Napoléon ; aussi ne songea-t-il jamais à tenter une réforme, la plus difficile peut-être qu'on pût entreprendre. Il savait très-bien que pour l'essayer avec quelque chance de

succès il devrait commencer par élever au décuple les salaires de ses officiers, ce que la situation de ses finances ne permettait pas; et d'établir la liberté illimitée de la presse, ce qui eût été regardé par ses ministres comme un acte insensé de francomanie. Dépourvu de l'énergie nécessaire pour discuter la question avec ses conseillers, même lorsqu'il sentait ce que leur conduite avait d'odieux et d'impolitique, il évita de remuer cette montagne d'iniquités sociales; mais du moins il la vit exactement telle qu'elle était, et sachant bien qu'à moins de trancher le mal dans sa racine, tout acte de sévérité resterait inutile, il laissa la corruption marcher tête levée, au lieu de l'obliger, comme Nicolas, à se voiler du moins aux yeux du public. Aux vols patents de ses domestiques, il opposait pour toute vengeance une tranquille ironie, laissant à son ministre le souci des découvertes et l'ennui des punitions. Il disait froidement de ses sujets : « S'ils savaient où les mettre, ils me voleraient mes vaisseaux de guerre ; — s'ils pouvaient m'arracher les dents sans m'éveiller, ils me les voleraient durant mon sommeil. »

Le corps le plus auguste, ou plutôt, car cette épithète serait dérisoire employée pour un tel pays, le corps le plus important de l'empire est le sénat dirigeant. Son occupation principale

consiste à promulguer les lois, c'est-à-dire les ukases ou ordres impériaux, sur lesquels on le consulte parfois, et à veiller à leur exécution; il fait aussi l'office de cour d'appel suprême. Il se compose de vieux généraux et amiraux, nommés au sénat en raison de leur ancienneté. Le rang de général, on doit se le rappeler, est indistinctement conféré dans le service civil et militaire, et les directeurs des colléges, ceux des manufactures, des papeteries et des travaux hydrauliques, le partagent avec les vétérans de l'armée, et portent également l'uniforme. Ces sénateurs impériaux, transformés en interprètes de la loi qu'ils ignorent presque tous, et travaillant plus spécialement sous les yeux de l'empereur, sont obligés d'emprunter le secours de leurs secrétaires, qui souvent ont besoin de toute leur adresse pour donner aux décisions sénatoriales la couleur de légalité strictement requise.

La place de sénateur rapportait jadis de grands bénéfices. L'empereur Nicolas les a réduits; mais le public n'y gagne rien; les hommes de loi secrétaires partagent maintenant avec les sénateurs la principale récolte, au lieu de se contenter de glaner comme autrefois. C'est l'histoire de toutes les tentatives qui ont été faites partiellement pour nettoyer cette étable d'Augias; comme le sang sur la clef de Barbe-Bleue dans les contes d'enfants,

ce qu'on enlève d'un côté reparaît de l'autre.

Miloradovitch, qui fut tué dans l'insurrection militaire du 26 décembre 1825, brave vétéran, un des derniers soldats de la trempe et de l'école de Souwarow, brusque, cynique, incorruptible parce qu'il méprisait la fortune, dirigea, peu de temps avant sa mort, l'attention du gouvernement sur la corruption éhontée du sénat. Comme gouverneur militaire de Saint-Pétersbourg, il avait le contrôle de ses décisions. La veille du jour où Miloradovitch fit sa plainte, ce corps avait, sur le même procès, changé trois fois en vingt-quatre heures sa décision *suprême* et *définitive*, et l'avait envoyée sans vergogne au vétéran pour la ratifier.

On a vu que le pouvoir judiciaire était passé en partie des mains de ces pères conscrits dans celles de leurs secrétaires et subalternes. Il y a deux ans, à Saint-Pétersbourg, l'auteur du « *Journal d'un médecin voyageur,* » le savant traducteur du *Faust* de Goëthe, en rentrant un jour dans son appartement, surprit un voleur en flagrant délit; c'était un *tchinovnik* ou *homme de rang*, appartenant au sénat. Il est fort douteux que le public ait profité de l'adjonction des secrétaires aux sénateurs.

Les conséquences de cette infâme vénalité ne sont pas seulement remarquables en ce qu'elle

nuit à la prospérité du peuple russe, en ce qu'elle est subversive de toute morale publique et privée, en ce qu'elle corrompt le cours de la justice à sa source et qu'elle engendre toute espèce de vices, mais encore parce qu'elle énerve la force et la puissance de l'empire. — Témoin l'administration de ses flottes, de ses arsenaux et de ses armées.

La sécurité de l'empereur et de sa famille repose sur la garde impériale, toujours sous leurs yeux et l'objet de leur constante sollicitude. Cependant que de révélations dans les joues amaigries et l'aspect affamé de tant de ces malheureux !

Dans la multitude des régiments de ligne disséminés sur les divers gouvernements, des milliers d'hommes et de chevaux sont soldés par l'état, qui n'ont jamais existé; et en vérité ce n'est là, comparativement au reste, qu'un léger inconvénient; l'expérience prouve que partout où les cadres se trouvent en bon ordre, les recrues remplissent les vides avec une facilité qui permet à peine de s'apercevoir des lacunes. Mais lorsque ces soldats mal nourris doivent être envoyés à des centaines de milles vers les limites de cet empire interminable, c'est alors que s'accumulent sur eux d'effroyables souffrances. Dans leurs quartiers, l'autorité supérieure s'empare de

leurs rations, de leur paye, de leurs habits, laissant à peine à ces hommes patients, qui supportent tout sans murmure, de quoi paraître afin de couvrir sa responsabilité, c'est-à-dire ce qu'elle a calculé leur être rigoureusement nécessaire pour ne pas succomber; mais, en marche, les subalternes, loin de toute surveillance, continuent le même système d'exactions sur un corps déjà épuisé par les exactions précédentes. L'officier de tout grade, quiconque enfin a le commandement d'un détachement grand ou petit, pendant une demi-journée, fait immédiatement son marché avec les fournisseurs chargés des provisions, avec les paysans chez qui les troupes sont logées, avec les seigneurs des terres ou leurs agents; et dût-il n'y gagner qu'un bon dîner et une bouteille de champagne, il ferme les yeux sur ce qu'on retranche de rations à sa compagnie. De fait, le soldat tomberait souvent d'inanition s'il n'extorquait pas à son tour du paysan ce que les règlements lui assignent de droit.

Depuis le commandant d'une division jusqu'au caporal d'une escouade, tous suivent les mêmes errements; il n'y a de limite que dans le manque d'occasions. Et ce qui est étrange, c'est que cela excite à peine l'animadversion du soldat, tant les Russes sont accoutumés à voir dans l'autorité que confère le rang civil et militaire une simple

faculté de voler les inférieurs! L'enseigne ne reproche pas ses souffrances au capitaine; l'officier subalterne n'en accuse pas l'enseigne, non plus que les autres gradés n'en accusent celui-ci; mais chacun attend avec anxiété le moment de parvenir au grade immédiatement supérieur, afin de profiter à son tour des avantages qui y sont attachés.

Tout régiment destiné à servir à l'étranger est en général diminué de moitié avant d'arriver à la frontière. — Les habitudes des Moscovites et l'insuffisance de leur nourriture végétale, qui contient moins de principe nutritif que celle avec laquelle on engraisse le bétail en Angleterre, exigeraient des soins particuliers pour prévenir les dyssenteries et les épidémies qui déciment leurs rangs comme les maladies qui emportent les moutons et les lapins. — Cette force, ainsi réduite, lorsqu'elle a franchi les frontières de l'empire, se trouve entièrement à la merci d'officiers qui reçoivent alors ce qu'on nomme *la paye d'argent*, c'est-à-dire trois fois et demie la paye ordinaire; et pourtant le danger le plus imminent ne saurait les empêcher de se mettre de connivence avec une administration aussi corrompue dans toutes ses branches que le commissariat, qui a si fréquemment l'occasion de voler la troupe!

Les campagnes des Russes, dans les guerres récentes de Pologne et de Turquie, et en général à toute époque, depuis que la révolution française a mis à la mode de remuer des multitudes d'hommes pour décider la querelle des nations et des princes, prouvent qu'il résulte des causes qu'on vient d'indiquer deux conséquences remarquables.

La première, c'est que les armées russes, arrivées dans un pays ennemi peu peuplé ou peu civilisé, se fondent comme la cire au soleil d'été, et qu'on ne parvient à les conserver sur le théâtre de la guerre qu'à l'aide de renforts incessants, qui se succèdent les uns aux autres, comme la vague succède à la vague. — Il en est ainsi naturellement, jusqu'à un certain point, chez tous les peuples du monde, lorsqu'on met en mouvement de grandes armées. Mais les pertes des autres peuples, quelque fortes qu'elles soient en elles-mêmes, dans de telles circonstances, sont légères, comparativement à celles qu'ont subies les troupes russes, depuis que les petites armées de Souwarow se sont accrues proportionnellement à la force moderne des autres armées continentales. Ce n'est peut-être pas sans raison qu'on a nommé Napoléon « un conquérant à dix mille hommes par jour ; » mais, même en portant en ligne de compte ses campagnes les plus désas-

treuses, on trouve, qu'eu égard à la différence des masses, ses pertes ont été relativement inférieures à celles des Russes dans leurs derniers succès en Turquie et en Pologne. Le public ignore, en général, mais les militaires expérimentés savent qu'il n'est pas de campagne un peu longue qui ne coûte, par sa seule durée, beaucoup plus d'hommes, — dix fois plus pour le moins, que par le hasard des batailles. Quand vingt mille hommes ont passé la frontière ou débarqué en pays ennemi, si quelques mois après ils sont réduits de moitié, il est rare que le plomb ou l'acier en ait atteint un millier. Un vieux général, accoutumé au commandement des armées, nous disait un jour qu'il ne savait qu'une seule chose aussi difficile à expliquer que la disparition de tous ces hommes dans de longues campagnes, c'est ce que deviennent toutes les épingles que l'on fabrique. Eh bien, ces pertes, si considérables en toute armée quelconque, elles dépassent, dans les armées russes, presque autant celles des autres peuples que pour ceux-ci les pertes éprouvées pendant la campagne dépassent le nombre des victimes tombées sur les champs de bataille.

La seconde chose qui nous frappe, comme conséquence des mêmes causes, c'est qu'elles paralysent nécessairement une partie des vastes

éléments de puissance que renferme la Russie. On ne peut douter que l'empereur Nicolas n'ait de quoi armer au moins un million d'hommes; s'il ne les a pas sous les armes, il *pourrait* les avoir, et assurément il paye comme s'il les avait. Les ressources de son immense territoire et la faculté d'en disposer d'une manière absolue lui fourniraient les moyens de mettre en mouvement cette masse d'hommes pour quelques campagnes, quoiqu'il lui fût impossible de l'entretenir pendant une guerre prolongée. Et cependant il est certain que tous ses efforts parviendraient à peine à mettre en ligne et à soutenir longtemps hors des frontières cent cinquante à deux cent mille hommes au plus. Les armées russes se divisent en brigades, les brigades en bataillons. — Avant d'atteindre les frontières, elles ont affaire à un ennemi qui les suit sans relâche et les décime incessamment, — ce sont leurs propres officiers.

Aucun acte, aucun exemple de sévérité ne peut déraciner le mal; l'habitude est trop invétérée, elle est devenue comme une loi de la nature. Autant vaudrait essayer du même moyen pour corriger une réunion d'ivrognes et de joueurs entourés de bouteilles et de cartes. Un souverain absolu, dans une juste indignation, peut écraser ceux qui l'offensent; mais il ne peut empêcher leurs successeurs de les imiter.

On pourrait comparer la position des empereurs de Russie vis-à-vis de leur peuple à celle d'un cerveau qui aurait à diriger, avec des nerfs débiles et des fibres relâchées, les membres d'un énorme géant. Il n'existe pas en Russie de corps de fonctionnaires publics sur lequel on puisse compter ; pas de matériaux dont on puisse former un corps de confiance. Le gouvernement en est réduit à ce point, de ne savoir où prendre un homme auquel il puisse confier, avec chance de profit ou seulement avec quelque sécurité, la moindre portion de ses forces ou de ses intérêts. Il n'a pas seulement à redouter qu'on abuse occasionnellement de sa confiance : il faut qu'il compte avec certitude que dans quatre-vingt-dix-neuf cas sur cent il sera trompé, et c'est là-dessus qu'il doit calculer son résultat probable. S'il y avait moyen de transporter en Russie l'administration civile et militaire de l'empire britannique, ou du moins d'inspirer aux fonctionnaires russes quelque chose de l'intégrité qui la distingue, la puissance du czar en serait fort agrandie; elle deviendrait en réalité ce qu'elle est aujourd'hui sur le papier.

Si l'armée, le support et l'appui des souverains russes et de leur famille, souffre ainsi des déprédations de ses chefs, la marine, cette création favorite de Pierre le Grand, négligée par ses suc-

cesseurs, jusqu'à ce que l'empereur Nicolas, contre l'avis de tous ses conseillers, en eût pris en main la direction, n'offre pas un champ moins fertile à leurs intrigues ; bien qu'ici comme dans les autres départements, ces abus, depuis le règne actuel, au lieu d'éclater au grand jour, aient été forcés de fuir la lumière. A la vérité, la marine russe, élevée par les soins de son premier fondateur comme une plante exotique transportée dans un sol défavorable, n'aurait probablement, sans aucune direction quelconque, poussé de profondes racines. Pierre construisit des vaisseaux, les organisa à l'aide de matelots étrangers, et conquit une vaste étendue de côtes, dans l'espoir que ses Moscovites deviendraient marins avec le temps. Ses successeurs abandonnèrent sa flotte et les vues dans lesquelles il l'avait créée. Depuis son règne, l'empereur Nicolas est le premier qui ait essayé de raviver sa gloire ; mais il l'a fait sans avoir les idées de Pierre, à défaut desquelles la hardiesse du plan n'est plus qu'une absurdité, à moins de supposer que le dernier terme de l'ambition du czar actuel soit de faire manœuvrer ses nombreux vaisseaux par des Suédois, des Norwégiens ou des Danois sujets de la couronne.

Deux anecdotes peuvent établir qu'en ce qui touche l'intégrité de l'administration, la marine

ne jouit d'aucun avantage sur l'armée de terre, ce dont le lecteur trouvera, au reste, de plus amples preuves dans les chapitres spécialement consacrés à l'état des armées de terre et de mer. L'empereur Nicolas, n'étant encore que grand-duc, avait eu connaissance des épouvantables malversations pratiquées dans les arsenaux de la marine à Cronstadt. Quelque temps après son avénement, il y envoya à l'improviste une commission qui mit partout les scellés et se prépara à commencer une enquête dès le lendemain. La nuit même, les arsenaux furent la proie du feu; mais l'élément destructeur ne put faire disparaître les preuves accumulées de la fraude. En enlevant les décombres, on découvrit nombre de canons dont l'inscription prouva qu'ils appartenaient à un vaisseau de guerre qui s'était perdu peu de temps auparavant dans le golfe de Finlande, et, disait le rapport, avec toutes ses batteries et ses munitions. Évidemment les officiers qui l'avaient mis en mer dans l'intention de le couler, avaient eu soin de laisser à terre, pour les vendre, les parties les plus précieuses de l'armement et de l'approvisionnement.

Il y a deux ans environ, le gouvernement russe fit construire aux États-Unis la frégate à vapeur *le Kamtschatka*. La dépense s'éleva à plus du double de ce qu'elle eût été en Écosse ou dans le

nord de l'Angleterre; elle dépassa d'un tiers au moins ce qu'aurait coûté à Londres le navire le plus soigné. Ce bâtiment fut construit sous la surveillance d'un officier russe, un des meilleurs marins, pour le dire en passant, de la flotte impériale, l'aide de camp et le favori du prince Menchikoff, ministre de la marine. A l'arrivée du navire, quoique la glace ne fût pas encore prise, il était déjà trop tard pour l'essayer; mais on en apprit assez sur sa construction pour faire douter fortement qu'elle justifiât l'énormité de la dépense. On nomma un comité; c'est la panacée universelle en Russie. Nous n'avons jamais eu connaissance de ses conclusions, seulement il transpira au commencement de l'enquête que le chêne de choix dont la frégate, selon le contrat, devait être composée, et qu'on assurait effectivement y avoir été employé, s'était, sans qu'on pût s'en rendre compte, métamorphosé en chêne de rebut pendant la traversée sur l'Atlantique.

Quant à ce qui regarde le commissariat et l'artillerie, on remplirait des volumes du récit de leurs connivences dans les fraudes envers la couronne; on y trouverait les friponneries les moins déguisées, et même les plus burlesques, comme, par exemple, celle de ce colonel d'artillerie qui, chargé de vérifier la fourniture d'un certain nombre de caissons et de boulets, fabri-

qués pour le compte du gouvernement dans une fonderie particulière de Saint-Pétersbourg, reçut de l'argent pour placer un de ses subordonnés à la porte d'une cour, avec ordre de noter le nombre des charretées qui en sortaient; à mesure qu'elles défilaient devant lui, on les faisait rentrer par une porte de derrière, pour passer de nouveau sous ses yeux.

Les notions générales que nous avions à donner sur l'état du peuple russe, avant d'aborder en particulier les différentes parties du sujet, seraient incomplètes si nous n'y ajoutions quelques détails sur deux des moyens les plus terribles d'oppression dont le gouvernement fasse usage, moyens qui sont en quelque sorte deux instruments de torture; l'un pour les basses classes, l'autre pour la noblesse. — Nous voulons parler de la police civile et de la police secrète, ou, comme on l'appelle, *la haute police*, dont le comte Benkendorff, principal confident de l'empereur, est le grand-maître. Sous des formes différentes, cette inquisition nouvelle n'est pas une moindre source de tourments et de misère que celle qui condamnait à la torture et au bûcher pour différence de religion. — Mais nous allons d'abord conduire le lecteur à travers la capitale moderne du singulier empire dont nous cherchons à esquisser la condition sociale dans ce qu'elle offre de plus saillant.



V

SAINT-PÉTERSBOURG ET SES HABITANTS.

SAINT-PÉTERSBOURG ET SES HABITANTS[1].

Saint-Pétersbourg, l'œuvre de Pierre Ier, est le type de cette Russie moderne, qui date de la même époque, — Russie corrompue, policée plus que civilisée, et dont la barbarie se déguise sous le vernis des usages européens.

Il n'y a pas cent quarante ans que les premiers édifices de cette cité impériale prirent la place des huttes de pêcheurs dans les marécages de la Néva, et il n'y a guère plus longtemps que le ter-

[1] Sans attaquer la justesse des jugements de l'auteur sur plusieurs des monuments qu'il passe en revue dans ce chapitre, nous ne pouvons nous empêcher de trouver l'ensemble du tableau beaucoup trop assombri. Nous dirons en un seul mot que, d'après nos impressions personnelles, Pétersbourg nous paraît être après Paris la capitale la plus grandiose et la plus monumentale du Continent.

ritoire sur lequel elle a été bâtie appartenait à la Suède.

Nulle ville d'Europe ne fixe plus l'attention du voyageur; et cependant il en est peu qui soient moins imposantes. La magnificence de ses places, de ses constructions et de ses canaux, la manière avantageuse dont ses principaux édifices sont disposés, produisent un effet qu'aucune autre ville européenne ne saurait produire. Mais ensuite, le mélange maladroit de l'architecture grecque et de l'architecture moderne dans les bâtiments les plus remarquables, avec les dômes et les minarets des églises russo-bisantines, chargées d'or, de bleu, de vert, d'argent et parsemées d'étoiles, enfin l'aspect moderne des frontispices qui décorent ses gigantesques monuments (dont plusieurs ne seraient pas indignes de figurer à côté du palais de Buckingham ou de la Galerie nationale), la blancheur même du plâtre sous une atmosphère aussi limpide, aussi exempte de fumée que le ciel d'Italie, tout nous rappelle invinciblement que c'est une œuvre d'hier.

On n'y retrouve aucun de ces souvenirs historiques dont les vieux monuments du moyen âge reçoivent tant d'intérêt et qui nous inspirent du respect même pour les rues étroites et les églises des antiques cités. L'architecture et la sculpture n'offrent à la vue aucun de ces trésors qui donnent

tant de prix aux recherches dans les autres pays. De vastes portiques, des arcs de triomphe étalent aux yeux des armes et des trophées de stuc peints en bronze; les chevaux et les statues colossales qui les surmontent sont d'une exécution déplorable. Partout semble avoir prévalu l'idée d'élever, à l'instar des Égyptiens et des Babyloniens, des édifices pareils à ceux que le génie de Martin attribue à des lieux aujourd'hui couverts de sable. Mais il s'en faut que l'exécution réponde à la grandeur de la pensée. Loin de porter l'empreinte de cette solidité qui défie le temps et qui survit aux empires, ou de présenter cette magnificence architecturale que l'imagination a transportée sur la toile, Saint-Pétersbourg, avec ses édifices gigantesques, ne brille que par leur dimension; il ne nous inspire pas plus de respect qu'un château gothique en miniature n'en inspire au badaud de Londres; et si, en voyant Saint-Pétersbourg, on se rapellé qu'il s'est élevé avec la même rapidité que la plante aquatique qui se développe dans les marais où s'étend la masse de ses fondations, on éprouve en même temps l'impression inévitable et douloureuse qu'il n'aura, comme elle, qu'une durée éphémère.

Cette impression, non-seulement elle s'est produite sur l'imagination du spirituel marquis de Custine, mais le simple et minutieux Kohl l'a

éprouvée aussi bien que Bremner. « La capitale russe, dit le dernier, a rempli l'univers d'étonnement par la rapidité de sa construction, doit-elle l'étonner encore davantage par la rapidité de sa chute? Le fier monarque du Nord entendra-t-il répéter de sa résidence bien-aimée, ce qui fut dit au prophète au sujet de la citrouille, dont la vue le réjouissait : « Une nuit l'avait vue naître, une nuit la vit périr! » M. de Custine observe que « les » anciens bâtissaient avec des matériaux indes- » tructibles sous un ciel conservateur; ici, avec » un climat qui détruit tout, on élève des palais » de bois, des maisons de planches et des temples » de plâtre; aussi les ouvriers russes passent-ils » leur vie à refaire pendant l'été ce que l'hiver a » démoli; rien ne résiste à l'influence de ce cli- » mat; les édifices, même ceux qui paraissent les » plus anciens, sont reconstruits d'hier; la pierre » dure ici autant que la chaux et le mortier durent » ailleurs..... On peuple les solitudes du pôle de » statues, de bas-reliefs destinés à perpétuer l'his- » toire, sans penser que dans ce pays les monu- » ments vont encore moins loin que le souve- » nir..... Cette ville, avec ses quais de granit, est » une merveille; mais le palais de glace, où l'im- » pératrice Élisabeth a donné une fête, était une » merveille aussi; il a duré ce que durent les flo- » cons de neige, ces roses de Sibérie. »

» Il est vraiment terrible, dit Kohl, de penser » que cette jeune et belle cité, avec toutes ces » magnifiques créations, soit condamnée à pé» rir..... Mais nous n'aurons pas lieu de nous » étonner si quelque matin les journaux nous » apprennent que Saint-Pétersbourg, qui s'éleva » subitement des marais de la Finlande, comme » un splendide météore, a disparu aussi soudai» nement que les feux follets qui hantent ces dé» serts. »

Sans doute il ne faut pas toujours s'en rapporter à l'opinion des voyageurs : les uns sont incapables de juger, les autres n'en ont pas eu l'occasion. Quelques-uns, en voyant du haut des Alpes se déployer devant eux la vallée de Chamouni, n'observeront que les pas des mules et les inégalités du chemin; d'autres, dont les regards embrassent l'horizon, prendront dans leur enthousiasme les nuages pour des montagnes. — En général, nos impressions personnelles, toujours plus ou moins colorées par notre imagination ou influencées par de vagues souvenirs, méritent peu de confiance. — Toutefois, quand nous trouvons, comme ici, nos impressions d'accord avec celles d'autres personnes, différentes entre elles d'idées, de langage, de caractère, il nous est permis de voir dans ces pronostics de destruction l'expression marquée, le trait ca-

ractéristique de la physionomie de cette immense cité.

On assure qu'en plusieurs endroits le sol de Saint-Pétersbourg est un marais sans fond, et que les pilotis flottent plutôt qu'ils ne soutiennent réellement les constructions dont ils sont la base. Il est bien connu que de forts vents d'ouest, rares il est vrai, mais susceptibles de se produire une fois en un ou deux siècles, peuvent élever les eaux du golfe de Finlande assez haut pour balayer entièrement la malheureuse ville. On n'a pas oublié que cet événement fut tout près d'arriver sous le règne d'Alexandre.

Lorsque après la fondation de Saint-Pétersbourg, l'énergique Pierre eut arraché des mains d'un sacerdoce formidable le sceptre du pouvoir spirituel, quelques fanatiques s'élevèrent çà et là, dans leur désespoir, contre l'homme du destin, et frappant de malédictions l'œuvre impie du czar, lui prédirent le sort de Babylone, de Ninive et de Gomorrhe. Des moines et des prêtres prophétisèrent en différentes parties de l'empire; soit inspiration de la haine ou du fanatisme, soit que le cours naturel des événements dût réaliser quelques-unes de leurs prédictions, elles s'emparèrent si fortement de l'esprit superstitieux du peuple, que rien n'a pu les en déraciner depuis; elles revivent même dans une suite non inter-

rompue de prophètes, qui continuent de temps en temps à prédire la ruine et la désolation de la moderne capitale des czars. L'inondation de la ville, sous le règne d'Alexandre, submergea dans les donjons de la forteresse plusieurs fanatiques qui avaient prophétisé l'événement. Aujourd'hui même languissent dans ces donjons au moins deux de ces enthousiastes; ils s'imaginent que le manteau de leurs malheureux prédécesseurs est descendu sur eux.

L'impression produite par ces pronostics se fortifie de l'aspect périssable de ces bâtiments prodigieux qui s'élèvent partout, et dont les murs de plâtre se dégradant incessamment, se fendent à l'intensité du froid comme sous les rayons dévorants du soleil.

Nous ne nous rappelons plus qui a nommé Saint-Pétersbourg un vaste camp de lattes et de plâtre; mais il s'en faut que la dénomination soit impropre. Il est très-vrai, comme M. de Custine l'observe en d'autres termes, que là le travail de l'homme ne s'arrête jamais. Après avoir élevé une foule de constructions colossales, non-seulement il n'a rien édifié pour les siècles futurs, mais c'est à peine s'il a bâti pour sa postérité immédiate. De continuelles réparations sont tellement nécessaires, qu'on peut presque dire que chaque génération a rebâti la ville. Les matériaux

ne contribuent pas moins à cette perpétuelle dégradation que le climat et la situation géographique. Ceux qu'on emploie à Saint-Pétersbourg pour les ornements extérieurs, ne dureraient en aucun climat; mais les murs épais de briques ou de pierres, qui partout ailleurs résisteraient dans une certaine mesure à l'action du temps, sont ici des coquilles creuses que la collusion des architectes, des courtisans et des ministres a remplies de sable et de débris, quoique chacune des briques et des pierres que ces débris remplacent ait été payée du sang et des sueurs du peuple moscovite.

Si Saint-Pétersbourg n'était continuellement rebâti, il est certain qu'en peu d'années, en moins de temps peut-être qu'il n'en a fallu pour l'arracher du marais, le marais remplacerait la ville; le plâtre tomberait en poussière, les murs qu'il recouvre s'écrouleraient dans la boue, et la mousse spongieuse des climats septentrionaux surmonterait le tout, avec l'aigre myrtille, qui seul, dans ce pays, semble fleurir sur son lit de neige et d'eau stagnante. On a dit que « sans la main continuellement préservatrice de l'homme, la cathédrale de Saint-Isaac, la colonne d'Alexandre, et les quais de granit de la Néva, survivraient seuls, en moins d'un siècle, aux ruines de Saint-Pétersbourg. »

Nous verrons qu'il est douteux que l'église de Saint-Isaac, cette montagne de métal et de marbre, et que le gigantesque monolithe lui-même, résistassent parmi les débris de cette cité, que les flatteurs du palais d'hiver ont surnommé la Rome moderne.

C'est avec raison qu'on a comparé Saint-Pétersbourg à un campement; car le territoire sur lequel il est situé, conquête de la Russie, n'est même pas russe. Le pays qui l'entoure est principalement peuplé de Finois; la rive opposée de la Néva est une terre finoise, et la frontière du grand duché de Finlande, où tous les cœurs battent en faveur de la Suède, n'est qu'à dix milles de là. Comme le musulman se tourne vers la tombe du prophète, de même les regrets, les souvenirs, et jusqu'aux espérances du peuple finois, se tournent vers la Suède, ce corps dont ils ont été si récemment et si violemment séparés.

En Suède on trouverait à peine un homme, une femme, un enfant, dans le cœur desquels la perte de cette province stérile ne soit pas encore aussi vive qu'au premier jour. L'idée de délivrer le saint sépulcre n'excitait pas autrefois, chez les peuples de l'ouest, plus d'enthousiasme que celle de recouvrer leur chère Finlande parmi les Suédois. L'empire russe et la monarchie suédoise restent face à face, comme Goliath et David, il est

vrai, mais qui peut dire si la marche des événements et la politique occidentale ne mettront pas aux mains de la Suède la pierre fatale qui doit partir de la fronde? Ce ne sont pas seulement les vagues de la Baltique qui menacent Saint-Pétersbourg; les orages que peuvent amasser contre l'empire russe la politique, l'intérêt, l'exécration des peuples civilisés, ne lui sont pas moins menaçants, et il reste en butte à la première attaque sérieuse qui sera dirigée contre lui. Il y a donc en effet plus d'une raison pour que dans un siècle d'ici il ne reste pas plus de trace de la capitale de Nicolas qu'il n'en est resté du village royal d'Attila.

Pour en revenir à nos palais de plâtre et de stuc, ils ont sans doute leur utilité relative; la préparation qui les recouvre déguise admirablement l'aspect sombre et désagréable de la brique. Cela fait à bon marché des habitations assez propres, dont peuvent se contenter des particuliers d'ailleurs peu exigeants; mais employées dans la vaine pensée de rendre imposants des édifices modelés sur les formes de l'architecture classique, de telles constructions ne produisent d'autre effet que de paraître presque aussi absurdes qu'elles sont immenses. Si, à cet égard, il existe quelques exceptions, c'est seulement en ce qui concerne les matériaux, et elles ne rendent que plus frap-

pante l'absence complète du génie architectural.

Il n'y a peut-être dans cette ville que deux édifices dignes d'attirer l'attention autrement que par leur étendue, encore ont-ils relativement assez peu d'importance. Nous voulons parler de l'académie des beaux-arts, sur la rive droite de la Néva, et, sur la rive opposée, du palais de marbre, ancienne résidence de Catherine, où son favori Potemkin, auquel elle en fit don, dissipa ses millions avec tant de facilité. Ce dernier s'appelle aussi le palais de Tauride, du nom de la province d'où fut tiré le marbre rouge de sa façade. De bons matériaux paraissent avoir été employés avec assez de goût à sa construction; mais il est d'une dimension trop restreinte, et ce n'est qu'un palais italien, tel qu'on en voit à Venise le long des canaux.

Il existe deux exceptions remarquables à cet emploi général de mauvaise brique et de plâtre dans les monuments de la métropole russe : l'une est la colonne, le plus grand monolithe qui existe au monde. Nous ne nous rappelons pas sa hauteur exacte. Le fût consiste en une seule pièce de granit rouge, de quatre-vingt-quatre pieds de haut et de quarante-cinq de circonférence; son chapiteau de bronze est surmonté d'une croix et d'une figure également de bronze. Nous ne croyons pas qu'il soit inférieur en grandeur au

monument qui a été élevé à la mémoire du duc d'York sur la place de Waterloo. La colonne d'Alexandre est considérée avec un juste orgueil par les Russes comme la plus remarquable de son espèce. Les temps anciens et modernes n'ont jamais vu de bloc aussi gigantesque arraché aux entrailles de la terre. Malheureusement l'art n'a rien épargné pour gâter l'effet que la matière pouvait produire. La colonne est surmontée d'une figure colossale de l'Espérance, tenant d'une main la croix et levant l'autre en l'air, mais dans une attitude si malheureuse, que, vue des deux côtés, la tête, excessivement petite, de la céleste envoyée, qui est penchée en avant d'une manière inexplicable, se trouve cachée par la perpendiculaire de la croix, ce qui donne à cette figure l'apparence d'une femme sans tête, et rappelle l'enseigne favorite des auberges d'Angleterre.

On s'étonnait de cette singulière circonstance devant un Russe, dans la famille duquel l'esprit semble héréditaire. « Eh! comment, répondit-il, l'Espérance oserait-elle, si elle n'avait perdu la tête, s'exposer aux regards d'un empereur de Russie ? »

Les anecdotes sur cette colonne rempliraient un volume; elles caractérisent bien l'état des choses en Russie. Un voyageur moderne raconte que, des ordres ayant été donnés de se procurer

un bloc de granit de quatre-vingt-quatre pieds de long, l'employé chargé de l'opération en trouva un de près de cent pieds; il coupa l'excédant, pour obéir littéralement à ses instructions. *Se non è vero, è ben trovato.* — Il fallut transporter l'énorme cylindre des carrières de Pytterlax, en Finlande, où il avait été taillé : la tâche fut confiée au génie militaire. Pendant qu'une commission de généraux et de colonels délibérait sur la manière de s'y prendre, un simple paysan, sans instruction, un homme de cette classe dont le métier consiste à faire exécuter les travaux au moyen de mercenaires et d'esclaves loués aux seigneurs, se chargea de l'entreprise, qu'il conduisit à sa manière, et dans laquelle il réussit.

On découvrit bientôt que le splendide pilastre avait une crevasse profonde; on se hâta de la remplir de ciment et de polir le tout; mais lorsqu'il fut dressé sur sa base, la crevasse ne tarda guère à reparaître; ce fut l'affaire de quelques hivers et de quelques étés. L'accident n'était pas douteux; il était moins certain que la crevasse pût s'étendre dans une pierre aussi dure que le granit rouge. Mais en Russie, rien de ce qui appartient au gouvernement ne doit avoir de défaut. La vanité impériale s'émut, et l'on nomma un comité d'amiraux, de généraux et de conseillers d'état, pour vérifier, en montant au sommet de

la colonne par un échafaudage, l'existence de cette prétendue crevasse qui frappait tous les yeux de Saint-Pétersbourg. Il est difficile de savoir si les commissaires voulurent tromper l'empereur par un rapport conforme à ses secrets désirs, car c'est une tâche peu gracieuse que d'avoir à troubler l'esprit d'un souverain; ou seulement s'ils eurent mission d'abuser le public; mais ils s'accordèrent unanimement à déclarer que « c'était une erreur d'optique, occasionnée par un défaut de poli dans cet endroit de la colonne, etc. »

A moins que chacun des membres du comité n'ait été subitement frappé de la même incrédulité que saint Thomas, il est impossible de croire qu'ils se soient abusés eux-mêmes. On avait entendu l'un d'eux avouer qu'avant l'érection du monument il avait mis le doigt dans cette crevasse.

La grande cathédrale de Saint-Isaac, ce monument accusateur de plusieurs règnes sous lesquels elle fut tantôt construite à moitié, tantôt à moitié détruite, puis tout à fait négligée, est la gloire et l'orgueil du règne actuel, qui la mène rapidement à sa fin. C'est un édifice de première grandeur; ses murs sont revêtus de blocs étonnants de marbre de Finlande soigneusement polis. Elle a quatre façades, dont les portiques sont supportés par des piliers monolithiques de gra-

nit rouge, de cinquante-six pieds de haut et d'environ dix-huit de circonférence; de plus petites colonnes entourent le tambour du dôme, qui est en fer. Le dôme lui-même est doré et entouré de statues colossales d'anges en bronze. On se propose d'orner l'intérieur de cent quatre-vingt-huit pilastres de marbre finois.

Quoique très-vaste, l'église de Saint-Isaac n'approche pas de Saint-Pierre de Rome, de Saint-Paul de Londres, de Sainte-Marie à Florence et de Sainte-Sophie à Constantinople. Elle devrait cependant, à raison de la richesse des matériaux employés à sa construction, être rangée parmi les édifices religieux de premier ordre, tandis qu'au contraire elle est un chef-d'œuvre de ce mauvais goût qui donne à la matière la plus solide un aspect à la fois grêle, lourd et affecté.

La première chose qui frappe à la vue de cet édifice, c'est l'aspect foncé qu'il reçoit de la couleur grise du marbre employé à la base de ses murs, et du granit rouge-brun de ses colonnes. Tout au contraire des monuments gothiques noircis par le temps, c'est sombre sans être solennel, parce que c'est neuf, et que cela le paraîtra toujours, à cause du poli du marbre et du granit. Cette couleur, jointe à la petitesse des fenêtres et à l'absence totale de relief des mu-

railles, le fait paraître encore plus massif. Lorsqu'on élève les yeux vers la coupole, l'air de solidité qui pourrait racheter la pesanteur de l'architecture disparaît entièrement, parce que la construction se compose de feuilles de tôle peintes en rouge et en gris, pour imiter le marbre et le granit du dessous. L'œil le moins expérimenté n'est pas dupe de cette imitation, qui figure beaucoup mieux une décoration fragile de bois peint que de la pierre.

Toutes les colonnes ont des chapiteaux de cuivre bronzé dont la couleur crue produit un effet désagréable. Le pourtour est entouré d'énormes statues d'anges de bronze, toutes semblables entre elles, roides et sans aucun mérite de sculpture; le dôme lui-même est, selon le goût du pays, entièrement doré. Cependant, tout barbare qu'il est, peut-être ce goût, s'il était appliqué d'une manière générale à tous les objets en bronze de l'édifice, produirait-il un meilleur effet, sans en augmenter l'extravagance; cela du moins aurait relevé la couleur sombre de la pierre, et aurait donné au monument un air complet et terminé qui lui manque aujourd'hui; car ce mélange de bronze et de dorure donne toujours l'idée que la dernière est là comme un brillant manteau de cuivre destiné à subir prochainement l'opération du bronzage.

On assure qu'à l'endroit où la cathédrale a été bâtie le sol est de nature à rendre les fondements aussi fragiles que le paraît être la partie supérieure de l'édifice. Il consiste en une fondrière profonde dont on a cherché à solidifier la surface par une forte charpente; c'est sur cette sorte de radeau que flotte la masse prodigieuse du monument. Dès que la charpente se pourrira, il doit naturellement s'abîmer dans les profondeurs de la fondrière.

L'édifice fut d'abord commencé en marbre; l'empereur Paul le continua en briques; ce qui donna lieu à une épigramme qu'on trouva collée sur les murs, et dont voici la traduction libre:

> Dans cette église un emblème est tracé
> Du présent règne et du règne passé;
> L'un est en brique et l'autre fut de marbre.

Cette épigramme coûta la langue à un honnête homme auquel l'empereur la fit arracher. Il avait été signalé comme l'auteur par la police, obligée de trouver un coupable; le véritable auteur est resté inconnu. Le règne de marbre auquel il est fait allusion est celui de l'impératrice Catherine.

Nous sommes loin d'adopter ce que l'on raconte des fondations marécageuses de l'église Saint-Isaac; il y a cependant un fait indubitable,

c'est que déjà ces murs massifs se sont fendus et ouverts, bien que la cathédrale elle-même soit à peine terminée. Mais cette circonstance, qui a vivement alarmé les architectes, est attribuée à la réunion peu judicieuse d'un vieux mur de briques avec un nouveau : l'un se retirant sans que l'autre cède aussi, il en résulte un effet exactement pareil à celui de l'eau bouillante sur une glace épaisse, lorsqu'une partie s'étend, tandis que l'autre reste stationnaire; le vieux mur résiste, le nouveau seul s'est retiré; de là le divorce de ce ménage mal assorti. Cette version explique du moins parfaitement la séparation du mur intérieur, sans qu'il y ait entre ce fait et les prétendues fondations flottantes un rapport susceptible d'affecter la sécurité de la cathédrale.

Les fautes et les contradictions choquantes que décèle cet édifice ne doivent pas être imputées à Montferrand, son architecte nominal : obligé d'obéir en partie aux idées de ses prédécesseurs, il lui a fallu de plus se conformer journellement aux fantaisies d'une autorité ignorante ; de sorte que très-probablement ce qui est digne d'éloges vient de lui, et le reste appartient aux autres. Au surplus, ce monument ne prouve rien en sa faveur, tout prodigieux qu'il est, car il est prodigieux, quoique aussi inférieur à Saint-Paul que Saint-Paul lui-même est inférieur à Saint-Pierre.

Saint-Paul, par son air de grandeur, par l'harmonie de ses proportions et même par son élévation, est encore fort au-dessus de Saint-Isaac; et cependant Saint-Isaac — la dernière église peut-être qui sera construite sur de telles dimensions dans cette ère généralement utilitaire qui s'ouvre devant nous — fut entrepris dans des circonstances infiniment plus favorables que celles où se trouvèrent Wren ou Brunelleschi, aussi bien qu'aucun de leurs confrères. Wren établit le dôme de Saint-Paul en cônes de briques, revêtus de charpente. Les vastes dômes de pierre, de Brunelleschi, exigèrent toute la hardiesse de son génie. Mais aujourd'hui, l'architecte le moins audacieux trouve des facilités toutes nouvelles dans le progrès du travail du fer; soumettant pour ainsi dire un nouvel élément aux volontés de l'art, il ne voit plus qu'un lieu commun dans des œuvres qui passaient autrefois pour des merveilles. Le savant Tredgold nous montre qu'on peut maîtriser la Tamise par un pont d'une seule arche.

Le dôme de Saint-Isaac est aussi de fer; mais grâce à la mauvaise application qu'on a faite de cet élément d'architecture, au lieu de produire l'effet qu'on en devait attendre, il ressemble à un postiche de plâtre ou de bois peint.

La cathédrale moscovite n'est pas écrasée par

des bâtiments adjacents ; elle donne sur une place, ou plutôt sur un immense quadrilatère, qu'on nomme plus proprement la *plaine* Saint-Isaac, et qui est appelée quelquefois *steppe* par les hypercritiques du pays, dont l'aversion pour les espaces ouverts est égale à l'horreur du vide que les anciens philosophes attribuaient à la nature. Cent mille hommes de troupes ont été réunis dans ce quadrilatère, qu'entourent des édifices gigantesques, les plus beaux de Saint-Pétersbourg, et qui renferme les deux monuments les plus remarquables de cette ville, — la statue de Pierre le Grand et la colonne monolithique dont nous avons déjà parlé. Le sénat, le ministère de la guerre, les bureaux du gouvernement, le palais impérial d'hiver et l'amirauté, semblent la regarder en pitié du haut de leur grandeur de plâtre. Une de ses issues se termine par un arc de triomphe ; les trois autres donnent sur trois rues principales, dont l'une, celle de Newsky, aussi large que la place de Portland à Londres, a environ quatre milles de longueur[1]. De chaque côté de l'amirauté s'ouvre, à travers la noble rivière, une perspective de quais, de monuments, de colonnes rostrales, de la douane et du château.

Ces colonnes rostrales, si respectables autrefois lorsqu'elles étaient élevées comme des tro-

[1] Un peu plus d'une lieue.

phées dans la vieille Rome, et ornées des proues des vaisseaux carthaginois, sont en elles-mêmes peu élégantes et deviennent tout à fait grotesques quand elles sont faites de briques recouvertes de plâtre, comme celles du *Vasili-Ostroff*.

Le palais impérial d'hiver, dont le toit abrite environ trois mille personnes, et même six mille, selon quelques récits, est la résidence de l'empereur. Il touche à l'ermitage, retraite fameuse dans l'histoire privée de Catherine. On s'occupe aujourd'hui de la reconstruction partielle de ce dernier, qui sert de galerie de tableaux, et qui peut être considéré comme une partie du palais, auquel il est lié. Le palais d'hiver, construction des plus étranges, est surchargé d'un rang de lourdes figures qui en surmontent le faîte. S'il n'offre en lui-même rien d'admirable, excepté les magnifiques glaces dont il est orné, il est remarquable en ce qu'après avoir été détruit par le feu, il fut reconstruit et meublé dans l'espace de douze mois, — un peu aux dépens de la solidité, comme on le verra par la suite. Les figures grossières qui le surmontent, aussi bien que les anges qui couronnent le dôme de la cathédrale, ont toute la roideur, toute l'uniformité du soldat russe. Ils justifient parfaitement l'expression des moujiks, qui, dans leur admiration naïve, les appellent *roths*, ou compagnies d'anges.

Cet édifice a été construit sous le règne d'Élisabeth, par l'Italien Rastrelli. A en juger par les premiers plans, il a dû être, avant sa reconstruction actuelle, beaucoup moins imposant qu'il n'est même aujourd'hui; car les différents ordres de l'architecture grecque auraient été entassés sans proportions l'un sur l'autre, étage sur étage. Mais peut-être, excepté le Kremlin, n'y a-t-il en Russie aucun autre édifice auquel se lient les mêmes souvenirs historiques; et encore le Kremlin ne l'égale-t-il sous ce rapport que comme se rattachant à ces époques barbares de l'histoire moscovite pendant lesquelles l'état du peuple russe était plutôt un sujet de curiosité que d'intérêt pour ses voisins civilisés, qui ne pouvaient supposer que la condition d'un tel peuple influât jamais sur leurs destinées.

Quel que fût le talent de Rastrelli, et quelque peu de goût qu'il ait montré dans la construction du palais d'hiver, il satisfit évidemment le goût de ceux qui l'employèrent; car il fut récompensé par le titre de comte et chargé de construire les palais de Strelna et de Peterhoff. Mais élevé ainsi par le flux de la faveur impériale, il n'en fut précipité que plus bas par son reflux : disgracié et pauvre dans sa vieillesse, il mourut en Italie, après avoir mendié le pain amer de la charité.

La prodigalité de plusieurs règnes a peut-être

accumulé dans ces murs plus d'éléments de splendeur et de magnificence que n'en vit jamais aucun autre monument — velours et soieries, tapis, châles, dorures, glaces, ambre et lapis-lazuli, marbres, statues et peintures, — les célèbres portraits que fit Dawe de quatre cents généraux russes, dont les Russes eux-mêmes ont oublié les noms, et qui sont demeurés profondément inconnus au reste de l'Europe.

En 1837 ce monument, élevé par le travail de quatre-vingt mille ouvriers, et que ses possesseurs avaient mis plus de quatre-vingts ans à décorer, devint la proie des flammes. Victime d'un élément qui ne respecte pas plus le palais des princes que la chaumière du pauvre, il fut en peu d'heures réduit en cendres. Pour donner une idée de l'espace qu'il occupait et qu'il occupe encore aujourd'hui, il faut répéter que le nombre de ses habitants dépasse trois mille et va peut-être au double. C'est un bâtiment quadrangulaire, dont chaque face a sept ou huit cents pieds d'étendue. L'ermitage adjacent, qui s'étend le long de la Néva, occupe environ huit cents pieds de plus. Dans l'ensemble, le palais et l'ermitage contiennent une file de pièces longue d'à peu près un tiers de mille.

L'empereur Nicolas, qui fut témoin de l'incendie de ce palais, voulut le rebâtir dans le plus

court délai possible. Il fixa lui-même à un an le terme de sa complète reconstruction. Ses architectes firent des remontrances; l'empereur insista, et un an après, jour pour jour, il reçut sa cour dans une nouvelle salle de saint Georges, le palais ayant été réédifié et meublé pour le terme prescrit. Tout l'empire applaudit, et les courtisans remarquèrent que « *Dieu même avait eu besoin d'une semaine pour créer le monde.* » Les architectes en chef de Saint-Pétersbourg avaient bien observé que « partout où l'on rassemble un nombre d'hommes suffisant, on peut, avec une rapidité proportionnée, empiler des briques et du mortier, des pierres et des solives; qu'il serait possible de bâtir en un seul jour une grande partie du mur de la Chine; mais que, comme il faut un temps nécessaire pour assécher le ciment et le mortier et pour asseoir les fondations, un tel ouvrage courrait le risque de s'écrouler; — qu'eu égard à la rigueur du froid et à l'inclémence du temps pendant la moitié de l'année environ, on ne pouvait dire qu'ils auraient douze mois pour la reconstruction, et que, les eussent-ils en entier, ils ne pourraient encore répondre de la solidité d'un bâtiment si vaste, élevé avec une célérité sans exemple dans l'histoire de l'architecture. »

Il y avait de la raison dans ces observations; mais elles avaient contre elles la volonté impé-

riale. La nouveauté même de la chose, — un plan napoléonien en briques et en mortier, — éblouit l'empereur : il en confia la direction à un de ses courtisans, homme dont il commença par mépriser le caractère, mais qui, s'étant fait l'instrument dévoué du despotisme, un de ces êtres qui devinent les désirs du maître et savent lui épargner des remords et des bassesses, se rendit si utile, que sa faveur s'accrut d'année en année. Cet homme avait été formé à l'école d'Arascheieff.

Et qu'était Arascheieff? demandera peut-être le lecteur. Si le lecteur eût vécu en Russie sous le règne d'Alexandre, il ne ferait pas plus cette question qu'un Français vivant sous le règne de Louis XIII ne l'eût faite de Richelieu. Comme Richelieu, Arascheieff gouverna le monarque et l'état; comme Richelieu, il apporta dans le gouvernement de bonnes intentions; mais dans la pratique des affaires il joignit à l'astucieuse sévérité de ce prêtre la cruauté sombre d'un oriental. Il conçut le plan et fut le fondateur des célèbres colonies militaires, qui seraient devenues dangereuses à la paix du monde, ou du moins auraient obligé les autres pays à adopter, pour leur propre défense, un système analogue, si elles n'avaient commencé par se rendre dangereuses au gouvernement impérial. Arascheieff, qui gouverna l'empereur et par lui son peuple, fut gouverné lui-

même par une maîtresse, un démon sous forme humaine, qui le poussa aux frénésies les plus cruelles. A la fin, cette femme fut assassinée par une de ses esclaves, dont elle avait, dans un moment de caprice, fait fouetter la sœur, sa favorite, élevée par elle de la manière la plus soignée, au sein du luxe et de la magnificence. Arascheieff, en punition du meurtre, fit mettre à la torture tous ses domestiques, et comme depuis le règne d'Élisabeth la peine de mort n'existe plus légalement en Russie, si ce n'est pour le crime de haute trahison, ils reçurent tous le knout. Ceux qui y survécurent furent envoyés dans une ville éloignée, dont le gouverneur était une de ses créatures, et condamnés à recevoir dix fois plus de coups de fouet qu'ils n'en pouvaient supporter.

Après la mort d'Alexandre, Nicolas visitait l'hôpital de la ville, où ces tristes victimes avaient souffert ; trois ou quatre malheureux, restes décharnés de l'exécution, survivaient encore dans le quartier des individus placés sous le coup d'une punition corporelle. Arascheieff, patron du gouverneur, ayant, à l'avénement de Nicolas, reçu la permission de voyager, en d'autres termes, ayant été exilé en Allemagne, où il mourut, il se trouva quelqu'un d'assez *hardi* pour expliquer l'affaire à l'empereur.

C'est, disons-nous, à l'école de cet Arascheieff

que fut élevé le courtisan auquel on confia le soin de veiller à la reconstruction du palais d'hiver, dans le court délai d'une année. Devenu l'instrument le plus utile de son patron, et parvenu à un rang important, on l'a vu, dans un moment où celui-ci, outré du retard d'un document, se laissait aller à la fougue de son caractère, essuyer tranquillement le crachat sur sa figure, et se courbant à cette indignité, qui lui était faite en présence d'un Anglais, son inférieur en grade, s'écrier seulement : « *Vinavat!* je me suis trompé. » Pour cet homme, il n'est rien d'impossible quand l'empereur a parlé : armé d'un ukase impérial, il se mit à l'œuvre; les meilleurs ouvriers, les meilleurs artistes de la capitale, furent contraints de travailler ; des relais de six mille hommes se succédaient jour et nuit. Nous n'avons jamais su combien il y en eut d'employés à la fois; mais ce doit être quelque chose d'extraordinaire, si l'on en juge par la quantité de *quass* qu'ils ont bue pour se rafraîchir le sang, dans la température brûlante à laquelle il y avait nécessité d'élever les chambres afin de sécher les murailles.

Le lecteur toutefois ne doit pas tomber dans la même méprise que cette dame qui, entendant énumérer les sommes considérables qu'avaient coûtées les oignons consommés par ceux qui construisirent les pyramides d'Égypte, disait : « Si

leur seule fruiterie coûta si cher, que doivent avoir été les mémoires de leurs bouchers et de leurs marchands de poisson? » Le *quass* forme la meilleure partie du salaire de ces ouvriers, parce que d'abord les payements du gouvernement, en pareil cas, sont lents, soumis à des réductions que personne n'ose discuter, et qu'ensuite la plupart de ceux qu'il emploie ont de très-fortes raisons pour ne jamais réclamer. Grand nombre de ces hommes tombaient malades journellement; plusieurs moururent, asphyxiés par l'odeur de la peinture, par la chaleur et le gaz acide carbonique; mais d'autres prenaient immédiatement leur place. Sur ce sujet, nous n'avons rien à ajouter aux paroles puissantes de M. de Custine :

« Ainsi, dit-il, en entrant et en sortant de ce
» séjour de mort, devenu, grâce à leur sacrifice,
» l'asile des vanités, de la magnificence et du plai-
» sir, ces malheureux subissaient une différence
» de température de cinquante à soixante degrés.
» Les travaux des mines de l'Oural sont moins con-
» traires à la vie ; pourtant les ouvriers employés à
» Pétersbourg n'étaient pas des malfaiteurs. On
» m'a conté que ceux de ces infortunés qui pei-
» gnaient l'intérieur des salles les plus chauffées
» étaient obligés de mettre sur leur tête des bon-
» nets de glace, afin de pouvoir conserver l'usage
» de leurs sens, sous la température brûlante qu'ils

» étaient condamnés à supporter pendant tout le
» temps de leur travail. On voudrait nous dégoûter
» des arts, de la dorure, du luxe et de toutes les
» pompes des cours, qu'on n'y pourrait travailler
» d'une manière plus efficace. Néanmoins le sou-
» verain était appelé père par tant d'hommes im-
» molés sous ses yeux dans un but de pure va-
» nité impériale... Six mille ouvriers étaient con-
» tinuellement à l'œuvre ; il en mourait chaque
» jour un nombre considérable ; mais les victimes
» étaient à l'instant remplacées par d'autres
» champions, qui couvraient les vides, pour pé-
» rir à leur tour. Sur cette brèche inglorieuse,
» les morts ne paraissaient pas, et le seul but de
» tant de sacrifices était de justifier le caprice
» d'un homme ! Chez les peuples naturellement,
» c'est-à-dire anciennement civilisés, on n'expose
» la vie des hommes que pour des intérêts com-
» muns, et dont presque tout le monde reconnaît
» la gravité[1]. »

Au reste, la volonté de l'empereur s'accomplit : il put de nouveau s'asseoir en triomphe sur son trône, dans la salle du palais que les flammes avaient dévoré un an auparavant. Mais alors commencèrent à se manifester quelques inconvénients : une odeur infecte se répandit dans les

[1] T. I, p. 236-237.

appartements; il semblait que les cadavres de ceux qui avaient péri au travail entrassent en putréfaction. On découvrit, après examen, qu'une quantité de laine grossière dont on avait doublé les parquets et les plafonds pour intercepter l'épaisse vapeur occasionnée par la chaleur, jointe à l'humidité, se pourrissait rapidement. Dans ce moment même on préparait la fameuse galerie Saint-Georges, à l'occasion d'une grande fête, à laquelle devait assister la famille impériale et les trois quarts des grands officiers de la couronne, lorsque le plafond tomba avec un bruit effroyable. Si les poutres et les solives avaient résisté un ou deux jours de plus, l'ébranlement causé par une foule si nombreuse aurait infailliblement précipité le plafond sur leurs têtes. La catastrophe, comme autrefois celle des Philistins, aurait vengé les souffrances des malheureux ouvriers sacrifiés à l'érection de ce monument du despotisme.

Si les constructions dont on vient de parler sont incapables de soutenir une critique de détail, il est vrai néanmoins que, par la manière dont elles sont groupées, elles présentent un ensemble satisfaisant. Au delà de l'ermitage, une suite de palais particuliers continuent cette ligne de portiques seigneuriaux jusqu'au palais de Tauride, lequel borde le Champ-de-Mars, où peuvent ma-

nœuvrer les cent mille hommes passés en revue dans la plaine de Saint-Isaac. Les jardins d'été en longent un côté; l'autre est occupé par le palais du grand-duc Michel et par le palais Michel, autrefois nommé le *Samok Michaeloff*, qui est maintenant l'École du génie. Ses fortifications ont été rasées. La défiance de Paul les remplaça par un fossé, qui ne put le défendre d'une mort violente.

Les palais de Saint-Pétersbourg et des environs, quoique d'une origine peu antérieure à la dernière génération, portent, avec les signes d'une décadence anticipée, une autre marque de caducité. Les souvenirs qui s'y rattachent sont jeunes, comparativement à ceux des autres villes; cependant les actions tragiques dont ils ont été témoins font qu'on y éprouve cet intérêt mystérieux qui s'attache au théâtre de crimes commis dans l'ombre.

D'un autre côté, les esprits superstitieux seraient tentés de voir dans le sort des constructeurs de ces gigantesques monuments quelque confirmation des sinistres présages qui menacèrent de malheur quiconque mettrait la main à l'érection de la ville. On a vu quel avait été le sort du comte Rastrelli. Brenno, l'architecte du palais Michel, habité par Paul Ier, dont les remparts, le jour même de l'assassinat de ce prince, étaient hérissés de canons — Brenno mourut à Dresde

dans la dernière misère. L'Écossais Camérun, qui éleva le sénat ou l'amirauté, et le célèbre Guarunghi, moururent tous deux dans la pauvreté. Voronikin, qui construisit sur ses propres plans l'église de Notre-Dame de Kasan, et Dumot, auteur du grand théâtre, n'échappèrent à la misère qu'en se donnant volontairement la mort.

C'est dans la perspective Nevsky, la plus large des trois rues principales qui partent en forme d'éventail de la plaine Saint-Isaac, que se déploient toutes les richesses de la capitale. L'une de ses extrémités en est à la fois le Bond-street, le Régent-street et le Palais-Royal; d'opulents magasins étalent aux fenêtres les marchandises anglaises et parisiennes les plus *fashionables*. Vers le milieu s'élève le *Gostinnoi-Dvor*, vaste bazar semi-oriental, qui renferme plusieurs milliers de boutiques, tenues par des marchands moscovites à longue barbe; plus loin, les maisons diminuent de grandeur, et l'œil ne rencontre plus que d'humbles échoppes dans le vieux style russe.

Dans cette rue magnifique se trouve l'église Notre-Dame de Kasan, qui, avant la construction de Saint-Isaac, était regardée comme la première de Saint-Pétersbourg. Elle se glorifie d'avoir été construite sur les plans d'un architecte russe, Voronikin. Aucun pays ne serait

tenté de lui disputer cet honneur. L'église Notre-Dame de Kasan est une pauvre et ridicule parodie de Saint-Pierre de Rome et de la *piazza di San Pietro*. Elle s'élève en forme de croix : l'aile gauche de cette croix, la principale façade, se trouve en quelque sorte transversalement coupée par un portique semi-circulaire, élevé de quelques degrés au dessus du sol, et supporté par une double rangée de colonnes corinthiennes, qui semblent s'entasser confusément l'une sur l'autre, en se dirigeant de la perspective Nevsky vers le côté de l'entrée. L'intérieur est celui de la plupart des églises grecques, dont nous donnerons plus loin une description générale, — excepté toutefois un ornement massif et inusité de cinquante colonnes de granit rouge poli, de quarante pieds de haut et d'un seul bloc, avec soubassements et chapiteaux de bronze.

Ces nombreuses colonnes monolithiques et à base de métal qui décorent Saint-Pétersbourg, sont encore, en définitive, de tous ses monuments, ce qui mérite le plus de fixer l'attention. — Au sein du demi-cercle formé par le portique de Saint-Isaac, on a placé deux statues en bronze, dont l'une est celle de Barclay de Tolly, le conquérant de la Finlande, issu d'une famille écossaise. Ce serait un faible éloge que de le mettre au premier rang des généraux russes; car, à l'ex-

ception de l'illustre Souwarow, la Russie a possédé peu de généraux qui s'élevassent au-dessus du médiocre.

Outre l'église de Kazan et le bazar, la perspective Nevsky contient encore des églises luthériennes, catholiques-romaines et dissidentes, une mosquée, un théâtre et un palais impérial. Pour les maisons particulières, on aura une idée de leur étendue, par ce fait que chacune d'elles compte de deux cents à deux mille locataires, dont les appartements offrent à peu près la même disposition que ceux de Paris.

La manière dont les édifices et les divers bâtiments sont groupés à Saint-Pétersbourg, jointe à la transparence de la Néva, large de mille pieds, dont les eaux rapides coulent à travers ces prodigieux monuments ou à leur vue, lui donne véritablement, aux yeux de l'étranger, l'aspect d'une ville de palais.

Trois canaux, presque aussi larges que la Seine vis-à-vis de l'île Saint-Louis, forment, dans la partie ferme de la ville, comme autant d'arceaux qui se relient entre eux. Ils paraissent tous comme des rivières, et chacune des rues principales qui partent de la plaine Isaac continue et s'allonge au moyen des ponts dont ils sont traversés.

Le reste de la ville diffère beaucoup de la partie magnifique que nous venons de décrire. Quoi-

que les rues y soient encore larges pour la plupart, on n'y rencontre plus guère que des maisons de bois de l'aspect le plus misérable et le plus malpropre. A la vérité, le nombre de ces maisons va tous les jours diminuant, parce que celles qui sont détruites par le feu doivent être reconstruites en briques, et que l'augmentation progressive du prix des loyers offre aux capitaux un placement avantageux. Toutefois, ces constructions nouvelles en briques, — considérables pour la plupart, et souvent d'une grandeur démesurée, n'en sont pas moins, sauf dans les rues principales, d'une inconcevable malpropreté. Les rues mêmes ne sont point pavées ; on se contente d'élever au milieu un trottoir en bois, pour que les piétons puissent passer à travers la neige ou la boue qui les obstrue. Les devants des portes et les escaliers restent dans un état de saleté dégoûtante. On laisse au seuil des chambres et dans la cour tout ce qui devrait être enlevé par le boueur ; à chaque pas le passant reçoit dans la figure des bouffées de vapeur ou d'air chaud, imprégnées d'odeur d'huile, de choux fermentés et autres parfums russes. D'innombrables locataires préfèrent quelques chambres dans les centaines d'appartements dont ces constructions se composent, à la chaumière ou à la petite maison qu'ils pourraient occuper seuls.

Les maisons rapportent plus à Saint-Pétersbourg qu'en aucune autre ville d'Europe, et ce genre de propriété donne un revenu beaucoup plus certain que la propriété foncière. Quelques maisons produisent annuellement cinq, dix et quinze mille livres sterling[1], que le propriétaire a la certitude de toucher en argent, avantage que les terres n'offrent jamais. Il n'est pas rare d'entendre dire de telle ou telle personne qu'elle possède une ou plusieurs maisons de *pierre* (c'est-à-dire de briques), de même qu'on dirait en Angleterre ses revenus en rentes ou en fonds. La propriété terrienne, en Russie, n'est n'est guère plus estimée que parmi nous les biens en Irlande ou aux Indes-Occidentales. Et encore la terre elle-même n'est-elle jamais considérée comme une valeur intrinsèque. La fortune territoriale s'évalue par le nombre de serfs ou de paysans que possède le propriétaire. Ces esclaves produisent annuellement de dix schellings à deux ou trois pounds[2] par tête, selon le gouvernement dans lequel est situé le domaine; mais les révoltes, les maladies et la famine rendent ce revenu très-incertain.

Il est évident que là où il est impossible de prendre à gages, et d'une manière générale, des

[1] De 100 à 300,000 fr.

[2] De 12 fr. 50 c. à 50 ou 75 fr.

laboureurs susceptibles de procurer du bénéfice à celui qui les occupe (puisque chacun fait cultiver son bien par ses propres serfs), toute propriété dépourvue d'agriculteurs esclaves, doit rester sans valeur. Aussi se trouve-t-il tels propriétaires possédant une étendue de territoire égale à toute l'Angleterre, qui en tire moins de revenu que tel autre d'un domaine de mille acres, dont le sol n'est pas plus fertile, mais mieux peuplé.

Il faut dire aussi que par suite de l'improbité universelle et de la corruption innée dans toutes les classes en Russie, les grands propriétaires sont sans moyens de préserver leurs domaines des nombreuses déprédations de ceux qui les administrent. Il est assez facile, au contraire, de se garantir des fraudes dans la gérance d'une maison à Saint-Pétersbourg ou à Moscow; et d'une autre part, jusqu'à ces derniers temps, le gouvernement a accordé sur les maisons les hypothèques les plus encourageantes, dans la vue d'exciter les spéculateurs à bâtir d'immenses espaces restés vides.

Ainsi, une maison en briques, ou, comme on dit, en *pierre*, est considérée comme le placement le plus sûr et le plus réel; et de riches Russes, qui voyagent à l'étranger, n'ont pas leur fortune en propriétés foncières, mais en maisons situées à Saint-Pétersbourg.

L'ignoble quartier que nous venons de décrire embrasse les quatre cinquièmes de la ville; çà et là quelques magnifiques édifices du gouvernement viennent faire diversion; ils sont toujours d'une propreté scrupuleuse; et leur grandeur semble avoir été proportionnée d'avance à celle de l'empire décuplé. En général, toutes les fois qu'on rencontre un bâtiment vaste et propre, qui ne soit pas une maison de maître, on peut dire, sans se tromper, qu'il appartient au gouvernement.

Au milieu de ces bâtiments, les nombreuses églises moscovites, dans le vrai style russe, avec leurs dômes qui les font ressembler à des mosquées, avec leurs minarets ornés de dorures et de peintures, et leurs murailles soigneusement blanchies, présentent un cachet particulier, un air de nationalité qui plaît. Assez nuls sous le rapport du goût, ils inspirent, par leur caractère oriental et pittoresque, un respect que nous sommes loin d'éprouver pour ces édifices dont le style prétentieux parodie l'architecture de la civilisation occidentale et méridionale.

La Néva, qui baigne de ses eaux limpides la ville impériale, est une superbe rivière. Juste à l'emplacement de Saint-Pétersbourg elle se divise en plusieurs bras, qui entourent les îles sur lesquelles une partie de la ville est située. C'est une

scène frappante, surtout la nuit, lorsque les eaux réfléchissent les mille lumières de la rive, et qu'à la lueur des fenêtres du palais d'hiver (le palais d'hiver est tout en fenêtres), on aperçoit les frégates, les corvettes, les yachts à l'ancre vis-à-vis de la résidence impériale.

Malheureusement cette magnifique rivière n'a de communication entre ses bords garnis de palais que par trois ponts de bateau; et quand arrive la glace ou le dégel, toute relation se trouve interrompue, souvent plusieurs jours de suite, entre la moitié de la ville et l'autre.

Des difficultés considérables s'opposent à l'établissement d'un pont de pierre sur la Néva. Si les arches n'en étaient pas fort espacées, au printemps, lors du dégel, des masses de glaçons, charriées par un courant rapide, s'accumuleraient de manière à menacer tout l'édifice. Si, au contraire, on prenait le parti d'éloigner beaucoup les arches les unes des autres, il faudrait de toute nécessité les élever à une hauteur qui placerait le tablier du pont hors de vue des rives adjacentes.

Il y a deux hivers, le puissant potentat de la Russie vit sa marche arrêtée par les eaux rebelles. La construction d'un pont fut alors décrétée, et, depuis, on a levé un impôt pour y pourvoir. Mais aussitôt se présentèrent les difficultés dont nous venons de parler, indépendam-

ment de la dépense évaluée à un million de livres sterling [1].

La forgerie moderne pourrait, il est vrai, surmonter ces difficultés au moyen d'un pont en chaînes de fer, dont le prix serait trois fois moindre. Il existe en Suisse un pont suspendu pour l'usage des gens à pied, de la même dimension à peu près que celui de la Néva. Mais l'empereur a repoussé ce genre de construction, disant qu'il suffirait d'une lime et du travail d'une nuit pour détruire un pont de chaînes, — raison à laquelle le comité chargé de l'examen des plans applaudit comme à une remarque d'une extraordinaire sagacité; bien qu'évidemment il soit facile de réparer dans ces sortes d'ouvrages la rupture d'une chaîne, et que s'il fallait s'arrêter à de telles prévisions, on pourrait craindre également que l'arche d'un pont de pierre ne fût détruite par la malveillance, au moyen d'un bateau chargé de poudre.

Pour être juste, nous devons excepter des reproches de mauvais goût et de peu de talent que nous adressons aux monuments de Saint-Pétersbourg, la fameuse statue de Pierre le Grand, et surtout les chevaux de bronze qui décorent les ponts de la perspective Nevski, lesquels ont été

[1] Environ 25,000,000 fr.

fondus par Baron, — celui de tous les artistes russes qui promet le plus. Chaque groupe représente une figure nue, domptant un coursier fougueux, et en face ont été placées des copies en plâtre couleur de bronze.

La sculpture équestre a progressé, si l'art de reproduire la figure de l'homme, soit au pinceau, soit au ciseau, a rétrogradé. Il est peu des meilleurs morceaux de Thorwaldsen et de Canova qui égalent les ouvrages de l'antiquité, et encore ce qu'elle a fait de mieux n'est peut-être pas venu jusqu'à nous. Aucun de nos peintres vivants ne peut prendre rang parmi les célébrités de cet art relativement moderne; nous les comparons les uns aux autres, mais lequel d'entre eux oserions-nous comparer au Guide, à Raphaël, à Rubens ou à Murillo? — Mais pour ce qui regarde le dessin du cheval, le progrès est immense. Le sens exquis de la forme et de l'expression qui distingue les anciens dans la reproduction des figures humaines leur manque entièrement à l'égard du noble animal qui prend une si grande part aux travaux et aux gloires de l'homme. Le plus beau coursier de la colonne Trajane ne vaudrait pas dix pounds s'il était vivant; et le garçon d'écurie d'un marchand de Londres a sur les proportions de l'animal des notions dont les maîtres immortels de l'art grec devaient être absolument dé-

pourvus, à en juger par ce qu'ils nous ont laissé en ce genre, et par la perfection à laquelle ils sont arrivés dans la figure humaine, ce qui prouve qu'ils auraient pu tout aussi aisément représenter le cheval s'ils avaient eu de même la connaissance ou le sentiment de sa beauté. La structure du cheval grec et romain est toute particulière; peut-être n'en retrouverait-on de tracé aujourd'hui que dans les races d'Italie. Son trait caractéristique consiste dans une très-lourde encolure formée comme celle de la brebis (au lieu que dans toutes nos races modernes ce col de brebis ne se rencontre qu'avec une encolure légère, et qu'une forte encolure est toujours circulairement courbée), — et puis il se distingue par quelque chose du cerf dans sa charpente, tandis que notre race chevaline se rapproche de la forme du lévrier ou même du lièvre. Le cheval des Grecs et des Romains était aussi loin de la beauté que les statues égyptiennes avec leurs épaisses lèvres de nègre le sont de la perfection humaine; mais en même temps il est digne de remarque que les Égyptiens semblent avoir connu une race plus semblable à celle des chevaux arabes de nos jours, du moins si l'on peut s'en rapporter à leurs peintures grossières et barbares.

Jusqu'à ces derniers temps, les peintres modernes, peu versés dans l'hyppiatrique, admet-

taient que les grands maîtres de l'antiquité, si parfaits dans leur appréciation de la force de l'homme, ne l'étaient pas moins dans celle du cheval; ils suivirent aveuglément les anciens ou se bornèrent à transporter sur la toile les lourds animaux en usage de leur temps. Aussi Horace Vernet eut-il devant lui le champ le plus vaste, et les artistes qui depuis se sont livrés à la peinture ou à la sculpture du cheval se sont trouvés dans une bien meilleure position à cet égard que relativement à la figure humaine, parce qu'il n'existait aucun modèle qui pût faire contraste à leurs travaux. Il y a un demi-siècle que nous ne possédions encore sur la forme du noble quadrupède aucune œuvre d'art qu'on pût même comparer au cheval de Wyatt, qui porte la statue de Georges III.

Cet animal (qu'il soit ou non un portrait, nous l'ignorons) est un petit cheval de sang correctement dessiné, bien qu'il conserve une roideur qui n'est pas de la vie. Les chevaux de Baron sont pleins de feu et d'ardeur; ils ont la poésie du mouvement. Les deux artistes ont le mérite d'une grande vérité d'anatomie et de détail; mais les chevaux de Baron, à l'opposé de ceux de Wyatt, pèchent par la forme; et dans la forme du cheval, aussi bien que dans celle de l'homme, l'harmonie de la force fait la beauté.

Les *sportsmen* d'Angleterre, ces juges pratiques de la force musculaire, peuvent, pour quelque usage particulier, préférer un homme dont certains membres seraient disproportionnés; mais s'ils avaient à désigner un individu qui réunît la forme la plus convenable pour toute espèce de fatigue ou d'exercice, ils choisiraient, sans hésiter, l'Apollon du Belvédère ou le bel Antinoüs des anciens. — Il est, du reste, évident que si Baron avait su ce que devait être la forme du cheval, il l'aurait reproduite aussi heureusement qu'il en a saisi l'esprit et le détail anatomique.

Avant d'en finir avec l'art, nous devons observer que sur ce chapitre le goût des Moscovites ressemble aussi peu à celui des Italiens que leur froid climat au ciel ardent de l'Italie. A l'exception de la musique, pour laquelle les Russes ont naturellement de l'oreille et du goût, et dans laquelle ils montrent du talent et de la voix, aucune muse n'a souri au génie barbare de cette nation slave. Les Russes opulents ont toujours été de magnifiques protecteurs de l'art, quant à ce qui est d'acheter ses productions les plus coûteuses. Mais quoiqu'elles abondent en Russie, il est déplorable de voir les originaux des grands maîtres appendus sans discernement auprès de copies et de barbouillages indignes de servir d'enseignes,

et cela chez des propriétaires qui ont la réputation d'être connaisseurs. Rien de plus commun que de trouver des peintures, dont l'arrière-boutique d'un cabaret ne voudrait pas, même en Angleterre, où le goût public accueille si aisément ce qui vient du dehors, ornant les murs du palais d'un homme puissant en Russie, sans que cela choque les yeux de ceux qui lui font visite.

De fait, lorsqu'il voyage, le noble russe achète des statues et des tableaux, non parce qu'il en apprécie la valeur, mais selon le prix qu'on en exige et d'après l'opinion qu'il en a entendu exprimer; aussi est-il constamment trompé. Il y a quelques années, un connaisseur fit à peu de frais une collection de gravures choisies et de nombreux tableaux qui, peu à peu, des galeries seigneuriales pour lesquelles on les avait acquis à des prix extravagants, étaient descendus dans les échoppes des revendeurs, où on les donnait pour quelques sous. Les premiers possesseurs, qui les avaient recueillis dans toute l'Europe, étaient morts; leurs héritiers ou ceux qui achetèrent leur mobilier en ignoraient entièrement la valeur; ils rejetèrent tout ce qui se trouva sale ou terni. Des acquisitions, faites au prix de quelques centaines de pounds, produisirent ensuite, dans l'Europe civilisée, au delà de cent vingt mille pounds [1].

1. Plus de 500,000 fr.

On trouve ce mélange ridicule de croûtes et de tableaux précieux jusque dans la magnifique collection impériale de l'Ermitage, — l'une des quatre ou cinq plus belles de la terre. Les œuvres de chaque maître y sont classées toutes ensemble; et plusieurs productions célèbres des meilleurs maîtres y sont mêlées indistinctement avec des copies auxquelles il semble impossible de se tromper. Du moins il en était ainsi dans la galerie qui a été abattue et qu'on reconstruit maintenant.

Assez bons copistes, selon le génie imitateur de la nation, les Moscovites ne se montrent originaux en peinture dans aucun genre. Celui qu'ils regardent comme leur meilleur peintre est un certain Bruloff, qui s'est lancé hardiment dans la peinture historique; les applaudissements ne lui manquent pas non plus que les encouragements. Il peut, en effet, prétendre à l'honneur de figurer le premier parmi les peintres russes; mais son chef-d'œuvre, tableau colossal représentant la destruction de Pompeï, est un plagiat manifeste de Martin, — dépourvu toutefois de la grandeur, de la magnificence scénique, et de la profondeur de perspective que Martin déploie aux yeux du spectateur lorsqu'il lui montre ce dont il n'aurait jamais pu être réellement témoin, le spectacle d'un demi-million d'êtres humains.

La peinture de Bruloff est confuse et maniérée. Elle n'offre pas un groupe, pas un personnage, qui n'aient frappé vos yeux quelque part, mais avec moins de roideur et plus de naturel. Ajoutez à cela que sa couleur est opaque et lourde [1].

Peut-être le premier des peintres russes est-il feu Orloffsky. Ses rudes esquisses de Kosacs et d'équipages, et en général ses tableaux de genre, sont pleins de caractère et d'esprit. On peut, jusqu'à un certain point, comparer Orloffsky à

[1] On fait beaucoup de bruit en Russie du talent de Bruloff. Son dernier jour de Pompeï a produit, dit-on, quelque effet en Italie. Cette énorme toile fait maintenant la gloire de l'école russe à Saint-Pétersbourg. Ne riez pas de cette qualification ; j'ai vu, en parcourant l'académie de peinture, une salle sur la porte de laquelle sont inscrits ces mots : *École Russe!!!*... Le tableau de Bruloff me parut d'une couleur fausse ; à la vérité, le sujet choisi par l'artiste était propre à voiler ce défaut ; car qui peut savoir la couleur qu'avaient les édifices de Pompeï à leur dernier jour? Ce peintre a le pinceau sec, la touche dure, mais il a de la force ; ses conceptions ne manquent ni d'imagination ni d'originalité. Ses têtes ont de la variété et de la vérité. S'il entendait l'usage du clair-obscur, il mériterait peut-être un jour la réputation qu'on lui fait ici ; en attendant, il manque de naturel, de coloris, de légèreté, de grâce, et le sentiment du beau lui est étranger ; il ne manque pas d'une sorte de poésie sauvage : toutefois l'effet général de ses tableaux est désagréable à l'œil ; et son style roide, mais qui n'est pas dépourvu de force, rappelle les imitateurs de l'école de David ; c'est dessiné comme d'après la bosse, avec assez de soin, et colorié au hasard. — Dans un tableau de l'Assomption, qu'on est convenu d'admirer à Saint-Pétersbourg parce qu'il est du *fameux* Bruloff, j'ai remarqué des nuages si lourds qu'on pourrait les envoyer à l'Opéra pour représenter des rochers. — M. de Custine, t. IV, p. 289-290.

notre inimitable Morland, celui de tous nos peintres que goûtent le plus les étrangers qui le connaissent, et pourtant, chose singulière, un de ceux qu'ils connaissent le moins. Comme Morland, Orloffsky fut, à ce qu'il paraît, un génie chagrin, fantasque et mobile; mais il est bien loin des productions si animées dans lesquelles Morland refléta la nature, en traçant ses tableaux la tête encore fatiguée et la main encore tremblante des longues orgies de la nuit et du jour.

VI

SAINT-PÉTERSBOURG ET SES HABITANTS.

(SUITE.)

SAINT-PÉTERSBOURG ET SES HABITANTS.

(SUITE.)

Si, à l'exception de ses églises moscovites, Saint-Pétersbourg n'offre en lui-même rien de caractéristique ou de national, il en est autrement de la foule qui se presse dans ses rues. Les barbes, les longs cheveux, les longs habits ou cafetans et les ceintures des deux tiers de la population; les voitures et harnais de formes particulières, et le costume des cochers russes, mêlés aux costumes et aux équipages des autres villes européennes; — tout cela forme un spectacle frappant et nouveau.

Ce qui distingue principalement le modeste plébéien de la tourbe aristocratique, c'est-à-dire de tout grade compris dans une des quatorze

classes entre lesquelles se divise la noblesse de rang, c'est l'adoption ou le rejet du costume national. Le Russe portant barbe et cafetan n'a jamais de rang ou *tchin*; il n'est jamais propriétaire d'esclaves; il est soumis à des punitions corporelles au gré d'un officier de police; souvent il est esclave lui-même. Ce peut être un cocher, un boutiquier, un artisan ou un riche marchand valant ses cent mille pounds[1]. Il ne se distingue du moujik ou paysan qu'en ce qu'au lieu de la peau de mouton ou du grossier habit brun que porte celui-ci, il revêt le cafetan ou la *chuba*, espèce de robe d'étoffe bleue ou verte, doublée de fourrure en hiver, et marque distinctive de la bourgeoisie. Extérieurement, le riche marchand de premier ordre n'a rien qui le distingue des dernières classes du peuple, sauf quelquefois la valeur de sa fourrure.

Le Russe barbu, quelque influence que puisse lui donner sa fortune (et l'on peut penser que cette influence n'est pas peu de chose dans le pays le plus vénal qui soit sous le soleil), n'a point accès dans les endroits publics où se réunit la société fashionable : il y ferait à peu près la même figure qu'en Angleterre le simple soldat qui viendrait en uniforme prendre place à ces

[1] 2,500,000 fr.

sortes de réunions. Et, de fait, il y a quelque motif au préjugé qui l'en exclut, — c'est son odeur insupportable. Cette odeur, sans aucun doute, vient de ses vêtements moscovites. Le Russe est très-négligent à changer d'habits, quoiqu'il ait recours constamment au bain de vapeur; mais ce bain, qui est son plus grand luxe, l'expose à une chaleur assez forte pour cuire, au bout de quelque temps, du poisson; il en résulte une transpiration copieuse qu'il renouvelle perpétuellement en buvant d'inconcevables quantités d'eau chaude colorée par le thé, et de quass, c'est-à-dire d'eau acidulée par la farine de seigle ou un peu de miel. Il fait aussi une abondante consommation d'huile de chènevis, qu'il emploie soit comme soupe, soit dans sa pâtisserie, dans son sarrazin ou dans ses légumes, pendant le jeûne qui dure la moitié de l'année. Mais sa principale nourriture consiste dans le chou fermenté et dans un pain noir acide à peine aussi nourrissant que le son. Il semble que l'essence de ces aliments transsude de ses pores avec la transpiration : du moins l'odeur qu'il répand fait-elle absolument cet effet.

Millionnaire ou mendiant, cette odeur ne l'abandonne jamais, parce que sa vie est toujours à peu près la même; le riche seulement y ajoute encore par le porter et le champagne qu'il con-

somme et par les choses délicates qu'il ne se refuse pas dans les occasions où il fait bombance, bien qu'ordinairement il boive au même vase de bois que ses inférieurs. La vraie marque distinctinctive, c'est le costume et la barbe; le Russe rasé est toujours quelque homme de rang ou qui cherche à le paraître; le menton ras accompagne toujours un uniforme civil ou militaire, ou un habit européen; et comme l'absence de cette barbe si chère au moujik est une preuve de civilisation, on ne voit jamais la moindre trace de moustaches sur la figure de ceux qui ne portent pas le costume national, à moins que ce soit quelque étranger. — L'empereur Alexandre, qui avait peu de goût pour ses sujets, contre lesquels il nourrissait plutôt quelques préjugés, disait qu'il reconnaissait le rang d'un Russe à son odeur; et lorsqu'ils le quittaient, il lui arrivait souvent de faire brûler des parfums.

Si l'on s'arrête dans quelque partie fréquentée de Saint-Pétersbourg et qu'on examine la foule circulante des Russes rasés ou barbus, on trouvera que les derniers dominent suivant qu'il s'agit d'un quartier plus ou moins fashionable, et l'on remarquera la grande variété de leurs véhicules aussi bien que celle des personnes qu'ils renferment ou qui forment le torrent des piétons. Durant l'hiver, quand Saint-Pétersbourg

est dans toute sa splendeur, plaçons-nous au coin de la perspective Newsky.

Une vieille carcasse de voiture sur un *sleigh* sans roues est rapidement emportée par quatre petits chevaux de mince apparence, rudes et grossiers comme les plus communs des poneys gallois, avec de longues queues et des crinières mal peignées. Deux valets de pied en grand habit fourré, avec d'énormes chapeaux retroussés, se tiennent derrière la voiture; un cocher à barbe et cafetan, le chef orné du bonnet quadrangulaire de velours qui distingue sa profession, est assis sur le siége; il tient les rênes des deux mains et n'a pas de fouet. Un des guides est monté par un jeune garçon habillé comme le cocher, perché sur une haute selle tartare, et les jambes entourées des pans de son ample cafetan. Dans ce véhicule est peut-être un ministre, un conseiller d'état ou quelque autre fonctionnaire élevé, qui se rend au palais. Son pauvre équipage témoigne du peu de cas que l'homme en place fait des apparences; ses quatre chevaux ne valent pas quarante pounds; ce sont des animaux vulgaires qu'il emploie pour laisser reposer de jeunes chevaux gras, soignés et d'action, dont il possède plusieurs attelages. Ces animaux sont harnachés selon la mode que les Russes ont gardée de leurs premiers conquérants. Le collier est

très-léger de même que les traits : tout cela est formé d'un cuir noir graissé à l'huile, qui résiste à la sécheresse du temps. Dans la bouche, le cheval n'a qu'une simple bride.

Viendra peut-être ensuite une voiture à roues. Elle fut abandonnée en Allemagne, il y a quelques années, par un Anglais dédaigneux, qui la regardait, vu ses services, comme ne valant pas la peine d'être soumise à de nouvelles réparations. Depuis lors, cependant, elle a constamment servi en changeant de maître, et probablement elle servira encore plusieurs années, malgré son grand âge. Quoique mené par un cocher russe barbu, ce véhicule est considéré comme un produit du goût anglais, parce qu'un vieil harnais lourd et ridicule, de forme anglaise, attache les chevaux aux brancards. Les chevaux eux-mêmes ont quelque chose de la lourde race du Mecklembourg. Ils sont appareillés et on leur a laissé le moins de queue possible. S'il y a quatre chevaux, un épais postillon, dont le costume parodie celui des postillons anglais, se tient en selle comme un dragon autrichien. C'est un des mille équipages que la partie germanique des écuries impériales tient à la disposition de la cour, et qu'elle croit dans le style anglais; ou bien c'est la propriété de quelque employé allemand.

Mais quel est ce léger traîneau de noyer ou

d'érable, à peine aussi lourd qu'un fauteuil, qui fend l'air avec tant de rapidité, et dont le cocher barbu crie en passant près de nous?... Les chevaux, d'un bai éclatant ou d'un noir de jais et de la plus belle robe, sont si lisses et si bien nourris, que le cheval de train couvre la terre d'écume en trottant ou en galopant. Le cheval de train galope toujours des jambes de devant, son col se recourbe sous la bride qui le tient de court, et sa longue crinière traîne presque dans la neige. C'est le cheval de tête qui tire en réalité le véhicule. Il a pour harnais deux flèches qu'un nœud solide de la grosseur du poignet attache au côté, de manière à servir d'appui, et qui s'élèvent par-dessus la tête en partant du collier, auquel les joint une rêne de support. Ce cheval trotte pendant que l'autre prend le petit galop; ce qui est d'un effet gracieux, quand celui-ci, le *pristastcha*, est un cheval vif et brillant; mais c'est un triste spectacle quand la courbure du col, au lieu d'être naturelle comme dans un animal fier, n'exprime, comme il arrive souvent, que la torture de quelque bête lourde et usée.

Ce traîneau emporte un officier des gardes, noble russe, enveloppé du manteau militaire gris-bleu de nuance claire; un collet de magnifique fourrure de loutre de mer lui monte jusqu'au visage; son chapeau à larges bords retroussés

est surmonté d'une plume de coq blanche. C'est un homme de famille et de fortune; il a l'air comme il faut. — Causez avec lui pendant une heure, sa conversation vous amusera; mais prolongez l'entretien, le sujet sera toujours le même, le champagne, les cartes et les actrices françaises. Faites un pas de plus dans sa confiance, et, s'il consent à vous ouvrir son cœur, vous apprendrez, selon toute probabilité, que son désir le plus cher est de quitter l'uniforme.

Arrive ensuite l'équipage d'un magnat russe, dans toute sa splendeur. La voiture est neuve; ses panneaux sont décorés d'armoiries extrêmement voyantes; car, bien qu'à proprement parler aucune famille russe n'ait droit aux armoiries, la profonde barbarie où la nation fut plongée ayant interrompu la chaîne des temps longtemps après l'époque où les hommes portaient leur écusson sur leur bouclier, cependant chaque Russe tient à honneur de les conserver, comme ornement, surtout lorsqu'elles sont coloriées et relevées de beaucoup de dorures. Derrière la voiture, des valets de pied se drapent dans de longs et magnifiques manteaux à plusieurs collets. Leurs énormes chapeaux à bords retroussés sont bordés de larges galons d'or ou d'argent, bigarrés de losanges sur lesquels sont brodées les armes du propriétaire. Comme la garniture du

cafetan et du bonnet de velours du cocher, les collets de manteaux des valets de pied sont de martre ou de loutre marine, et coûtent peut-être jusqu'à cent guinées.

Les chevaux, aux membres légers, à l'encolure rouée, au poil lisse, déploient tous les avantages d'une éducation inutile ; leur robe foncée et bien lustrée fait ressortir l'intelligente toilette d'un harnais élégant, relevé d'ornements et de clous d'argent, comme les *cauries* des brides moresques. Mais peut-être quelqu'un de ces magnifiques laquais qui se tiennent derrière la voiture montre-t-il le bout de son pied à travers sa botte, peut-être un de ces chevaux si fringants manque-t-il de fer, peut-être quelque partie du brillant harnais est-elle rattachée par une ficelle.

Le noble propriétaire porte l'uniforme, quoiqu'il ait payé au service militaire son onéreux tribut : il vient justement d'achever la permission de trois ans qu'il avait obtenue pour voyager. Comme tout Russe a pour premier principe de faire à Rome ce qu'on fait à Rome, il était, à l'étranger, l'écho de la société libérale qu'il fréquentait ; et lorsqu'il parlait du despotisme, il le faisait en connaissance de cause : mais, ainsi que la plupart de ses concitoyens, le libéralisme de ses idées s'est refroidi graduellement en approchant de son pays natal, et maintenant, assiégé

de vagues terreurs, il tremble que ses paroles n'aient été recueillies par l'espionnage diplomatique, pour être transmises à Saint-Pétersbourg, ou que, si elles n'ont pas été entendues, la malignité des délateurs ne lui en ait prêté l'équivalent. Il se rend ainsi de bonne heure à la cour pour tâter le terrain; mais il porte dans toute sa personne l'air inquiet et soupçonneux du chien de chasse que la peur domine; et jusqu'à ce qu'il sache quelque chose de la manière dont le soleil impérial daignera lui sourire, on le fuit comme un pestiféré, et il voit s'éloigner de lui tous ceux qui seront ses intimes dans quelques jours, lorsqu'ils auront la certitude que ses craintes étaient sans fondement.

Sa femme est d'une santé délicate; elle est malade des suites du voyage; mais s'il lui arrive une gracieuse invitation, elle devra quitter à l'instant son lit de douleur pour se rendre à la cour, au risque de se trouver mal sous sa parure de diamants, de peur que l'impératrice ne remarque que « madame une telle est toujours malade, » ce qui briserait, comme l'observe M. de Custine, toutes ses espérances de faveur[1]. Ce

[1] Les personnes qui n'ont pas le courage ou la santé nécessaires pour partager cette terrible vie ne sont pas en faveur. L'impératrice me disait l'autre jour en parlant d'une femme très-distinguée, mais délicate : « Elle est toujours malade ! » Au ton, à l'air dont fut pro-

n'est pas que l'opulent magnat ait besoin le moins du monde des largesses du palais; son homme d'affaires lui vole tous les ans bien au delà de ce que représente le traitement attaché à l'emploi le plus élevé de l'empire; mais la faveur de la cour est toujours utile comme protection contre les mille ennemis et les machinations d'un gouvernement despotique, et contre les caprices ou les préventions de l'autocratie. Peut-être, en ce moment même, si rien ne vient interrompre le cours de ses pensées inquiètes, un sentiment d'envie traverse-t-il son esprit, à la vue de ce riche marchand barbu qui fend l'air près de lui, dans ce léger traîneau, avec un vite trotteur de la fameuse race de demi-sang de la comtesse *Orloff*, et dont le cocher, le corps courbé en avant pour mieux contenir l'ardent animal, n'arrêtera qu'aux courses sur la glace, théâtre ordinaire des divertissements de la haute classe marchande.

Le noble soupire en songeant aux millions de roubles que le paysan affranchi a gagnés dans son commerce, qu'il réunit dans sa caisse, comme élément de spéculation, et qu'il pourrait, sans exciter le moindre soupçon, faire passer à l'étranger, pour y passer ensuite lui-même; tandis

noncé ce jugement, je sentis qu'il décidait du sort d'une famille. Dans un monde où l'on ne se contente pas de bonnes intentions, une maladie équivaut à une disgrâce. — M. de Custine, t. II, p. 151.

que lui, le noble, n'ose affronter les dangers qui suivraient toute tentative pour transférer sa fortune au dehors, ni braver, sur ce point, la vigilance de la police secrète, ou la trahison de ses agents ou de ses proches, qui ne manqueraient pas de dévoiler ce qu'ils apprendraient de ses intentions. Mais le marchand barbu ne désire pas quitter son pays; il ne parle d'autre langue que le russe, et s'il connaît le luxe de la civilisation, c'est seulement pour le greffer sur ses mœurs barbares, et non pour l'échanger contre elles. Aussi le noble le regarde-t-il du même œil qu'un oiseau prisonnier en regarde un autre dont la cage est ouverte, mais qui n'éprouve aucune envie de s'envoler.

Qui est celui qui passe dans ce char tout usé, dont les longues attaches traînent presque dans la boue, en tournant le coin de la rue? Il porte une espèce d'uniforme, a un air d'astuce, et les lunettes qui arment son nez semblent y avoir été mises plutôt pour cacher l'expression de ses yeux perçants que pour ajouter à leur faculté visuelle. C'est un général-juge, car les quatorze classes du tchin, rangeant chaque emploi civil sous un titre militaire, on l'appelle général, comme président d'une des premières cours de justice de l'empire. Avec le luxe et les dépenses ruineuses qu'exigent les résidences impériales, le revenu de sa charge

ne suffirait pas à solder le mémoire de la marchande de modes française de sa femme. Il était sans fortune, ainsi qu'elle, et ils n'ont jamais hérité. Cependant il a, depuis sa nomination, acheté des terres qui contiennent plus de huit mille esclaves, et qui lui valent annuellement au moins autant de livres sterling.

Si la sévérité de l'empereur Nicolas a fait de la justice un commerce qui exige quelques précautions, vous voyez qu'il n'en est pas moins lucratif.

Mais revenons au *koupitz* ou marchand et à son cheval favori, car tous deux sont des types de races qui jouent un grand rôle chez les Moscovites modernes.

Ivan Ivanovitch, — Jean, fils de Jean, — obtint, il y a trente ans, de son seigneur et maître, la permission de chercher de l'ouvrage en payant son *obrok* ou tribut annuel. L'instinct du négoce est aussi naturel au Moscovite qu'au juif; l'un et l'autre sont également d'adroits et hardis spéculateurs. Il commença en mendiant; il tint ensuite une petite échoppe, *lavka;* puis il spécula sur le blé, l'huile, le chanvre ou le cuir. Voulant passer des marchés avec le gouvernement, il eut l'esprit de payer assez cher pour les obtenir, et de payer encore assez cher pour pouvoir éluder ses engagements. Il a été ou peut devenir maire de Saint-Pétersbourg ou de sa ville natale;

mais il regarde les honneurs comme un moyen de le rançonner, et il les recherche rarement, à moins toutefois qu'il n'ait réussi à pénétrer quelqu'une de ces transactions secrètes qui pèsent sur la conscience des employés affamés de l'État; car cela le mène immédiatement à la noblesse et le met à même d'acheter des esclaves. Quant à présent, il a probablement atteint le comble de ses désirs, et réalisé ce qui est à peu près, pour un Russe de sa classe, le dernier terme de la félicité, la possession d'une grosse femme, d'un gros chat et d'un gros cheval.

Son genre de vie est ordinairement frugal : il n'abandonne jamais ses choux fermentés, son gruau de sarrazin, son huile fade, ses pâtés de poisson, son oignon et son hareng saur; mais quand il traite, les productions les plus recherchées des différents pays surchargent sa table. Du reste, en affaires, il ne conclut presque jamais un marché sans entrer chez un fruitier. Ces fruitiers sont tout à la fois cabaretiers, épiciers, marchands de fruits de toute espèce, indigènes et étrangers, de fromage, d'huile et de denrées d'Italie; leur devanture, où s'étalent toutes ces marchandises, est des plus appétissantes. Là on arrose de quelques bouteilles de champagne ou de porter une collation d'huîtres et de caviar. Les huîtres ne se trouvent pas dans les eaux

marmâtres de la Baltique; leur prix ordinaire, à Saint-Pétersbourg, est de un schilling (1 fr. 25 c.) la pièce, ce qui leur donne une grande valeur aux yeux des Russes, chez lesquels d'ailleurs leur goût avancé n'excite aucune répugnance.

Durant les chaleurs, l'objet de luxe est le melon d'eau, que fournit en grande quantité la Russie méridionale; dans ses moments de prodigalité, on peut voir le marchand barbu assis avec un de ces fruits rafraîchissants qu'il a percé d'un trou et qui lui sert de chapeau, tandis que le jus coule et arrose sa barbe patriarcale.

Il a soin de faire atteler sa voiture de quatre chevaux, privilége que le marchand de première classe partage avec la noblesse, — et, de fait, c'est le seul. Le costume de sa femme et de sa fille est ordinairement fort simple; mais dans les grandes occasions, elles se montrent en public dans toute la magnificence de robes de satin bleu-pâle ou rose, de plumes de marabout, et de diamants et fourrures de haut prix.

Quant à lui-même, sa grande affaire est son cheval. Pour le traîneau, il évalue la beauté de l'animal par sa largeur et son embonpoint; pour les courses, sa préférence dépend naturellement de la race et des qualités. Il va rarement en voiture et ne monte jamais à cheval, — ce que, du reste, ne fait aucun Moscovite pur, sans mé-

lange de sang kosac ou polonais; cependant il n'hésitera pas à donner d'un cheval cinq cents à quinze cents pounds [1], — toujours selon l'opinion qu'il aura de sa beauté, de sa force et de sa vitesse comme trotteur.

On a tant parlé de la rapidité des voyages en Russie et de la vigueur extraordinaire des chevaux russes, que l'étranger trouve souvent à rabattre beaucoup de la haute idée qu'il s'en est faite. Sauf les poneys, qui sont communs à tous les pays du Nord, les chevaux russes indigènes proviennent principalement de la race tartare; ils ont ainsi bien plus d'espèce, c'est-à-dire de sang arabe (source de toutes les qualités), que les chevaux de France, d'Allemagne, de Belgique ou de Hollande, et ont infiniment plus de fonds; mais ils sont gais, anguleux, lourds d'encolure, et d'un aspect peu brillant : ils sont loin d'être prompts à la course, et le manque de soin, joint à la rigueur du climat et à la grossièreté de la nourriture, diminue encore leur peu d'éclat naturel.

Partout où les éleveurs ont soigné la race, comme l'ont fait les Kosacs et les Tartares, la race s'est beaucoup moins détériorée, et elle fait un excellent service. On a essayé, il y a quelques

[1] De 12,000 à 37,000 fr.

règnes, de l'améliorer en la croisant avec le pur-sang anglais et arabe. La tentative s'est continuée; elle a produit de très-bons chevaux, mais qui conservent la forme disgracieuse du cheval moscovite; pour y remédier, on introduisit de lourdes juments flamandes et mecklembourgeoises, qui furent croisées avec le cheval barbe anglais et le cheval arabe. Le pays fut couvert de haras, et c'est de cette souche que viennent les chevaux de cavalerie et de trait : malheureusement la pratique de l'élève étant mal connue, on s'est constamment servi d'étalons de demi-sang, de sorte que les sujets obtenus conservent les principales défectuosités du sang moscovite.

La race *Orloff*, la plus renommée en Russie, surtout pour les trotteurs, a la même origine. Elle fournit des chevaux très-larges de taille, qu'on attelle, dès l'âge d'un an, à de légers traîneaux, et auxquels on ne permet jamais d'autre allure que le trot. Aucun trotteur *Orloff* n'a peut-être galopé depuis qu'il a cessé d'être poulain : ayant perdu l'instinct de tout autre pas, il trotterait encore s'il était poursuivi par un loup. Quand on les surexcite, ils impriment à leur trot une étonnante rapidité. Mais les courses, qui ont ordinairement lieu sur la glace de la Néva, à l'opposite du palais, n'ont en longueur guère plus

d'une verste ou deux tiers de mille[1], et souvent elles n'en ont que la moitié. Aussi ne faut-il pas comparer ces trotteurs aux coureurs anglais ou américains. Ces derniers sans doute ne les égaleraient pas en vitesse pour de courtes distances; mais pour une course de cinq milles seulement, les chevaux *Orloff* n'auraient aucune chance de l'emporter, d'abord par défaut de *sang*, et ensuite faute de *condition*, ces chevaux étant en général aussi chargés d'embonpoint que ceux des gardes du corps.

D'un autre côté, il est certain que les meilleurs sujets de race native de toute l'Europe sont maintenant ceux des environs de Moscow. Produits naturels de bons étalons anglais et de juments du même sang, ils ont été obtenus sous la direction d'éleveurs, de grooms et de jockeys anglais. Un M. P..... surtout est parvenu à des résultats fort heureux; ses chevaux ont déjà été essayés contre des élèves d'espèce inférieure achetés, en Angleterre, à des prix considérables, pour l'usage de la famille impériale; dans deux ou trois ans, ils auront probablement atteint la valeur de cent cinquante à deux cents pounds[2], et pourraient gagner dans les *turfs* de jolis enjeux.

Il y a quatre ou cinq ans qu'aucun pays étran-

[1] Le sixième d'une lieue.

[2] De 3,750 à 5,000 fr.

gar n'aurait pu se vanter du même succès. La société de Verviers, en Belgique, vient peut-être immédiatement après; elle a usé des mêmes moyens. Le petit nombre de personnes qui s'adonnent, en Russie, à l'élève des chevaux de luxe, n'ont pour but que de gagner les prix établis par la couronne en faveur des chevaux indigènes. Les Russes ne parient jamais à la course au delà de quelques livres sterling, à moins que ce ne soit une course au trot. Ils jouent cependant des fortunes aux cartes. Le même homme qui refusera d'engager vingt-cinq louis sur un poulain qu'il aura élevé, soigné, et qu'il regarde comme le meilleur du monde, jouera à l'écarté toute la nuit, à cinquante guinées la partie.

Ajoutez que le Russe, le vrai Moscovite, peu solide en selle, se soucie peu de monter ses élèves : de sorte que c'est encore une question que de savoir si toutes ces tentatives, heureuses jusqu'ici, qui sont faites en vue de doter le pays d'une race de chevaux supérieure, en lui donnant le goût des courses, ne s'arrêteront pas brusquement.

Quant aux merveilles de vigueur qu'on attribue au cheval kosac, on en fait des récits extraordinaires, comme dans tous les pays où de forts paris ne sont pas là pour témoigner de la véracité du conteur. Des faits étonnants sont pré-

sentés si souvent comme authentiques, qu'à peine pourrait-on contester l'immense supériorité de ces chevaux sur les nôtres, si l'épreuve des deux races n'avait été faite d'une manière remarquable vers la fin du dernier règne.

M. Gibson, consul d'Angleterre, paria que deux chevaux anglais vaincraient deux chevaux kosacs, avec quelque soin qu'ils fussent choisis, dans une course de cinquante verstes, ou un peu plus de trente-trois milles anglais (huit lieues et quart). Cela se passait postérieurement à l'amélioration des races kosaques par le mélange du sang anglais et arabe; et, en faisant le pari, M. Gibson n'avait en vue aucuns sujets particuliers. Il donna à un de ses amis la commission de lui envoyer d'Angleterre deux chevaux de chasse. On lui en expédia deux assez bien nés, mais pas tout à fait pur sang, tandis que les Russes choisirent parmi des milliers de chevaux kosacs les meilleurs de tous. La course eut lieu en présence de l'empereur Alexandre; des régiments de Kosacs étaient échelonnés sur toute la ligne, pour la tenir libre : des milliers de livres furent engagées sur l'issue du pari, qui attira un immense concours de spectateurs.

La lutte commença d'une manière désavantageuse pour l'Anglais : d'abord ses chevaux étaient montés par des hommes faits, les chevaux kosacs

n'étaient chargés, au contraire, que d'un poids presque insensible; ensuite un de ses chevaux s'abattit dès le départ; l'autre arriva à moitié course, après avoir laissé les kosacs bien loin hors de vue; celui qui le montait, méprisant ses antagonistes, descendit pour se rafraîchir lui et son cheval; pendant ce temps, les kosacs le rattrapèrent et passèrent outre.

Le chef des Kosacs disséminés sur la ligne était fortement intéressé dans le résultat du pari : par un tour de manége très-ingénieux, quoique singulier, il avait, pour apprendre à chaque instant les progrès de la lutte, ordonné à ses cavaliers de tenir leurs lances perpendiculaires quand la Russie aurait le dessus, et de les coucher horizontalement quand ce serait l'Angleterre. Comme les Kosacs étaient à proximité les uns des autres, ce signal fut en quelques instants télégraphié de proche en proche jusqu'au comte Orloff, lequel, se croyant sûr du succès au moment où, l'Anglais s'étant arrêté, les lances s'étaient levées subitement, mit cent mille roubles de plus sur le tapis. Mais il fut victime de sa propre ruse; le cheval anglais arriva enfin, mais les chevaux kosacs n'arrivèrent pas du tout; ils étaient tombés morts ou bons seulement à être abattus.

Quant à la rapidité des voyages en Russie, les

étrangers s'imaginent communément qu'elle est considérable, parce que les chevaux galopent toujours à courte enjambée sur une neige qui forme généralement une voie lisse et unie, et qu'ils sont attelés six ou huit au même traîneau ou au même carrosse. Mais, en dépit des cadeaux, des menaces aux cochers et du sacrifice des chevaux, il n'est probablement personne qui puisse faire plus de quinze verstes à l'heure, c'est-à-dire dix milles (deux lieues et quart); le plus ordinairement on fait onze verstes. L'empereur, il est vrai, voyage vite; mais alors les chevaux succombent constamment dans le voyage, et ceux qui n'en meurent pas ne sont plus en état de recommencer.

Après l'empereur, les *feld-jaegers* ou courriers sont ceux qui obtiennent le plus de vélocité. Vous pouvez voir ce personnage tourner rapidement le coin de la rue, juste après le marchand à barbe. Trois chevaux de poste, mal couverts, attelés de front et formant le *troïka*, emportent au galop un traîneau commun, ou charrette légère, *taléga*. Ils sont menés par un paysan, *feld-jaeger* lui-même, portant un uniforme peu différent de celui d'un officier militaire, manteau gris à collet de fourrure et chapeau retroussé surmonté de plumes de coq blanches. Peut-être arrive-t-il d'un voyage de cinq cents lieues, qu'il aura fait

chargé de dépêches, sans s'arrêter une demi-heure en route. C'est certainement un personnage des plus extraordinaires; rencontrez-le quand et où vous voudrez, il se montrera aussi leste, aussi fier que s'il se préparait à la parade. Ici vous le voyez trotter à travers la neige ou la boue, assis roide sur un siége sans dossier. Il entretient la chaleur de ses membres en exerçant son fouet sur le dos des garçons d'écurie et des maîtres de poste : on lui paye environ soixante livres (1,500 fr.) pour parcourir, en une saison, une distance égale à la circonférence de la terre. Il reçoit aussi de l'argent pour les chevaux; mais aucun maître de poste n'ose en accepter de lui, parce qu'il s'en vengerait en surmenant l'attelage jusqu'à mort. Il en résulte que ses émoluments sont très-lucratifs.

Tournons les yeux vers cet étincelant traîneau de famille, couvert d'un drap bleu-pâle avec fourrure de peau d'ours noir, pour répondre à la livrée du cocher et du postillon, dont les cafetans et les bonnets de velours sont également de couleur bleue et bordés de galons d'argent et de fourrure. Les quatre chevaux, d'un noir luisant, sont harnachés avec des traits deux fois aussi longs que chaque cheval, et séparés l'un de l'autre par une barre en forme de croix, qui traîne

souvent dans la neige. Deux valets de pied se tiennent aux portières, en habits largement galonnés d'argent et avec chapeaux brodés aux armes de leur maître. L'esclave cocher est un homme d'une stature magnifique, distingué par une barbe épaisse et soyeuse d'un noir d'ébène aussi foncé qu'aucune barbe de pacha turc. La beauté physique et la barbe d'un cocher sont les ornements essentiels d'un équipage russe. Celui-ci a été gagné à l'écarté, il y a quelques années, par sa maîtresse actuelle, ou échangé contre un schall de cachemire.

La noble propriétaire de cet équipage est nonchalamment couchée dans le traîneau avec ses filles. Il y a sur la figure de toutes ces femmes une teinte de langueur qui leur donne un air exotique, si l'on peut s'exprimer ainsi : cela vient sans aucun doute de ce qu'elles passent une si grande partie de leur vie enfermées sous une température d'Afrique. Lorsque leur sang n'est pas mêlé au sang géorgien, polonais ou livonien, elles ne sont pas belles, quoique jamais elles n'aient l'air commun ; mais il ne faut jamais regarder l'intérieur de leur bouche, surtout quand les dents d'ivoire du cocher, qui sourit toujours, et dont la barbe noire rehausse encore leur éclatante blancheur, sont là pour faire contraste. La toilette de ces dames est toujours à la

dernière mode de Paris, sauf qu'elles emploient les matières les plus coûteuses et préfèrent les couleurs les plus délicates. Quelque étoffe de satin pâle forme leur manteau doublé de fourrures d'un prix inestimable, et dont les plus belles ont été placées au collet. Le manteau vaut peut-être dix mille roubles.

A propos de fourrures, nous ferons remarquer que généralement on les comprend mal en Angleterre. Réellement nos belles compatriotes portent des rebuts qu'une femme de chambre russe dédaignerait. Et cela ne vient pas, comme on l'imagine, de ce que les fourrures sont abondantes et à bon marché en Russie. C'est tout le contraire. Quelque étrange que le fait puisse paraître, la grande masse des fourrures qui s'emploient en Russie provient de Londres; elles coûtent de cinquante à cent pour cent de plus qu'en Angleterre. La fameuse martre de Sibérie elle-même n'est pas sibérienne: elle vient des îles Kouriles, dans la mer Pacifique. Le gouvernement y envoie, chaque année, un bâtiment ou deux, qui font le tour du monde et reviennent chargés des produits de cette possession lointaine.

A Londres, on voit constamment des femmes bien mises avec de fausses martres, quoique la véritable ne coûte pas plus de douze schillings,

prix qui s'élève de vingt à trente pour les plus foncées : mais la martre des îles Kouriles peut valoir jusqu'à six guinées par peau, et rarement elle tombe au-dessous de quatre. Il y a moins de différence dans le prix que dans la beauté de son poil long, épais, léger et foncé. C'est cette dernière qualité qu'emploient les dames russes. On se sert aussi d'autres fourrures presque inconnues en Angleterre, et dont les plus estimées sont la loutre de mer et le renard noir. La première s'emploie pour les collets de manteaux militaires; cette bande étroite ne se paye pas moins de dix pounds, dans les qualités inférieures. Le renard noir sert pour les manteaux et les manchons de dames; un seul collet de cette fourrure vaut au moins soixante guinées.

La comtesse ou la princesse et sa fille ne s'entretiennent qu'en français. Leur traîneau est rempli des derniers romans de G. Sand, de Paul de Kock, d'Eug. Sue et de Fr. Soulié.

Les femmes en Russie, comme partout, sont plus généreuses et moins égoïstes que les hommes; conséquemment elles sont moins serviles. Elles méprisent tout ce qui est russe, elles idolâtrent tout ce qui est étranger, spécialement ce qui est français. Si vous pouviez lire au fond du cœur de ces jeunes filles pâles, que croyez-vous que vous y verriez? Des pensées d'amour, des

vœux de mariage? Nullement. — Il y a dix à parier contre un qu'elles rêvent à quelque moyen de prendre leur vol vers l'étranger et de s'échapper de cette vaste prison, l'empire russe. Ce sentiment, leur noble mère le partage entièrement avec elles; et dans ces vaines espérances qui s'évanouissent toujours, elles retourneront au logis retrouver le précepteur français et la gouvernante suisse, objets de toute leur confiance.

VII

DE LA POLICE SECRETE.

VII

DE LA POLICE SECRETE.

DE LA POLICE SECRÈTE.

Il existe en Russie, depuis quelques règnes, une police secrète. L'empereur Alexandre la supprima un moment, mais il fut promptement obligé de la rétablir, à cause des dangers qui menaçaient son autorité et même sa vie, comme nous le montrerons dans un des chapitres suivants.

Au premier abord, le maintien de cette institution terrible semble justifié par la nécessité même de sa création ; mais, en y réfléchissant, on trouvera que les gênes qu'elle fait peser sur la société moscovite ressemblent aux liens dont on enserre certains malades ; il y avait folie à supprimer les liens sans supprimer en même temps les causes de la maladie. Des conspira-

tions se formèrent de tout côté parmi les nobles aussitôt l'abolition de la police secrète; elles prirent même de telles racines, qu'elles durèrent longtemps encore après son rétablissement: mais elles se formèrent parce qu'en renonçant momentanément à la police secrète, on s'était ainsi, sans renoncer à l'oppression, désarmé d'un moyen puissant de découvrir et de réprimer les complots des opprimés.

Plusieurs états constitutionnels ont une police secrète aussi bien que les pays gouvernés despotiquement. En Prusse et en Autriche, c'est un instrument d'oppression formidable; quoiqu'en Prusse l'exercice en soit tempéré par la prudence et l'ambition du gouvernement, dont la politique est de se rendre populaire à ses voisins d'Allemagne ainsi qu'aux provinces réunies, même au prix de quelque sacrifice sur la plénitude du pouvoir absolu; et qu'en Autriche l'aristocratie conserve encore, de fait, quelques droits, quelques priviléges, quelque pouvoir, qui mettent des limites à l'emploi de ce fameux instrument de tyrannie. Mais dans l'empire russe, où l'autocratie domine encore plus que le despotisme, cette inquisition politique et sociale est infinie, sans limites comme sans merci dans son exercice. — Qu'on se rappelle ces effrayantes histoires qui, dans le cours des siècles,

semblent avoir traversé, comme des vapeurs souterraines, les murs de ces cachots où Venise, le *gericht wehmor* et l'inquisition espagnole torturaient des prisonniers dont la disparition seule fut connue, quoique personne n'osât en parler, et dont le crime aussi bien que la punition restèrent ensevelis dans les mystères du tombeau, excepté lors des rares circonstances qui inspirèrent à l'esprit humain son horreur proverbiale pour ces institutions terribles; — que le lecteur se peigne tout ce qu'il a lu, tout ce qu'il a recueilli d'authentique, tout ce que son imagination a pu lui retracer en ce genre, et qu'il en fasse l'application à la police secrète de la Russie, il n'aura encore qu'une idée incomplète de son pouvoir mystérieux, caché, de la manière dont elle pénètre universellement dans ce qui semble d'une impénétrable intimité, et de la terreur qu'elle inspire.

Depuis le feld-maréchal Paskewitch, prince de Warsovie (le premier en ce moment de la première des quatorze classes), jusqu'au plus humble de ceux au-dessus de l'état de serf, tous éprouvent ou redoutent sa vigilance, tous craignent qu'elle n'épie leur conduite, et qu'elle ne la voie d'un œil souvent égaré par la méchanceté privée, par la vengeance ou par l'envie. Le Russe, d'après ce qu'il a entendu, d'après ce

qu'il a vu et appris, doute de son plus proche parent, de son ami le plus cher. L'ami sent le soupçon jaillir de son âme en songeant qu'une ancienne amitié n'est peut-être que le manteau dont se couvre ce redoutable *espionnage* que la police secrète entretient dans toutes les classes de la société; le frère tremble de laisser échapper devant son frère des pensées qui, soigneusement enregistrées à sa charge, peuvent trouver ultérieurement une rétribution toujours sûre, quoique lente; l'époux même se demande si sa jeune épouse ne lui ouvre pas les bras pour lui arracher quelque secret dont on aurait soupçonné l'existence.

Ici encore nous devons prier le lecteur de ne pas croire que nous cédions, dans l'expression de notre pensée, au sentiment exagéré qu'un tel sujet pourrait exciter en nous. Non-seulement en écrivant ces lignes nous avons présent à l'esprit plus d'un exemple auquel elles s'appliquent réellement, mais nous connaissons un père qui a dénoncé son fils à la police secrète, et dont la trahison dénaturée, sans apporter aucun adoucissement à la punition du fils, a été récompensée par la reconnaissance impériale et citée publiquement pour l'héroïsme de son dévouement et de sa vertu.

Tels sont pourtant les étranges préceptes de

moralité politique que peut établir un pouvoir irresponsable et depuis longtemps enraciné! Cela nous rappelle les deux ou trois titres accordés sous plusieurs règnes en commémoration des services qu'on voulait récompenser : à côté des surnoms de *Zabalkansky*, vainqueur des Balkans, conféré à Diebitch, et d'*Erivansky*, vainqueur d'Erivan, donné à Paskewitch, on trouve celui de *Vernoi*, fidèle, qui fut, hélas! accordé à un Anglais pour avoir découvert une conspiration.

Hâtons-nous de dire que les faits rapportés plus haut ne prouvent pas, comme on pourrait le croire, l'affaiblissement des liens de famille. Il serait injuste d'en rien conclure de semblable à l'égard de la nation russe en général : tout au contraire, et c'est un des beaux côtés de son caractère, on ne trouve nulle part de meilleurs fils, de meilleurs pères, de meilleures mères. Les pères et mères en Russie serviraient de modèles, sous certains rapports, au reste du monde. On les voit rarement jouir de la fortune sans la partager avec leurs enfants. On ne trouve pas chez eux de ces hommes qui, avec d'immenses revenus, laissent leur propre sang, leur propre chair, pendant ces vertes années que sollicitent toutes les jouissances de la vie, se presser en vain au seuil de portes stériles qui ne leur seront ouvertes que lorsqu'il sera trop tard pour y entrer;

— ces hommes et même ces femmes, qui vivent, comme en Angleterre, — un siècle, s'il est possible, — plongés dans le luxe, tandis que la tête de leurs enfants blanchit au sein des privations. Les Russes ont coutume de faire toujours, et de bonne heure, une ample part à leurs enfants, dans la pensée de leur assurer autant d'années de bien-être que la tendresse paternelle peut leur en procurer. Il n'est pas rare de voir le père et la mère, en Russie, partager par égales portions leur propriété entre eux et leurs enfants, et abandonner à chacun leur part lors de l'établissement des garçons et du mariage des filles.

Ce n'est pas à la lâcheté du caractère qu'il faut attribuer les fâcheux résultats que nous avons cités, mais à l'effet moral de la police secrète, à l'action calculée qu'elle exerce sur la peur, la faiblesse et le vice.

Nos lecteurs ne peuvent pas s'attendre à trouver ici l'histoire complète d'une institution cachée de sa nature et qui ne laisse entrevoir qu'une faible part de son mécanisme. Ce qu'elle en montre néanmoins, quoique la moindre branche de toute la machine, n'est pas en soi-même sans importance.

Sous le nom de haute police, le comte de Benkendorff, noble livonien, tient dans ses mains tous les ressorts de cette machine si vaste et si

compliquée. L'empereur Nicolas place en lui une confiance illimitée, et probablement en lui seul, quoiqu'il semble alternativement, selon sa coutume, se livrer davantage à l'influence d'autres favoris, — tels que le général Klein Michel, le solide instrument des vues impériales, qui semblent se révéler à lui instinctivement presque avant que de naître; le prince Menchikoff, qui flatte les aspirations impériales vers la puissance maritime; ou quelquefois le versatile prince Tchernicheff, dandy suranné maintenant, mais qui fut tour à tour diplomate adroit, chef de partisans, général heureux, et l'étoile des salons de Paris; ou enfin, — selon que d'autres astres brillent ou pâlissent, — Paskewitch Erivansky, prince de Warsovie, qu'on a élevé, faute de mieux, au grade de « grand capitaine, » pour qu'il y en eût un sous le règne de son maître et pour en compléter la splendeur.

Le crédit du comte Benkendorff paraît dater des services qu'il rendit en conservant l'artillerie le 26 janvier 1825, jour si plein d'événements. On dit qu'à l'exemple de son maître, il aime la justice, quand elle n'est pas en opposition avec la politique du gouvernement ou les intérêts impériaux; malheureusement il n'est guère de circonstance dépendante de leur décision à l'un ou à l'autre qui échappe à cette double éventualité.

Ce n'est pas un homme vénal, du moins ne voit-on pas qu'il s'occupe d'augmenter sa fortune autrement que par des avantages pécuniaires. Il est vrai que sous un maître dont la faveur peut d'un trait de plume faire et défaire des fortunes territoriales, au gré de sa toute-puissance, autant vaut peut-être se borner à l'argent que d'avoir des terres et des esclaves dont la possession est toujours éphémère ; peut-être est-ce une manière plus sûre d'atteindre à la richesse et d'en jouir paisiblement. Mais même en admettant qu'il ait fait ce calcul, on peut encore trouver à louer dans son caractère ; et certainement si la police secrète doit subsister, il est peu d'hommes que les Russes voudraient voir à sa place et beaucoup qu'ils y redouteraient, comme une aggravation à l'existence d'une telle charge et d'une telle institution.

La « haute police, » dont cet homme est le grand maître, est en apparence établie pour rechercher les complots contre l'état et le souverain, — qui s'identifient l'un à l'autre en Russie, comme dans les idées de Louis XIV ; — pour découvrir les abus dans l'administration de l'empire ; et, quand l'action des lois devient impuissante, pour user de son pouvoir discrétionnaire en châtiant le vice ou le crime et en protégeant l'innocence et la vertu. On voit que ses attribu-

tions sont toutes dans l'intérêt de l'humanité et du bonheur universel, à peu près comme les vues que la voix doucereuse de Robespierre exposait à l'admiration de ses farouches montagnards.

En plaçant le comte Benkendorff à la tête de cette institution, telle qu'elle est organisée, l'empereur Nicolas lui a délégué sans réserve son autorité absolue sur tous ses sujets, parmi lesquels nous devons rappeler qu'est comprise même la famille impériale. Il n'est personne dans tout l'empire qui ne soit tenu d'obéir sans hésiter à l'ordre de ce vizir comme à un ordre émané de la bouche du czar, — cette bouche qui fait, pour soixante millions d'hommes, des lois aussi strictement obligatoires que si la nation elle-même les avait préparées et approuvées en s'engageant à les observer. Un subdélégué de ce grand maître, sans autre marque distinctive que la livrée de la police secrète, s'il se présente, pendant la nuit la plus profonde, devant une forteresse de la frontière, le palais d'un prince ou la demeure du premier magnat du pays, doit être admis à l'instant même auprès du gouverneur, du prince ou du noble. Le lit du mort ou du moribond et la chambre nuptiale ne sont pas même exceptés de sa visite. Il peut faire enlever tout individu quelconque dans un *talega* ou un *kibitka*, sans lui en donner la moindre raison,

sans lui dire pourquoi on l'enlève, où il va, quand il reviendra. La famille, les domestiques, les amis, tous sont obligés de garder le silence sur l'événement, et s'ils osent s'informer de son sort et de l'époque où il doit leur être rendu, ce sera seulement par voie indirecte, au moyen de quelque intermédiaire influent.

Lorsque l'individu qui a subi ce traitement revient, — s'il revient jamais, — il a été « à la campagne, » il a été « absent pour affaire; » fréquemment il ignore lui-même les causes de sa séquestration; mais il est rare qu'il confie ce qui lui est arrivé pendant le cours de cet événement, même à l'oreille de la plus intime amitié.

Une dame, encore vivante aujourd'hui, descendait de sa voiture en toilette de bal, lorsqu'elle fut tranquillement emmenée en traîneau; sa destination était la Sibérie. Arrivée au terme de ce long voyage, on la logea dans une cabane; —elle ignora toujours dans quelle région et dans quel gouvernement elle se trouvait.—La cabane contenait deux pièces séparées l'une de l'autre, et dont chacune conduisait à une cour de quelques pieds carrés, entourée d'une muraille élevée qui ne laissait pénétrer que la lumière du ciel. Une sentinelle veillait au dehors; un geôlier silencieux lui apportait sa nourriture grossière: elle resta là deux ans. Au bout de ce temps, la

porte de la cour s'ouvrit, et un autre prisonnier y fut jeté; c'était un noble polonais qui avait longtemps habité la cellule voisine, et qu'on changeait de lieu pour faire place à un autre. Dans cette chambre ou cet antre, elle vécut encore douze ans avec son malheureux compagnon, ignorant tout à la fois et l'endroit de la terre qu'elle habitait et la cause de sa détention. Un matin sa porte fut ouverte; une voix appela le numéro par lequel ses geôliers avaient l'habitude de la désigner dans les rares occasions où ils lui adressaient la parole. Elle sortit; la porte se referma sur elle, sans qu'elle eût le temps de prendre congé de son compagnon, qu'elle ne revit jamais; elle fut entraînée vers un traîneau; elle refit un voyage de plusieurs mois, et une nuit elle se trouva dans le bureau du grand maître de la police. On tira d'une petite armoire et on lui présenta la même toilette de bal qui lui avait été enlevée la nuit de son exil; les bijoux, il est vrai, n'y étaient plus, mais il ne manquait ni un nœud, ni une fleur, ni un morceau de tulle à sa friperie noircie et fanée; on lui restitua même l'éventail et le bouquet desséché, dans lesquels une longue génération d'araignées et de pucerons avaient fait leur nid. Elle fut ensuite remise en liberté.

Cette dame ne connut pas plus la cause de sa grâce qu'elle n'avait connu celle de sa punition

Comme on lui demandait si elle n'avait jamais cherché à s'éclairer à ce sujet : « Puis-je être restée, répondit-elle, si longtemps en Sibérie sans avoir appris à être discrète? — Et que dit-on lors de votre réapparition dans la société? — Rien; ceux qui m'avaient connue auparavant s'abstinrent de tout commentaire; et à ceux qui demandaient : Qui est cette dame? d'où vient-elle? où vivait-elle? il fut répondu simplement : *Madame *** a passé plusieurs années dans ses terres.* »

Il y a quatre ou cinq ans, un individu, qui avait quelque liaison avec les hommes au pouvoir eut l'indiscrétion de raconter certaines anecdotes relatives à l'histoire des sociétés secrètes, sujet périlleux qu'on trouvera expliqué dans cet ouvrage, et sur lequel il laissa s'exercer sa langue trop librement. Un matin, un officier de gendarmerie se présente dans son salon, et, avec la plus exquise urbanité, le prie de le suivre à la chancellerie du comte Benkendorff. Une visite de l'ange de la mort descendu sur terre ne produirait pas de plus forte impression de terreur que l'uniforme bleu-pâle des officiers ou soldats de ce corps, les sbires avoués de la police secrète. Il obéit, comme chacun est tenu de le faire en pareil cas; et, laissant sa famille dans la plus profonde consternation, il monta en traîneau avec le redoutable visiteur. Ce jour-là il ne

revint pas, ni le lendemain, ni les jours suivants; cependant ses parents reçurent avis qu'il était sauf, qu'il avait des amis et des protecteurs puissants, et qu'ils le reverraient bientôt.

Ainsi se passèrent six mois d'angoisses; vers le milieu du septième, l'homme reparut, mais dans un état qui le rendait presque méconnaissable aux yeux de ses proches et de ses amis; ses joues rubicondes étaient devenues livides; son embonpoint avait fait place à la maigreur; l'étincelle joyeuse de ses yeux avait disparu, et sa vivacité s'était éteinte pour toujours dans l'impression de terreur qu'il avait reçue. Il ne se plaignit pas; au contraire, on lui avait prouvé qu'il ne s'agissait que d'un avertissement amical; tel était pourtant l'état où cet avertissement l'avait réduit. Voici ce qu'il raconta :

Peu de temps après avoir quitté sa demeure, il fut enfermé dans un appartement obscur. A la nuit tombante, on le garrotta, on le plaça dans une sorte de boîte sur un *sleigh*, comme on en emploie en hiver pour le transport des prisonniers; un treillis laissait entrer par en haut une faible clarté provenant de la réflection de la neige, mais sans lui permettre la vue du paysage à travers lequel de rapides chevaux l'entraînaient pendant toute la nuit. Une heure ou deux avant le jour, son véhicule s'arrêta; on lui banda les

yeux, et on l'introduisit dans un nouveau lieu de repos. La nuit suivante, il fut transporté de la même manière, arrivant pour coucher dans un donjon obscur, et de nouveau entraîné sur une route que ses terreurs lui disaient être celle où s'évanouissent les consolations de l'espérance, la route de Sibérie.

Ainsi s'écoulèrent les nuits après les nuits, les jours après les jours; les premières le rapprochant sans cesse de l'effroyable solitude, les seconds lui offrant un repos tel quel des fatigues du rapide voyage. Les nuits obscures faisaient place aux clairs de lune, et la lune décroissait encore, et le clair de lune revenait, et toujours on l'entraînait en avant, sans interruption, sans lui laisser entrevoir un seul stade de la route. Alors ses yeux s'étant accoutumés à l'obscurité profonde dans laquelle on le tenait pendant le jour, la faible clarté qu'une nuit d'hiver sans lune répandait à travers l'étroite ouverture qui donnait de l'air à la voiture lui permit de commencer à en distinguer l'intérieur.

Comme toutes les personnes privées de la vue, il apprit aussi, quelques semaines après, à y suppléer par un sens que souvent la vue laisse engourdi, celui qui fait reconnaître les objets au toucher. Il lui était impossible de faire aucune observation sur la route qu'il parcourait; mais il

connaissait sa cage planche à planche, clou à clou, et pour ainsi dire paille à paille. Puis, dans les ténèbres du jour, il s'efforça de faire connaissance avec chaque nouveau donjon où il trouvait asile. Il fut frappé de la conformité, de la similitude de ces lieux de repos. Comme tous les Russes il avait vu les bataillons de la garde impériale, dans lesquels les hommes, depuis la manière de placer en croix leurs baudriers, depuis la couleur de leurs cheveux et la coupe de leurs moustaches jusqu'à leur contenance, se ressemblent entre eux presque autant que deux pois dans une écosse; mais après avoir voyagé pendant deux ou trois mille verstes, il fut frappé de trouver entre tous ces donjons une ressemblance aussi exacte qu'entre deux briques ou deux pierres pareillement disposées.

A la fin il lui arriva d'y laisser un morceau de la croûte dure de son pain de seigle noir dans lequel ses dents avaient imprimé un signe particulier. A sa grande surprise, il trouva, sa course de nuit terminée, une croûte parfaitement semblable dans le donjon où il fut logé. Il se prit alors à douter de ses propres sens; tantôt il s'imaginait être fou; tantôt il concevait l'affreuse idée que, condamné, sans espoir de secours, à d'éternelles ténèbres, il était destiné à ne plus s'occuper que d'objets futiles, nouvelle espèce de torture mo-

rale dont il éprouvait l'avant-goût en approchant de la Sibérie.

Il est étrange qu'au milieu de ces doutes, ce fût seulement plusieurs semaines après cet accident qu'une pensée lui traversa l'esprit, — pensée qu'il écoutait comme une illusion, et qui finit par se faire jour en lui comme un rayon de lumière, — c'est qu'il n'avait jamais quitté les environs de Saint-Pétersbourg, et était revenu reposer chaque nuit au même endroit. C'est effectivement ce qui était arrivé; toutes les nuits, pendant des mois, il avait parcouru la même route pour revenir à la même cellule. — On doit se rappeler que ce n'était pas une punition, mais seulement un avertissement amical du pouvoir, qui voulait empêcher un homme auquel il portait intérêt d'encourir une punition réelle.

Les forces de la haute police, petites en apparence, sont en réalité formidables. Chaque ville principale dans chaque gouvernement (on sait que l'empire russe se divise en gouvernements, au lieu de comtés, départements ou provinces) renferme une subdivision de l'institution avec l'accompagnement ordinaire d'officiers avoués, indépendamment d'un corps de gendarmerie qu'on peut considérer comme l'exécuteur spécial de ses ordres, quoiqu'au besoin elle pût mettre en mouvement toutes les troupes de l'em-

pire. Quelques milliers d'officiers, d'agents et des brigades de gendarmerie composent ainsi le service ostensible que dirige le grand-maître; mais on estime que ses agents secrets, ses correspondants et ses espions directs et indirects égalent plusieurs fois le nombre de ceux qui portent sa livrée.

On avoue que la dépense de l'établissement est énorme; mais il y a toute raison de croire que ce qu'on en dissimule dépasse de beaucoup la dépense avouée; et, qui plus est, cela s'accroît tous les ans. Pour remplir sa mission, la haute police est obligée d'entretenir des espions, non-seulement dans toutes les classes de la société à l'intérieur, mais au dehors; non-seulement il n'existe pas dans l'empire un seul homme au-dessus du serf sur la conduite et les antécédents duquel elle ne soit tenue de fournir d'amples détails au premier avis de l'autorité supérieure, — ce qui exige naturellement des armées d'espions et des multitudes de commis pour examiner et compiler leurs rapports, — mais il y a aussi les agents entretenus au delà des frontières, dont les demandes exorbitantes, quoique relativement peu nombreuses, grossissent outre mesure son budget de dépenses.

Le bureau des passe-ports est compris dans les attributions de la haute police; c'est là qu'on

tient registre de tout ce qui n'est pas simple paysan. Au double du registre sont transcrits des extraits de tous les rapports des espions qui se sont trouvés sur votre route pendant la vie, avec leurs observations, notes et dénonciations originales, le tout arrangé dans un tel ordre, qu'en quelques heures, à Saint-Pétersbourg et à Moscou, le surintendant de la police peut avoir connaissance de vos actions les plus secrètes, ainsi que des opinions qu'on vous suppose, ou du moins des sentiments que vous aurez manifestés. Quantité d'individus s'imaginent échapper à l'attention du gouvernement, aux noms desquels sont accolés, dans ses noirs registres, des volumes manuscrits d'informations secrètes. D'intimes connaissances, de vieux amis, des domestiques, des esclaves et trop souvent des parents, en ont grossi la masse, avec ou sans connaissance de cause.

Il est à remarquer que les rapports des espions, lorsqu'ils diffèrent trop entre eux, sont soumis à une sorte de scrutin, dans lequel naturellement le vrai et le faux ont la même chance de se faire jour. Habituellement quelques vérités s'y mêlent aux calomnies et à une manière d'arranger les faits qui les dénature entièrement, et tout cela reste au dossier d'un individu pour être réuni contre lui, si, avec ou sans intention coupable,

il donne ombrage à la police secrète ou qu'il encoure le ressentiment de quelqu'un de ses nombreux agents.

« L'homme oublie et Dieu pardonne, — murmurait tout bas un Russe, — mais la police secrète n'oublie ni ne pardonne jamais. » La conversation frivole qui a été tenue il y a des années, à table, autour d'un bol de punch, ou dans un moment d'irritation, est notée avec les commentaires médisants de ceux qui la rapportent. Tout cela fait poids dans la balance quand il s'agit de peser le sort d'un individu; ainsi des juges inconnus, obéissant à une influence inconnue, disposent de la destinée d'hommes qui n'ont peut-être commis aucune offense envers ce code de morale sociale et politique, qui est comme le drapeau de cette effroyable institution. Lorsqu'à ce thermomètre le sujet russe a été trouvé fautif, la disgrâce l'atteint aussi brusquement, avec aussi peu de préparation que l'arrêt du destin. Souvent il usera le reste de sa triste existence à chercher en son esprit la cause de sa punition, sur laquelle ses amis, ses parents eux-mêmes seront réduits à de vaines conjectures. La tombe n'est pas plus silencieuse sur ce qu'elle enferme que la police secrète. La haine particulière, la colère ou l'inimitié des princes meurt avant ou avec ceux qui l'éprouvent; de nouvelles intrigues, des chan-

gements de partis peuvent rendre méritoire ce qui, peu d'années auparavant, était odieux ou criminel; mais il est rare que ces événements apportent quelque soulagement aux maux des condamnés.

Le secret est le grand principe de la haute police. Son esprit machiavélique aime mieux laisser mourir ces malheureux dans les mines, dans les cachots, dans les déserts, où ils ont déjà perdu tant d'années, que de donner à la société le scandale de leur retour. Déjà, malgré toutes les précautions, trop de vérités, trop de détails se font jour à travers l'atmosphère de brouillard et de silence qui enveloppe la société moscovite. Si, en général, les hommes sont trop enclins à oublier les infortunés, en Russie la crainte et la politique frappent d'un oubli encore plus prompt les infortunes dont le gouvernement est l'auteur. Comme le fameux Masque de fer, les prisonniers et les exilés sont toujours inconnus à leurs geôliers ou à leurs gardiens; leurs noms n'existent pas; ils deviennent des *nombres*. Les changements politiques passent inaperçus pour eux; s'il en arrivait qui pussent les toucher, ils ne les connaîtraient pas; car lorsque de longues années de douleur et d'indignation ont fait place au sombre désespoir, au tranquille idiotisme, il n'y a plus de raison pour qu'au moment même de ces chan-

gements ils essayent, par quelque effort inaccoutumé, de se rappeler au souvenir.

D'un autre côté, quand l'état a ainsi disposé d'un individu, le démon de l'espionnage cesse de s'en occuper; les volumineux in-folio auxquels ont donné lieu ses actes et ses discours sont clos; il n'y a pas de raison pour qu'on aille de nouveau consulter sa liasse; des montagnes de manuscrits nouveaux sur des hommes politiquement vivants s'accumulent sur le sien et le recouvrent: l'administration l'oublie alors finalement. Les gouverneurs, les geôliers se succèdent; ils reçoivent héréditairement, avec leur charge, ces malheureux abrutis par la misère et l'emprisonnement, et dont ils ignorent les noms; le monde a cessé de se les rappeler, eux-mêmes en doutent ou les ont oubliés.

Non-seulement le Russe est soumis à cette terrible surveillance dans l'intérieur de l'empire, mais à l'étranger, dans ses voyages, elle le suit comme une ombre. Dans les salons de Paris et de Londres il tremble que l'œil de la police secrète ne soit fixé sur lui. Les étrangers rient de ses terreurs; mais une pénible expérience lui a trop appris combien elles sont fondées. La police secrète traite à aussi bon marché que possible des informations qu'elle recueille, des espions qu'elle emploie; mais elle se les procure à

tout prix. Par un système compliqué et coûteux par conséquent, elle s'est faite toute yeux; les espions même sont espionnés. Les missions diplomatiques du gouvernement russe, bien choisies et grassement payées, sa seule branche de service réellement efficace, sont surveillées d'aussi près qu'elles-mêmes doivent surveiller les Russes voyageurs. Nous tenons d'une source dans laquelle nous avons toute confiance qu'à Paris seulement cent cinquante individus correspondent directement et indirectement avec cette partie de l'administration russe. Le payement de la plupart de ces individus et leurs fonctions apparentes concernent le ministère des affaires étrangères, que dirige le vétéran Nesselrode; mais la splendeur du titre et l'importance présumée de l'emploi ne les empêchent pas d'être entièrement à la dévotion du grand-maître de la police.

M. de Custine raconte, dans son journal, une conversation qu'il eut, avant de s'embarquer pour Saint-Pétersbourg, avec son hôte de Lubeck, qui cherchait à le dissuader de poursuivre son voyage.

« Vous connaissez la Russie? lui dis-je. — Non, monsieur, mais je connais les Russes; il en passe beaucoup par Lubeck, et je juge du pays par la physionomie de ses habitants. — Que trouvez-vous donc à l'expression de leur visage qui doive

m'empêcher de les aller voir chez eux? — Monsieur, ils ont deux physionomies; je ne parle pas des valets, qui n'en ont pas une seule, je parle des seigneurs. Quand ceux-ci débarquent pour venir en Europe, ils ont l'air gai, libre, content; ce sont des chevaux échappés, des oiseaux auxquels on ouvre la cage; hommes, femmes, jeunes, vieux, tous sont heureux comme des écoliers en vacance; les mêmes personnes, à leur retour, ont des figures longues, sombres, tourmentées; leur langage est bref, leur parole saccadée; ils ont le front soucieux. J'ai conclu de cette différence qu'un pays que l'on quitte avec tant de joie et où l'on retourne avec tant de regret est un mauvais pays [1]. »

Le bon aubergiste de Lubeck n'avait raison qu'en partie dans les déductions qu'il tirait de ses subtiles observations. Chaque Russe noble (car il n'y a que les nobles qui voyagent) peut, en débarquant à Lubeck ou en traversant la frontière, sembler aussi gai qu'un oiseau mis en liberté; cela tient à l'imprévoyance de son caractère moscovite, qu'égayent la perspective d'un plaisir immédiat et la certitude que le jour fâcheux où il doit rendre ses comptes est éloigné d'un an

[1] T. I, p. 97.

ou deux; mais quand il revient, son esprit est assiégé des terreurs de tout ce qui peut avoir été rapporté sur ses conversations et sur sa conduite. Accoutumé dans son pays à se faire l'écho de l'opinion publique, toujours exprimée sous l'influence du despotisme, lorsqu'il se trouve dans des pays libres et constitutionnels, il arrive qu'indépendamment de ses sympathies présumables, la peur même que sa servilité éprouve d'une opinion qu'il regarde comme dominante le porte à manifester des sentiments analogues; et ensuite il tremble que tout cela n'ait été divulgué, lorsque, plutôt que de l'avouer, il plongerait sa main dans le feu. Mais ce qui est pire encore, s'il a strictement veillé sur ses paroles et sur ses actes, rien ne l'assure contre les fausses interprétations ou les calomnies de l'espionnage, abrité sous le secret des accusations.

D'après cela on comprend que ce soit un sujet de surprise de voir ces hommes revenir toujours en Russie, bien qu'ils ne puissent, comme on le sait, s'en abstenir qu'en renonçant à leur fortune et à toutes relations de famille ou d'amitié dans leur propre pays. On peut croire qu'il serait facile au noble russe de réaliser au moins une bonne partie de sa fortune avant de partir pour l'étranger; mais les yeux d'Argus de la police secrète

rendent une telle tentative trop dangereuse, et le gouvernement n'accorderait pas la permission de voyager s'il pouvait concevoir à ce sujet le moindre doute. Peu de Moscovites, dans la vue de recouvrer leur liberté personnelle, se décideraient, comme le vieil amiral Tchitchagoff, — espèce de Bélisaire russe, — un des derniers débris de l'école de Romanoff et de Souvarow, et de là cour de Catherine, — à braver un czar, et à sacrifier une fortune princière pour se retirer dans une humble chaumière à Brighton.

Quand on considère l'autorité prodigieuse de la police secrète, la nature mystérieuse de ses procédés, le penchant de tous les délégués du pouvoir en Russie pour l'oppression et l'extorsion, on s'imagine aisément quels avantages ses agents doivent tirer de leur position et de la terreur universelle qu'ils inspirent. A la vérité, le grand-maître cherche perpétuellement à combattre cette tendance comme entravant l'action de la machine qu'il dirige; mais loin de l'arrêter dans sa marche progressive, ses efforts parviennent à peine à en tempérer l'effet. Aux ordres émanés des chefs de l'institution, relativement aux individus coupables, les subordonnés se gardent de désobéir, aucun cadeau ne les y déciderait; mais à l'égard de tout autre, ils le vexent,

l'inquiètent, le menacent pour leur propre compte, jusqu'à ce que, de guerre lasse, et pour obtenir quelque protection, il consente à défrayer grassement leur cupidité.

Un riche marchand étranger fut un jour invité à passer dans les bureaux du comte Benkendorff pour une affaire de peu d'importance. Il s'y rendit; on le fit attendre six heures, puis on le renvoya. Le jour suivant il reçut ordre de revenir. Il était trop dangereux de s'en dispenser; il obéit et attendit encore en vain. La chose se renouvela plusieurs semaines de suite; on le dérangeait toujours au milieu des affaires les plus graves, et l'on semblait choisir à dessein le moment de ses occupations les plus sérieuses. A la fin on lui insinua que s'il voulait déposer au bureau une somme considérable [1], comme garantie qu'il se présenterait à la première réquisition, on cesserait de l'inquiéter. Il crut sage de se rendre, et depuis lors, en effet, il ne fut jamais rappelé.

La comtesse Beobrinsky, catholique romaine, traitait, pour l'acquisition de vastes propriétés en Pologne, avec un agent auquel la vente en avait été confiée. L'agent fut bientôt mandé près d'un

[1] Pas moins de 200,000 roubles (200,000 fr.). (*Note de l'auteur.*)

certain baron, affidé de la police secrète, dans laquelle il remplissait le rôle de ces espions qui fréquentent les cafés et les restaurants, et qu'on appelle *agents répressifs*, parce que leur seul emploi consiste à alarmer et à faire taire les Français *parleurs*, habitués de ces lieux, et que toute la puissance du despotisme peut à peine réduire au silence. Ce baron fait connaître à l'agent que sa négociation avec la comtesse était sans objet, parce que l'empereur avait défendu à la police secrète de lui permettre, à cause de sa religion, d'acheter des terres en Pologne; en conséquence, l'agent refuse de donner suite à l'affaire. En même temps l'espion va trouver la comtesse, à laquelle il se présente comme acquéreur d'une partie des biens qu'elle paraissait désirer, lui insinuant qu'elle pourrait, en payant un *boni*, en obtenir la cession. L'homme parti, la comtesse court, pleine de colère, chez l'agent, lui reprocher son manque de foi pour avoir vendu à un autre la propriété qu'elle était en train d'acquérir. Celui-ci hausse les épaules et avoue la vérité. Indignée, la comtesse Beobrinski prend la résolution hardie d'aller droit au comte Benkendorff lui-même. Le résultat de l'entrevue fut d'établir qu'aucun ordre semblable n'avait été donné, et que tout se réduisait à une tentative d'extorsion

de la part du baron, qui, étant étranger, fut exilé sur les frontières.

C'était certes une tentative des plus audacieuses, et la personne qu'elle devait atteindre fit preuve d'une fermeté inaccoutumée; mais des centaines de machinations de ce genre se renouvellent perpétuellement dans tout l'empire; elles réussissent et restent ignorées.

VIII

DES LOIS CIVILES ET DES TRIBUNAUX.

DES LOIS CIVILES ET DES TRIBUNAUX[1].

La haute police, placée sous la direction du comte Benkendorff[2], n'est un instrument d'humiliation, de terreur et de tourment, que pour les hautes classes de la société; les classes inférieures sont rarement en contact avec elle. Cependant, si leur peu d'importance les met au-dessous de son attention, elles n'en sont pas moins sous l'empire d'une des institutions les plus infâmes et les plus oppressives qui puissent déshonorer un pays chrétien ou barbare, — *la police municipale*. Cette police, le fléau des classes infimes et moyennes, seconde partout la haute

[1] Nous ne prétendons point justifier la police russe. Nous nous bornerons à dire que ce chapitre est plein de vérités exagérées.

[2] Ce personnage, mort depuis peu de temps, a été remplacé par le comte Orloff.

police; mais au lieu de former une seule institution, subdivisée en plusieurs branches, elle consiste en plusieurs administrations, disséminées dans les différentes provinces de l'empire. Dans le gouvernement de Saint-Pétersbourg le surintendant de la police civile jouit d'une influence considérable; son emploi est un des plus lucratifs. Cette place a été remplie, pendant plusieurs années, par le général Kokoschkine, aide de camp de l'empereur. Dans la police civile, l'extorsion et la tyrannie, qui partout ailleurs cherchent à se cacher de quelque voile, marchent le front levé. Ce que le lecteur peut avoir lu dans Le Sage des anciens alguazils et des frères de la sainte Hermandad, en Espagne, ce qu'il peut savoir des cadis musulmans, tout cela ne lui donnerait qu'une idée incomplète du pouvoir arbitraire de cette institution et de la manière dont elle en use à l'égard de ceux que leur emploi ou leur position sociale ne place pas hors de ses atteintes. L'existence même de la police civile repose sur un système d'exactions avoué, bien qu'illégal. Les directeurs de police, sous le surintendant, les chefs de *tchasts* ou de divisions, les majors de quartiers et leurs *nadziratels* ou assesseurs, ne sont tous appointés que de nom. Néanmoins, non-seulement ils font des fortunes, mais au jour de l'an le surintendant est habitué à re-

cevoir d'eux un cadeau valant dix fois le montant de leur paye. Aucune loi ne les oblige, il est vrai, à de tels cadeaux, et même il existe un ukase qui défend, avec punition, au supérieur d'en accepter; mais que l'offrande ordinaire vienne à manquer, et l'inférieur sera changé, disgracié, persécuté sous quelque autre prétexte, avec la même rigueur qu'un maître indigné pourrait déployer envers un serviteur infidèle qui aurait trahi sa confiance. Son cadeau est-il au-dessous de la somme accoutumée, on l'enverra dans un poste moins lucratif; son ambition le porte-t-elle, au contraire, à augmenter le tribut, soit en sacrifiant la meilleure part de ses gains illicites, soit en redoublant d'activité, alors son avancement est infaillible; il est sûr d'arriver à un poste plus avantageux. Ainsi s'entretient une émulation criminelle entre ceux qui sont institués pour rechercher et punir le crime. On aura une idée du fardeau que ces vampires font peser sur le commerce, par ce fait qu'à Saint-Pétersbourg les cabaretiers estiment, année moyenne, à quarante ou soixante pour cent de leurs profits ce qui leur est extorqué, directement ou indirectement, par la police municipale ou civile. Excepté ceux que protégent de hauts emplois, leur rang militaire ou leurs liaisons avec les hommes du pouvoir, tous les habitants des villes sont perpétuelle-

ment exposés aux exactions de ses nombreux affidés, gens dépravés et sans remords, investis d'une autorité qui s'étend à presque toute la population, et qui semble n'avoir de limite que dans la nécessité de mettre quelque ordre dans ce chaos d'iniquités, dont chaque ville, en Russie, présente l'éternel spectacle. Ils se partagent entre eux les habitants, et ne laissent pas que d'observer avec assez d'exactitude *leurs droits* à cet égard, si l'on peut appeler *droits* la source impure des profits qu'ils lèvent sur les larmes et le désespoir de leurs concitoyens.

Nous allons essayer de donner une idée de la police de Saint-Pétersbourg. Quelque révoltant que soit le sujet, nous sentons que c'est un devoir pour nous d'en mettre en lumière les principaux détails, ne fût-ce que pour éclairer l'incrédulité de ceux qui n'ont jamais vu de près le mécanisme d'un gouvernement despotique entièrement irresponsable. L'existence de telles monstruosités, au siége même du pouvoir exécutif, prouvera, ou qu'elles peuvent être soustraites à sa connaissance, même quand elles s'exercent sous ses propres yeux, ou bien qu'il les tolère et les approuve, car c'est l'un ou l'autre.

On peut juger de la police de tout l'empire par celle de la capitale. Si quelques provinces éloignées voient parfois s'accomplir de ces choses

qui semblent la violation la plus flagrante des lois humaines et divines, le résultat occasionnel de ces grandes iniquités ne l'emporte pas sur l'ensemble de misères qu'infligent à la capitale les vexations incessantes, les oppressions et les injustices dont elle est le théâtre.

L'organisation de la police est toute militaire : théoriquement l'institution est bonne, comme presque toutes les autres, en Russie. Le surintendant de la police (qui a le rang de lieutenant général, et dont l'emploi est ou était occupé dernièrement, comme nous l'avons dit, par Kokoschkine, aide de camp de l'empereur) a sous ses ordres plusieurs *chefs* de police, ses lieutenants, auxquels est confiée la direction des divers arrondissements de la ville; chacun de ces arrondissements contient plusieurs divisions, placées sous la surveillance d'autres officiers, qu'on appelle *tseletsnoi pristoff*, et chaque division se subdivise en quartiers, sous l'administration immédiate du *tchastnoi pristoff* ou major de quartier. Cet officier habite la maison de station ou « *Siegedom*, » bâtiment du gouvernement qui renferme les bureaux de la police, les pompes à incendies, les salles de détention, et qui se distingue par une haute tour de bois, au sommet de laquelle se tient un soldat de police, toujours aux aguets, afin de signaler le feu dès qu'il se manifeste. Il

dispose d'un certain nombre de soldats de police et de quelques officiers subalternes, appelés *nadtzirateli*, dont un est ordinairement à la tête d'un bureau auxiliaire sous le *tchast*. Les officiers et soldats de la police portent un uniforme militaire ; ces derniers sont armés d'épées et exercés au maniement du mousquet.

A chaque troisième coin de rue s'élève une petite maison ronde, en bois, à la porte de laquelle un soldat de police, armé d'une hallebarde et appelé *boutchnik*[1] ou homme d'armes, se tient constamment, pour maintenir l'ordre public.

Tous les officiers subalternes sont à la nomination du surintendant ; il choisit, en outre, les nombreux écrivains et secrétaires qui forment les bureaux de chaque major de quartier. Ces nominations, ces choix, constamment renfermés dans ce qu'il y a de plus vil, de plus abject, de plus crapuleux parmi les employés inférieurs, ne comprennent peut-être pas un seul homme qui, dans l'exercice, ou plutôt l'abus de sa charge, n'ait encouru le châtiment de ces mêmes lois qu'il a mission de faire exécuter. La vénalité, l'exaction, le vol (même avec effraction), et le meurtre, s'accumulent dans les annales de ce corps respectable; et encore, tel est le système de mystère qui étouffe le cri des victimes et as-

[1] Homme de la *boutka*, c'est ainsi que s'appelle le corps de garde.

sure l'impunité des coupables, que si en général leur tyrannie est visible et leurs crimes patents, les neuf dixièmes néanmoins restent ignorés de ceux qui n'ont pas à en souffrir immédiatement. Il ne parvient à la connaissance de l'observateur qu'une faible partie de leurs méfaits, et cependant elle forme une liste aussi effrayante qu'odieuse.

Ceux de nos lecteurs qui ont eu la curiosité ou la patience de parcourir les mémoires de Vidocq ont pu s'initier aux infamies qui se commettent quelquefois en France, sous un gouvernement qu'on ne peut regarder comme arbitraire, et au milieu d'un peuple qui se glorifie d'être à la tête de la civilisation; mais Vidocq même pourrait aller prendre des leçons à Saint-Pétersbourg; il y verrait son diabolique système élevé à la dernière limite dans l'étroite atmosphère du mystère et du despotisme.

Les lois de l'empire n'attribuent guère plus de pouvoir à la police civile qu'il n'en est donné, en Angleterre, à la magistrature; mais tout accès est soigneusement fermé à la plainte. Des règlements innombrables et vexatoires, presque toujours impossibles à exécuter, donnent aux citoyens la certitude d'être, un jour ou l'autre, à la merci de la police; ses agents peuvent donc exercer impunément l'autorité la plus tyran-

nique; eux-mêmes ont été si longtemps habitués à une aveugle soumission, que c'est à peine s'ils conçoivent que leur conduite ait besoin de s'abriter derrière leurs attributions.

La population n'a même pas d'idées très-exactes à ce sujet, et si elle en avait, elle n'oserait le faire voir. Accoutumée à la perversion constante des lois et des règlements, elle n'a en eux aucune confiance. Qui peut, en effet, résister à l'injustice, quand il est douteux que la voix de l'opprimé, que tant de gens ont intérêt à étouffer, parvienne à se faire entendre; plus douteux encore qu'elle soit écoutée; et lorsqu'en face des réclamations les plus légitimes se dresse la vengeance des oppresseurs, dont le ressentiment se ferait jour tôt ou tard? Aussi les agents de la police forment-ils, du premier au dernier, comme une chaîne de petits tyrans, dont la seule occupation semble être d'inventer de nouveaux moyens d'exactions. Mais ce qui les rend surtout odieux, dans un pays où la corruption infecte toutes les branches de l'administration, c'est qu'ils pèsent principalement sur les malheureux, et qu'au lieu de voler, comme les autres, en trafiquant de ses devoirs, la police demande son infâme salaire à la terreur de ses victimes, obligées d'acheter, sous forme de présents, le repos qu'elle leur accorde.

Avec toute sa corruption, c'est en même temps le corps le moins efficace pour la mission d'ordre et de surveillance qui lui est confiée. Quoique le rapport annuel du surintendant de la police à l'empereur présente toujours le tableau le plus flatteur de la morale et de la vertu des habitants de la capitale, il est probable qu'il se commet à Saint-Pétersbourg plus de vols et d'assassinats qu'à Paris et à Londres réunis, et même que dans toutes les capitales de l'Europe ensemble[1]. Toute relation de crimes ou délits est interdite aux journaux; la connaissance d'un crime se répand rarement hors de l'endroit où il a eu lieu. Mais, dans son propre quartier, l'habitant de Saint-Pétersbourg, sans autre guide que le hasard, peut apprendre plus de vols avec effraction, que l'état officiel n'en avoue, à la fin de l'année, pour toute la ville ou pour tout l'empire. Et voilà ce qu'on appelle un rapport authentique de ce qui est arrivé dans l'espace de douze mois!

C'est surtout pendant la longueur de l'hiver, quand les nuits sont noires et que la Néva est prise, c'est alors que sur la rivière et dans les faubourgs les assassinats se multiplient. Leur fréquence est assez attestée par le nombre de ca-

[1] Il est possible qu'il se commette à Pétersbourg plus de filouteries que dans aucune autre capitale. Quant aux assassinats, nous affirmons qu'ils y sont très-rares.

davres qui flottent vers le golfe de Finlande lorsque les glaces se rompent. Ce sont, en général, des ivrognes, que les conducteurs de traîneaux ont tués avec leurs couteaux ou leurs haches, et il est rare qu'on poursuive ces crimes, la police préférant la tâche plus facile de les cacher, si même quelques-uns de ses membres n'y ont pas participé.

Dans les quartiers éloignés où ils se commettent, les *boutchniks* ou *watchmen* des rues y prennent peut-être la part principale; et sans nul doute les majors de *tchasts* sont d'intelligence avec ces voleurs de profession qui infestent leurs quartiers, bien qu'ils *ne portent pas l'uniforme impérial*. Il n'est pas rare de voir un audacieux malfaiteur arrêté plusieurs fois pour vol par la même personne, et relâché autant de fois par la police, qui, trouvant son profit à le laisser libre, ne le punirait que dans le cas où on lui offrirait un prix supérieur à celui que le voleur lui paye. Rien de moins commun que l'arrestation d'un voleur inconnu; il est inouï qu'un objet volé revienne à son premier possesseur, car lors même que celui-ci vient à reconnaître son bien, il trouve bientôt qu'il n'a fait que passer des mains du voleur de profession dans celles des voleurs privilégiés. En tous cas, il ne le recouvre jamais sans en payer la valeur totale; mais en revanche, il

peut rencontrer, dans la rue prochaine, son voleur parfaitement libre, qui, en passant, lui donnera tranquillement et pieusement sa bénédiction.

L'inefficacité de la police dans les occasions les plus sérieuses a été prouvée de la manière la plus palpable lors du vol de deux canons d'airain dérobés en plein jour dans les jardins du palais du grand-duc Michel, sur un bras de la Néva. Plusieurs semaines se passèrent avant que les milliers d'agents de police employés à la recherche pussent découvrir l'objet du vol, qui cependant n'était pas de nature à être aisément transporté ou caché : les voleurs étaient occupés tranquillement à le briser. — Lorsqu'il s'agit d'offense envers des personnes puissantes et qu'il faut nécessairement découvrir le coupable, leur embarras est extrême; mais ils s'entendent parfaitement à trouver un criminel ou du moins un bouc émissaire, sans s'occuper beaucoup du délinquant réel.

Sous l'administration du dernier surintendant de la police, un personnage très-haut placé s'aperçut, en montant dans son traîneau, qu'il avait perdu ou qu'on lui avait volé son portefeuille contenant deux mille roubles. Il fit sa plainte à un des officiers de police, insistant pour que le portefeuille fût retrouvé. Le major en demanda

la description ainsi que le nombre des billets. On lui répondit qu'on ignorait ce nombre et qu'on n'avait aucun souvenir distinct du portefeuille, sinon qu'il était neuf et rouge et qu'il contenait certainement la somme indiquée. Une heure après le major revint en triomphe; il avait arrêté le voleur, et rendit le portefeuille avec tout son contenu à l'illustre propriétaire, qui, émerveillé du zèle et de l'activité du corps auquel appartenait cet officier, le recommanda probablement pour de l'avancement. — Le lendemain, toutefois, sa Grandeur sentit quelque chose de dur dans la doublure de sa pelisse fourrée; c'était son portefeuille qui avait glissé avec les billets à travers une fente de la poche, ce même portefeuille que l'homme de police avait prétendu lui rapporter; l'espérance de son patronage et la crainte de son mécontentement avaient été estimés deux mille roubles! Nous n'avons jamais su ce que devint l'homme emprisonné pour un vol qu'il n'avait point commis; mais probablement on n'aura pas pris la peine de revenir sur le jugement d'un individu si insignifiant, lorsque tout avait été préparé pour établir l'évidence de son crime et la justice de sa condamnation.

Nous avons déjà cité l'épigramme qui fut écrite, pendant le règne de Paul, sur les murs de l'église

Saint-Isaac. On se rappelle que, sur l'injonction de l'empereur, la police *découvrit* un coupable, qui fut condamné à avoir la langue coupée; ce qui fut rigoureusement exécuté. — Après la mort de Paul, l'innocence du patient fut prouvée par la confession volontaire de l'auteur de l'épigramme.

Les particularités suivantes, venues à notre connaissance par un simple hasard, ont eu lieu il y a deux hivers; elles mettent en évidence quelques-unes des actions infâmes attribuées aux gardiens de la sécurité publique.

Trois marchands russes, après d'amples libations, retournaient chez eux en fâcheux état; l'un d'eux était tellement ivre que ses compagnons furent obligés de le laisser à la garde du boutchnik ou watchman. Un peu dégrisés quelques heures après et regrettant de l'avoir abandonné, ils revinrent le chercher; mais le boutchnik et les deux soldats de police déclarèrent qu'il était parti depuis longtemps. Ils allaient se retirer en admettant la vérité de ce rapport, quand l'un d'eux aperçut des bottes et un bonnet qu'il reconnut pour ceux de leur compagnon. Les doutes qu'excita cette circonstance les déterminèrent à se rendre auprès du surintendant de la police; ils avaient dans ses bureaux un ami, par l'entremise duquel ils obtinrent des ordres

pour qu'une perquisition fût faite immédiatement dans le *boudtké* ou maison de garde. On nè trouva pas d'abord le corps de leur compagnon, mais on découvrit ses vêtements avec ceux de plusieurs autres individus, et enfin l'on aperçut un trou qui communiquait de l'intérieur du *boudtké* au canal près duquel il était situé. Là étaient les restes de l'homme assassiné. L'enquête qui s'ensuivit mit au jour tout un système de meurtres pratiqué dans la maison de garde par les gardiens mêmes; ils s'entendaient avec les garçons de la taverne voisine; ceux-ci, quand quelques-uns de leurs hôtes s'étaient suffisamment enivrés, les faisaient emmener par le *boutchnik*, qui les tuait et les dépouillait; les corps étaient ensuite jetés par le trou, sous la glace du canal, où, longtemps avant la débâcle, ils étaient entraînés par le courant.

Ces assassinats se commettaient chaque jour dans un réduit en bois de dix pieds de diamètre au plus, situé sur la perspective Newsky, la rue la plus populeuse de Saint-Pétersbourg, où la foule n'est pas moins grande que dans le haut d'Oxford-street à Londres. Les coupables furent condamnés au knout. L'aventure acquit une notoriété inusitée, parce que l'empereur, aux oreilles duquel elle arriva, fit fouetter quelques-uns des garçons de taverne, complices du boutchnik, devant les fenêtres de tous les taverniers du quar-

tier; sans cela elle n'aurait jamais franchi l'enceinte du *Tchast*.

Le fait suivant concerne le major de police d'un des principaux *Tchast* de la ville. Un vieux gentilhomme, d'une santé chancelante, arriva de Moscow un peu après le jour de l'an, et débarqua à l'hôtel de Londres sur la place Saint-Isaac. Il tomba malade; et comme apparemment il n'avait pas d'amis à Saint-Pétersbourg, on appela, pour le soigner, le médecin de la police, qui lui *recommanda une garde-malade*. Se sentant tout à coup beaucoup plus incommodé, le vieux gentilhomme écrivit à son neveu à Moscow, lui mandant sa maladie, et ajoutant qu'il venait d'éprouver des sensations si étranges qu'il ne croyait pas vivre encore jusqu'à son arrivée. Il le suppliait de ne pas différer son départ d'un instant, et lui indiquait, pour le cas où il viendrait à mourir avant que lui, son neveu, eût atteint Saint-Péterbourg, le montant de sa succession, qui était considérable, et qui consistait notamment en « obligations de banque, » dont il relatait le nombre et donnait une description détaillée. Peu d'heures après il n'était plus qu'un cadavre; et le major du quartier, qui guettait l'événement, ayant examiné ses effets, le fit enterrer.

Arriva le neveu; on lui apprit que son oncle

était mort, que le major avait déclaré qu'il n'avait pas laissé assez pour payer les funérailles, et qu'en conséquence il avait été enterré à la fosse commune. Le neveu se rendit à la banque, où, s'étant assuré de la parfaite exactitude des indications de son oncle, il requit que le porteur des billets revêtus des numéros désignés fût arrêté comme détenteur d'un bien volé. Au bout de quelques jours un individu se présenta pour toucher plusieurs de ces billets. Lorsqu'on le conduisit en prison, il varia dans son récit sur la manière dont il les avait acquis, affirmant d'abord qu'il les avait trouvés, jusqu'à ce qu'enfin il confessa qu'il avait été envoyé par le *tchastnoi-pristoff*. A la réception de cet avis, le neveu du mort va droit au gouverneur militaire, près duquel il trouve assez de crédit pour faire fouiller le domicile de l'officier de police avant que celui-ci ait appris l'arrestation de son affidé; on y découvrit les billets manquant. A peine le major sut-il qu'on devait interroger la garde-malade, qu'il avala une dose d'arsenic; mais au moyen d'une pompe à estomac, appliquée à temps, on lui sauva la vie, et par la suite, à l'étonnement général, il obtint de l'empereur son pardon. Cet acte de clémence inusité trouve sans doute son explication dans ce fait que le coupable jouissait

de toute la faveur du surintendant, auquel il était allié par mariage; et comme l'instruction de l'affaire fut laissée à la police, on conçoit aisément qu'ayant le moyen de transformer un innocent en coupable, elle ne dut pas être fort embarrassée de faire paraître un coupable innocent. C'était néanmoins une violation si flagrante et si publique de toute justice, qu'elle excita, même à Saint-Pétersbourg, quelque murmure.

On remarquera que dans les deux circonstances que nous venons de rapporter, des indices particuliers conduisirent à la découverte du crime, en favorisant les perquisitions d'une manière qui ne se reproduirait pas une fois sur mille dans les affaires où peuvent être impliqués les affidés de la police. On peut donc présumer que si deux attentats pareils, commis par des individus isolés du même corps, se sont révélés dans l'espace de quelques semaines, beaucoup d'autres ont été ensevelis dans l'ombre.

Avant de poursuivre notre examen de quelques-uns des moyens employés par les hommes de la police pour pressurer la population qu'ils devraient protéger, nous devons dire que, même comme pompiers, autre partie de leurs attributions, ils sont d'une grande incapacité. Rien ne peut surpasser les admirables règlements qui ont été faits pour préserver la ville du feu et pour

donner les moyens de le combattre avec succès partout où il éclate. Cependant les incendies sont fréquents à Saint-Pétersbourg, et rarement les pompes de la police parviennent à les éteindre, quoique des milliers de soldats, qui se réunissent rapidement sur les lieux, empêchent le feu de s'étendre, en se hâtant d'abattre les constructions adjacentes.

A voir la scène qui se déploie lorsqu'un incendie se manifeste, on croirait que nulle part au monde le service des pompiers n'est mieux organisé. A la première fumée, pendant le jour, à la première étincelle, pendant la nuit, les sentinelles qui veillent au sommet des tours de la police signalent immédiatement le quartier de la ville où se passe l'événement. Les chevaux, toujours harnachés, sont à l'instant mis aux pompes; en quelques minutes les pompes, suivies de tonneaux pleins d'eau, sur lesquels sont montés les pompiers, partent des différents *siéges*, traversant la ville au galop de leurs magnifiques chevaux; car les chevaux les plus beaux et les plus ardents, sans exception, sont ceux qui appartiennent au service des pompes, comme on peut aisément l'imaginer, puisqu'ils sont tous recrutés parmi les superbes attelages qui encourent la confiscation légale pour cause d'accidents sur la voie publique. —Et, pour le dire en passant, si cette con-

fiscation, toujours exécutée sans merci, ne tend pas autant qu'on le croirait à prévenir la fréquence de ces accidents, elle pousse toujours les conducteurs d'un attelage effrayé à précipiter la rapidité de leur course, sans s'arrêter pour s'enquérir du mal qu'ils ont pu faire.

Le nombre de ces pompes et de leurs chevaux confisqués sur les particuliers montre assez quelle foi on peut ajouter aux rapports du gouvernement, en même temps qu'il fait ressortir la crédulité de ces voyageurs qui s'émerveillent de l'adresse des Russes, lorsque, dans cette grande ville de Saint-Pétersbourg, leur manière insouciante de conduire, occasionne, disent-ils, si peu d'accidents, qu'on n'en *constate que deux* en toute une année !

Il est vrai que sans cette loi les événements seraient peut-être encore plus nombreux, car les Russes aiment à mener vite, et il en est parmi eux qui ne croiraient pas commettre une grande faute en passant sur le corps de quelque moujik. Du moins, si le règlement est arbitraire, l'empereur a donné l'exemple de la soumission : tout récemment un des chevaux de son traîneau ayant montré quelque disposition à s'emporter, il le fit immédiatement conduire à la station la plus proche.

Dès que les pompes atteignent le théâtre de

l'incendie (et elles y arrivent probablement en plus grand nombre et avec plus de célérité qu'en aucune autre ville du monde), les pompiers commencent leurs opérations par abattre toutes les fenêtres de la maison qui brûle et de toutes les maisons adjacentes, comme pour augmenter la puissance du courant d'air. A peine ces pompes, en tout temps mal approvisionnées d'eau, commencent-elles à jouer, qu'elles révèlent d'une manière déplorable toute leur faiblesse; rarement elles peuvent atteindre au-dessus du premier étage, et nonobstant tout cet appareil qui donnait d'abord une si haute idée des efforts des pompiers, il arrive neuf fois sur dix que tout leur succès se borne à aviver l'élément destructeur, en lui envoyant juste assez d'eau pour rendre la flamme plus active.

Un règlement de police oblige tout propriétaire de maison à tenir en tout temps une cuve pleine d'eau sur le toit, afin de pouvoir éteindre les étincelles qui viendraient à jaillir des bâtiments voisins en cas d'incendie; mais on observe le règlement comme tant d'autres en Russie : la cuve est mise à l'endroit voulu; seulement il y a toute probabilité qu'elle est vide, même en supposant qu'elle ait un fond, ce qui n'arrive pas toujours, à beaucoup près.

Telle est l'intelligence des Russes comme

pompiers, quoiqu'ils en aient plus en ce genre qu'en beaucoup d'autres ! Tels sont ces règlements si judicieux et si mal exécutés !

Parmi les formalités qui tourmentent le peuple et le mettent à la merci de la police, il n'en est pas de plus féconde en vexations que le système des passe-ports. Tout homme dépourvu de passe-port, quel que soit son rang, à moins qu'il appartienne à l'administration publique, est considéré comme vagabond, et le vagabondage, en Russie, est sujet au même traitement que la trahison dans les autres pays. Dans quelques autres états de l'Europe, un système non moins sévère et non moins odieux soumet légalement à la détention tout individu dont le passe-port n'est pas en règle; mais, en fait, jamais on ne recourt à cette mesure rigoureuse que dans des circonstances toutes particulières et seulement d'une manière provisoire, jusqu'à ce que les doutes soient éclaircis et l'identité suffisamment établie. En Russie, au contraire, la loi s'exécute dans toute sa rigueur, avec les formes les plus acerbes, et toute infraction, toute négligence entraîne de lourdes amendes, qui peuvent, en s'accumulant, ruiner entièrement un pauvre homme, ou le mettre pour toute sa vie à la disposition du bureau des passe-ports.

Le passe-port n'est valable que pour une an-

née; à chaque renouvellement le porteur paye une somme qui varie selon sa profession, à moins qu'il ne soit noble, car, en ce cas, le passe-port lui est délivré gratuitement. Lorsqu'on laisse passer l'époque fixée pour le renouvellement, on devient passible d'une amende pour chaque jour de retard. Quelque gênante que soit cette formalité, elle peut, à la rigueur, se justifier : c'est un impôt de capitation qui s'explique par les besoins du trésor. Mais ce but atteint par le payement de la taxe, le contribuable est encore assujetti aux obligations les plus vexatoires : chaque fois qu'il change de résidence il est tenu de faire noter son adresse sur les registres du bureau de police de son quartier; s'il passe une nuit sous un autre toit que le sien, il doit faire effacer son nom des registres, et l'y faire inscrire de nouveau. La police peut le faire attendre vingt-quatre heures avant de l'effacer, et le bureau voisin vingt-quatre heures encore avant de l'inscrire; on peut, en outre, refuser de lui délivrer son passe-port autrement qu'en ses propres mains, ce qui devient toujours pour lui une nouvelle source de tribulations, à moins qu'il ne se décide à financer. S'il avait l'imprudence de ne pas se conformer au règlement, il s'exposerait, lui et le maître de l'hôtel où il loge, à de fortes amendes.

L'aubergiste est responsable pour tous ceux

qui passent la nuit dans sa maison ; le maître est responsable pour ses domestiques : à la moindre négligence dans leurs papiers, il est mis à l'amende. La plupart du temps l'amende se calcule à tant par jour, et d'ordinaire la police a soin de laisser sa victime plusieurs mois de suite dans une sécurité trompeuse, jusqu'à ce qu'elle mette sur lui ses serres. S'il veut voyager, ne fût-ce que pour se rendre à la ville voisine, quelques milles plus loin, sans sortir du pays, il faut qu'il aille prendre au bureau un nouveau passe-port, et il ne l'obtient jamais sans un certificat du major du quartier, attestant qu'aucune difficulté ne s'oppose au départ.

Le certificat doit être signé d'abord par le *nadtziratel*, ou chef de la subdivision du quartier; ainsi le voyageur doit se rendre, avant tout, au bureau. Là, dans la boue et la malpropreté, il trouve quatre ou cinq scribes, que leur mine fait reconnaître pour les plus basses victimes du vice et de la débauche. Avant de passer à l'affaire qui l'amène, il faut qu'il se concilie la faveur de ces misérables, car ils ont à écrire le document qu'il désire, et ils peuvent le lui faire attendre indéfiniment. Il faut ensuite obtenir la signature du *nadtziratel*. Arrivé là, il lui reste à voir le major du quartier, afin qu'il légalise par sa signature celle de son lieutenant; et tout n'est pas fait en-

core : le document n'est valide qu'après avoir reçu d'un des commis du *siegé* le sceau du bureau. La clef d'argent vient seule à bout de tout cela. Aucun de ces agents ne peut refuser de faire son devoir; mais ils peuvent en retarder *ad libitum* l'accomplissement. Les scribes peuvent différer plusieurs jours de faire le certificat, le *nadtziratel* plusieurs jours encore de le signer, le major d'y mettre son visa, et le commis d'y apposer le sceau.

Il peut s'écouler ainsi plusieurs semaines avant que le voyageur obtienne la permission de partir pour la ville voisine, où il a dessein peut-être de ne passer que vingt-quatre heures; s'il se hasarde à se mettre en route sans cette permission, on pourra le faire retourner d'où il vient, attaché avec un criminel ou un esclave échappé. S'agirait-il de vie ou de mort, il n'aurait qu'un seul moyen d'éviter tous ces obstacles, — c'est de payer successivement les divers employés : l'argent aplanit toutes les difficultés, là où leur seul objet est l'extorsion. Qu'il se garde bien toutefois de laisser voir qu'un intérêt pressant détermine son voyage, ils en prendraient occasion de lui extorquer deux ou trois fois la somme qui suffit ordinairement à leur rapacité.

Armé du certificat, le voyageur obtient enfin son permis de départ, et il se dirige vers sa des-

tination; s'il y reste plus de trois jours, il est tenu d'échanger sa permission de voyage contre un passe-port de séjour, et si le quatrième jour il veut retourner, il ne le pourra qu'après avoir subi de nouveau les mêmes formalités que pour son départ. Le passe-port est comme la chaîne du galérien, dont le bruit lui rappelle sans cesse son esclavage.

Ce n'est pas qu'on éprouve ordinairement cette série de délais et de vexations; presque toujours on les prévient en se soumettant sans débat aux payements exigés, et ils n'existent que pour ceux *qui ne veulent pas financer*. Naturellement l'influence de la fortune est considérable sur un corps si vénal : elle peut, au moyen de certains sacrifices, préserver celui qui la possède de bien des soucis; mais à la première circonstance fâcheuse qui le jettera dans les mains de la police, elle saura en prendre avantage pour le dépouiller sans miséricorde.

Des formalités non moins superflues et non moins fatigantes, des règlements non moins sévères et compliqués que ceux dont on vient de donner la faible esquisse, enveloppent toutes les relations de la police avec le peuple; il n'est donc pas étonnant que celui-ci cherche à en éviter l'atteinte en achetant l'indulgence de ses tyrans et qu'il vive dans une violation presque perpétuelle

de la loi. — Il est ainsi peu d'hommes que la police n'ait le pouvoir de ruiner, et aucun, à moins qu'il ne soit protégé par une position élevée ou officielle, dont elle ne puisse rendre l'existence misérable.

En parlant de Kokoschkine, le surintendant de la police, nous avons dit quelques mots de la corruption systématique de ce corps et de l'infâme émulation que les chefs y ont introduite. Nous devons ajouter que, dans ses rapports avec les subalternes, le surintendant n'encourage jamais la violation de la loi, et ne sanctionne aucune dérogation directe aux règles du devoir; c'est donc toujours à leurs risques et périls qu'ils y contreviennent; mais il ne leur défend pas non plus de se refuser à l'accomplissement de leurs obligations jusqu'à ce que des raisons substantielles et décisives les y déterminent. — Cela suffit à ces hommes dépravés; et l'on peut imaginer le parti qu'ils savent tirer du pouvoir discrétionnaire, lorsqu'on voit la vicieuse application qu'en font quelquefois, au grand jour de la publicité, des magistrats intègres dans des pays plus heureux.

Toute transaction d'une valeur moindre de deux mille roubles est soumise à leur décision et sans appel; toute action civile doit passer, au premier degré, par les mains du major de po-

lice, qui prononce, en outre, sur la mise en jugement des prévenus. Il a le droit d'infliger des punitions corporelles à tous ceux qui ne sont pas libres, et l'on a vu que plusieurs marchands de première classe sont esclaves. Il fait exécuter, *en lieu privé*, la peine du *plitt* dans les jugements au criminel. Son *siegé* renferme une salle de détention pour ceux dont l'arrestation dépend de sa décision. Naturellement ce n'est qu'un lieu de dépôt, où l'on devrait rester à peine quelques jours; cependant il y retient pendant des semaines et souvent des mois des malheureux dont le plus grand nombre ne paraissent jamais devant les juges, parce qu'il n'existait contre eux aucune charge, et que leur captivité n'a d'autre but que de leur extorquer de l'argent, ou bien parce qu'ils n'ont pu payer assez pour se délivrer de la persécution.

Voyons, d'après le récit de M. Pernet, rapporté par M. de Custine[1], ce qui se passe dans ces murs.

« Les deux premiers jours on le laissa sans
» nourriture..... L'unique bruit qu'il entendit,
» c'était le retentissement des coups de verges
» dont on frappait, depuis cinq heures du matin
» jusqu'au soir, les malheureux esclaves envoyés

[1] T. IV, p. 280-281.

» par leurs maîtres dans cette maison pour y re-
» cevoir correction. Ajoutez à ce bruit affreux
» les sanglots, les pleurs, les hurlements des
» victimes, les menaces, les imprécations des
» bourreaux, et vous aurez une légère idée du
» traitement moral auquel notre malheureux
» compatriote fut soumis pendant quatre mor-
» telles journées, et toujours sans savoir par quel
» motif.

. . . .

» Une mince et légère cloison séparait seule
» son étroit cachot de la cour intérieure où se
» faisaient les exécutions.

. . . .

» M. Pernet entend le russe; d'abord il assista,
» sans les voir, à bien des tortures ignorées; c'é-
» taient deux jeunes filles, ouvrières chez une
» modiste en vogue à Moscou; on fustigeait ces
» malheureuses sous les yeux mêmes de leur maî-
» tresse; celle-ci leur reprochait d'avoir des
» amants, et de s'être oubliées jusqu'à les amener
» dans sa maison..... la maison d'une marchande
» de modes!!!..... quelle énormité! Cependant
» cette mégère exhortait les bourreaux à frapper
» plus fort. Une des jeunes filles demandait
» grâce; on vit qu'elle allait mourir, qu'elle était
» en sang, n'importe!..... elle avait poussé l'au-
» dace jusqu'à dire qu'elle était moins coupable

» que sa maîtresse; alors celle-ci redoublait de
» sévérité. M. Pernet m'assura, en ajoutant
» toutefois qu'il pensait bien que je douterais de
» son assertion, que chacune de ces malheu-
» reuses reçut, à plusieurs reprises, cent quatre-
» vingts coups de verges. « J'ai trop souffert à
» les compter, me dit le prisonnier, pour m'être
» trompé sur le chiffre! »

. . . .

» Ensuite c'étaient des paysans envoyés là par
» l'intendant de quelque seigneur; c'était un serf,
» domestique dans la ville, puni à la sollicitation
» de son maître; rien que vengeances atroces,
» qu'iniquités, que désespoirs ignorés. »

Si de la police nous passons aux lois russes, nous les trouverons, malgré la corruption effrontée des juges qui les administrent, complètes dans leur ensemble, et en général douces et équitables, mais presque aussi confuses et plus contradictoires encore que les lois anglaises. Il existe toutefois, entre les deux pays, dans l'administration de la justice, cette différence capitale, qu'en Angleterre quelques-uns des hommes les plus sages et les plus habiles veillent constamment à ce que l'exécution des lois soit aussi conforme que possible au texte ou à l'équité, tandis qu'en Russie tout l'effort des gardiens de la loi s'épuise à en pervertir l'application. Or, nous

savons tous que trop souvent, même en Angleterre, la loi n'est pas la justice; que doit-elle donc être en Russie?

Le code russe criminel et civil, composé de onze tomes volumineux, est un recueil d'*ukases*. L'ukase est l'expression solennelle des commandements du Czar; c'est la bulle des papes, avec cette différence qu'un ukase ne peut être infirmé que par un autre ukase qui l'abroge formellement; sans cette abrogation explicite, deux ukases, bien qu'ils paraissent se contredire dans les termes et le sens, n'en subsistent pas moins tous les deux comme lois. Il eût été heureux pour l'humanité, que les souverains russes se fussent montrés aussi cléments pour leurs sujets qu'ils l'ont été pour les ukases de leurs prédécesseurs. S'ils en ont fait beaucoup ils en ont détruit fort peu. Il en est résulté un véritable chaos, où les hommes chargés de l'administration de la justice trouvent aisément prétexte et autorité pour toutes les applications vicieuses que leur suggère leur vénalité. Feu l'empereur Alexandre laissa, à sa mort, plus de vingt-quatre mille ukases qui n'ont pas été mis à exécution.

Avant Pierre le Grand, les Czars étaient obligés de prêter le serment, par lequel le premier Romanoff, fondateur de leur fortune, s'était engagé, pour lui et ses descendants, à consulter les

grands de l'empire sur toutes les affaires importantes, et à n'établir aucune loi nouvelle sans leur consentement. La formule même des ukases de ce temps, commençant par ces mots : « Le conseil des boyards ordonne, » prouve qu'ils n'étaient pas le résultat d'une autorité sans partage, bien qu'ils pussent être l'expression d'un pouvoir absolu.

En modifiant la formule de ces actes, Pierre rendit la volonté des Czars aussi effrénée qu'elle était puissante ; il concentra dans sa seule personne un pouvoir plus étendu que celui dont jouissent ensemble le souverain et le parlement de la Grande-Bretagne, puisque ceux-ci, d'après les jurisconsultes les plus capables d'en juger, n'ont pas le droit de changer les principes fondamentaux de la constitution, tandis que le pouvoir de l'autocrate est sans limite. Depuis ce pas décisif du grand réformateur, la volonté du Czar est la loi, et l'ukase en est l'expression formelle. Il établit une règle de conduite pour le présent ou pour les générations futures ; il peut être l'instrument terrible qui brise d'un trait de plume l'indépendance d'une nation et foule aux pieds ses droits méconnus ; il peut aussi donner simplement un ordre sur un sujet trivial, sans importance, touchant même à l'absurde et au burlesque. En voici la preuve.

Vers la fin de son règne, l'empereur Paul, d'un caractère triste et soupçonneux, était imbu de l'idée que des conspirateurs inconnus nourrissaient des desseins hostiles contre son trône et sa vie, et que pour en préparer l'exécution, ils s'efforçaient de répandre dans le public le manque de respect et le mépris pour sa personne. Cette imagination n'était pas aussi absurde qu'elle pouvait le paraître au premier abord ; c'était par une politique semblable que Catherine, sa mère, était parvenue à écarter son mari du trône pour y monter à sa place. L'événement prouva d'ailleurs que ses craintes n'étaient pas dénuées de fondement, quoique la conduite du Czar ait fourni à ses ennemis leurs premières armes contre lui-même. Il fut confirmé dans ces idées par le comte Pahlen, son favori, et plus tard le chef de ses assassins, dont le but semble avoir été de faciliter la révolution qu'il méditait, en faisant paraître son maître comme insensé aux yeux du public. Il persuada aisément au crédule monarque que ses sujets affectaient à son égard un manque de déférence insultant. Lorsqu'il sortait avec lui en voiture, il fortifiait les imaginations fantasques de Paul en lui montrant de loin des groupes d'individus qui, vu la distance, avaient cru pouvoir rester couverts. Enfin Paul fut poussé à promulguer une suite d'édits foudroyants qui posaient

les règles du décorum à observer dans la ville impériale, et qui, entre autres extravagances, ordonnaient, sous les peines les plus sévères, que tous ceux qui rencontreraient l'empereur s'agenouilleraient tête nue, que les équipages s'arrêteraient, et que ceux qui s'y trouveraient, hommes ou femmes, en descendraient pour s'agenouiller dans la neige ou dans la boue.

Il est facile de concevoir qu'on n'était pas très-désireux de se rencontrer avec ce gracieux souverain; aussi, du plus loin qu'on apercevait sa voiture, on s'enfuyait dans toutes les directions. Cette conduite exaspéra l'empereur encore davantage. Il se fit escorter de plusieurs Kosacs à cheval, qu'on envoyait à la poursuite de tous ceux qui semblaient fuir à son approche. Un jour ils amenèrent à l'empereur un individu arrêté par eux au moment où il cherchait à se cacher dans une contre-allée. Le despote, furieux, lui demande son nom, et comment il osait insulter ainsi son empereur en cherchant à l'éviter comme s'il était une bête féroce. — Le coupable explique qu'il est Anglais, attaché à la factorerie britannique; il affirme solennellement qu'il n'a pas eu l'intention de fuir l'honneur d'une rencontre avec un aussi auguste personnage; mais qu'ayant la vue excessivement courte il n'avait pu reconnaître l'équipage impérial. « Alors, dit le Czar, si vous

avez la vue basse, nous entendons qu'à partir d'aujourd'hui, vous portiez des lunettes afin que cette infirmité ne vous fasse pas retomber dans une pareille inconvenance. » Et l'on rendit un ukase à cet effet.

C'était une époque de terreur pour la capitale. Le marchand fut trop heureux de se conformer aux ordres de l'empereur; et soit qu'il s'accoutumât à l'utile auxiliaire qu'on lui donnait, soit que sa vue, excellente auparavant, se fût affaiblie par l'usage des lunettes de manière à en avoir réellement besoin, il les porta toujours depuis, et n'a jamais tenté d'éprouver si la police s'aviserait de le punir pour y avoir renoncé. L'ukase n'a point été révoqué et ne le sera probablement jamais, car il n'est pas présumable que l'empereur actuel veuille rendre un nouvel ukase sur un tel sujet. — Quant au marchand, on continue de le désigner comme le gentleman qui porte des lunettes par ukase.

L'exemple suivant n'est guère moins étrange. La vérité de l'anecdote est encore attestée aujourd'hui par l'existence d'une petite maison à façade de briques, dont la singularité contraste avec les habitations voisines, et qui est située sur le Vasili-Ostroff, île de la Néva, où se fait la plus grande partie du commerce de Saint-Pétersbourg. Sous le règne du dernier empereur, un plombier an-

glais, nommé Clayworth, qui l'avait construite et auquel elle appartenait, demanda par une pétition à Alexandre, la permission de laisser la façade en briques unies à la manière anglaise, chose défendue par les règlements, qui ordonnent jusqu'à la couleur dont les maisons, les toits et les volets de la capitale doivent être peints. Sa demande fut gracieusement accueillie. Un ukase décida que, par exception, la maison du plombier serait en briques unies et de couleur blanche. Quelques années après, ce propriétaire si favorisé changea d'idée, il voulut couvrir de plâtre sa façade; mais à peine eut-il commencé, que la police intervint, lui faisant défense de poursuivre, attendu que la loi même qui l'avait autorisé à construire sa façade en briques unies, frappait d'illégalité le plâtre et la peinture dont il entendait l'induire. On voit qu'en toutes choses, petites ou grandes, l'ukase est un formidable instrument.

C'est seulement depuis le règne de Nicolas, que les juges civils et criminels ont appris à apprécier la glorieuse confusion de leurs lois. Auparavant, leurs décisions ne reconnaissaient d'autres règles que les présents des parties ou la recommandation des agents de l'autorité et la crainte de les désobliger. Ils n'étaient pas enchaînés alors par la nécessité de donner à leurs jugements quelque

couleur de légalité, ce à quoi les ordres rigoureux de l'empereur les obligent maintenant. Mais si parfois cela les gêne quelque peu, si pour continuer leur ancienne manière de procéder, il leur faut aujourd'hui une certaine connaissance de la législation, *la justice n'en est pas moins perverse.* La seule différence qui existe, c'est qu'au lieu de la subordonner alternativement, comme autrefois, à des considérations *de faveur ou d'argent*, selon le cas, on se borne à *la vendre.* Ceux qui sont chargés de l'administrer trouvent dans la sévérité des ordres de l'empereur une excuse toujours prête pour se défendre contre les sollicitations de leurs parents ou de leurs patrons, et leurs jugements deviennent pour eux une source féconde de trafics exclusivement pécuniaires.

Il est fort rare qu'un tribunal soit jamais embarrassé réellement pour décider selon qu'il convient à l'intérêt des juges; seulement, plus l'iniquité est flagrante, plus est considérable le cadeau qu'ils exigent. Mais justes ou non, leurs décisions sont toujours *légales*, comme le veut l'empereur, dont les efforts pour améliorer l'application des lois n'ont eu, jusqu'à présent, d'autre résultat que de rendre plus lucratives les places des juges et de leurs assesseurs, et eux-mêmes plus précautionneux sans les rendre plus honnêtes.

La loi criminelle n'applique la peine de mort qu'au seul cas de haute trahison. L'abolition de la peine capitale pour tout autre cas avait été projetée par l'impératrice Élisabeth; elle fut effectuée par Catherine II, qui malgré toutes ses fautes, et elles étaient lourdes et nombreuses, est encore le meilleur et le plus sage souverain qu'ait eu l'empire russe. La plus forte punition pour les grands crimes se borne maintenant à quarante coups de knout, à la mort civile et à l'exil perpétuel dans les mines de la Sibérie.

Le knout est un fouet long, épais et fortement tressé, terminé par une langue de cuir en forme de pointe de flèche, mais dure et pesante. Toute l'énergie de l'instrument dépend de l'adresse de l'exécuteur. Celui-ci est toujours un condamné auquel on pardonne, à condition d'exercer ces fonctions pendant douze années consécutives. L'expérience qu'il acquiert pendant ce temps lui permet, en général, d'employer son knout avec un tel effet, que du premier coup il peut réduire en poudre un morceau de brique. Il a deux manières de donner la mort à sa victime quand il en reçoit l'ordre; l'une est de passer au col du patient une corde liée de telle manière qu'il se rompt lui-même les vertèbres par ses propres efforts; l'autre est de lui couper les intestins d'un seul coup de knout. Ces sortes

d'exécutions ne lui sont permises que pour les cas politiques ou lorsqu'il s'agit de la vengeance de quelque employé. Il est rare que la peine du knout soit suivie de mort, sauf lorsqu'on y joint l'exil en Sibérie, ce qui exige un voyage de deux ans, où l'on fait marcher les *convicts* enchaînés ensemble, et pendant lequel il en périt toujours un grand nombre, qu'ils aient ou non reçu le knout.

Mais s'il en résulte pour les plus grands crimes contre la société un système de châtiments en apparence modéré, il s'ensuit aussi que les punitions manquent de graduation convenable, de sorte que les moindres délits se trouvent comparativement l'objet d'une grande sévérité. Le parricide est puni du knout et de l'exil perpétuel en Sibérie. La banqueroute frauduleuse, lorsqu'il y a preuve du moindre détournement au préjudice des créanciers (et l'on sait qu'en Russie, quatre-vingt-dix-neuf banqueroutes sur cent méritent le nom de frauduleuse au premier chef), emporte la peine du *plitt* et l'exil en Sibérie pour la vie également. La peine du *plitt* ne diffère de celle du knout qu'en ce que, au lieu d'être administrée en public, on la subit dans l'intérieur du *siegé*, avec un instrument moins lourd que le knout, et dont il est fort douteux que les coups fassent moins souffrir. A la vérité, dans la soli-

tude du *siegé*, l'exécuteur ainsi que les officiers de police qui président à l'exécution, peuvent recevoir des cadeaux pour la rendre à peu près insignifiante; mais d'un autre côté, quelles réclamations peut faire entendre la victime s'il arrive que pour la rançonner ils aggravent la punition? — Le meurtrier qui reçoit le knout en public s'efforce aussi d'acheter la bienveillance de son bourreau; dans le trajet jusqu'au lieu du supplice, une coutume immémoriale permet à celui-ci de s'arrêter devant chaque cabaret qu'il rencontre et d'y demander un verre de spiritueux; pendant qu'il boit, la foule témoigne sa pitié pour le criminel en lui donnant quelques monnaies de cuivre.

Arrivés en Sibérie, les coupables peuvent être l'objet de traitements fort différents. Les uns, condamnés aux mines et privés de la lumière du jour, soupirent après cette mort qu'une miséricorde, assurément fort trompeuse en ce cas, leur a refusée; les autres, avec le temps et de la conduite, peuvent devenir des colons prospères. Néanmoins les yeux du peuple font peu de différence entre les deux condamnations; et quelle que soit la disproportion des délits, la pénalité lui paraît à peu près la même quand il voit les condamnés partir ensemble pour la même destination.

Aussi tous ces tourments accessoires aux quels

sont exposés les principaux coupables dans les parties éloignées de l'empire où on les envoie, ne sont-ils plus que de folles cruautés puisqu'ils sont perdus pour l'exemple du reste de la population, et puisque, d'autre part, si la société, dans l'intérêt de sa conservation, a le droit d'infliger des peines à titre d'avertissement, elle ne doit jamais, sujette à l'erreur, comme nous le sommes tous en ce monde, en infliger à titre de vengeance. — Ajoutons que c'est une croyance universelle qu'en réalité l'importance du crime n'a rien de commun avec celle de la punition, — et qui en revient pour le dire?

Les formes dans les procès criminels en Russie sont éminemment insuffisantes pour assurer la réalité de la justice. Un accusé, arrêté par la police et remis à la disposition de la cour criminelle, reste rarement moins de huit mois et souvent plus de trois ans avant d'arriver au jour du jugement; pendant tout ce temps il est détenu. Rien de plus injuste qu'un tel retard, quelle que soit l'issue du procès. En cas de culpabilité, c'est mettre à l'abri le criminel, et en cas d'acquittement c'est détenir un innocent pendant un temps qui, tout compte fait, équivaut à la dixième partie de celui qu'il lui reste à vivre. Toute la procédure se fait par écrit; jamais le prévenu n'est confronté avec les témoins; on ne lui permet pas

de lire les dépositions sur lesquelles il est condamné, même après que tout est fini. En un mot, il n'est pas jugé par ses pairs, mais par un tribunal corrompu.

Par une conséquence de la manière dont la justice est administrée en Russie, de toutes les professions qui, ailleurs, ont rapport à la loi, celle de notaire est la seule qui ait une existence réelle. Il est universellement connu que le meilleur de tous les avocats est un billet de banque; personne ne veut perdre son argent à payer l'avocat le plus habile; aussi la plupart des hommes qui prennent ce titre ne parviennent-ils à se procurer un chétif salaire qu'en courant d'un tribunal à l'autre pour agir, dans l'occasion, comme entremetteurs et porteurs de cadeaux.

Le code russe, encore qu'il édicte généralement des punitions modérées, en a laissé subsister quelques-unes que leur sévérité rend inapplicables. La loi sur la diffamation en est un remarquable exemple : elle condamne l'homme qui en accuse un autre et qui ne peut prouver ce qu'il avance, à la même peine qu'aurait subie la personne diffamée, si les preuves eussent été fournies.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES.

TABLE DES MATIÈRES.

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

CHAPITRE VIII.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

ERRATA.

Page 5, ligne 10, *au lieu de* s'émeut, *lisez* s'agite, etc.

Page 6, dernière ligne, *au lieu de* à Kasan, dans l'église de Notre-Dame, *lisez* dans l'église de Notre-Dame de Kasan.

Page 79, dernière ligne, *au lieu de* e, *lisez* et.

Page 80, ligne 6, *au lieu de* turques, *lisez* turcs.

Page 95, ligne 8, *au lieu de* lorsqu'il, *lisez* s'il n'a.

Page 98, ligne 10, *au lieu de* où la vie animale moins de prix, *lisez* a moins, etc.

Page 106, ligne 1re, *au lieu de* cabairs, *lisez* cabaret.

Page 115, ligne 15, *au lieu de* et, *lisez* est.

Page 115, ligne 20, *au lieu de* se consument, *lisez* se consomment.

Page 141, ligne 17, *au lieu de* qu'ils avaient, *lisez* où ils avaient.

Page 146, ligne 8, *au lieu de* Peut-on, *lisez* Veut-on.

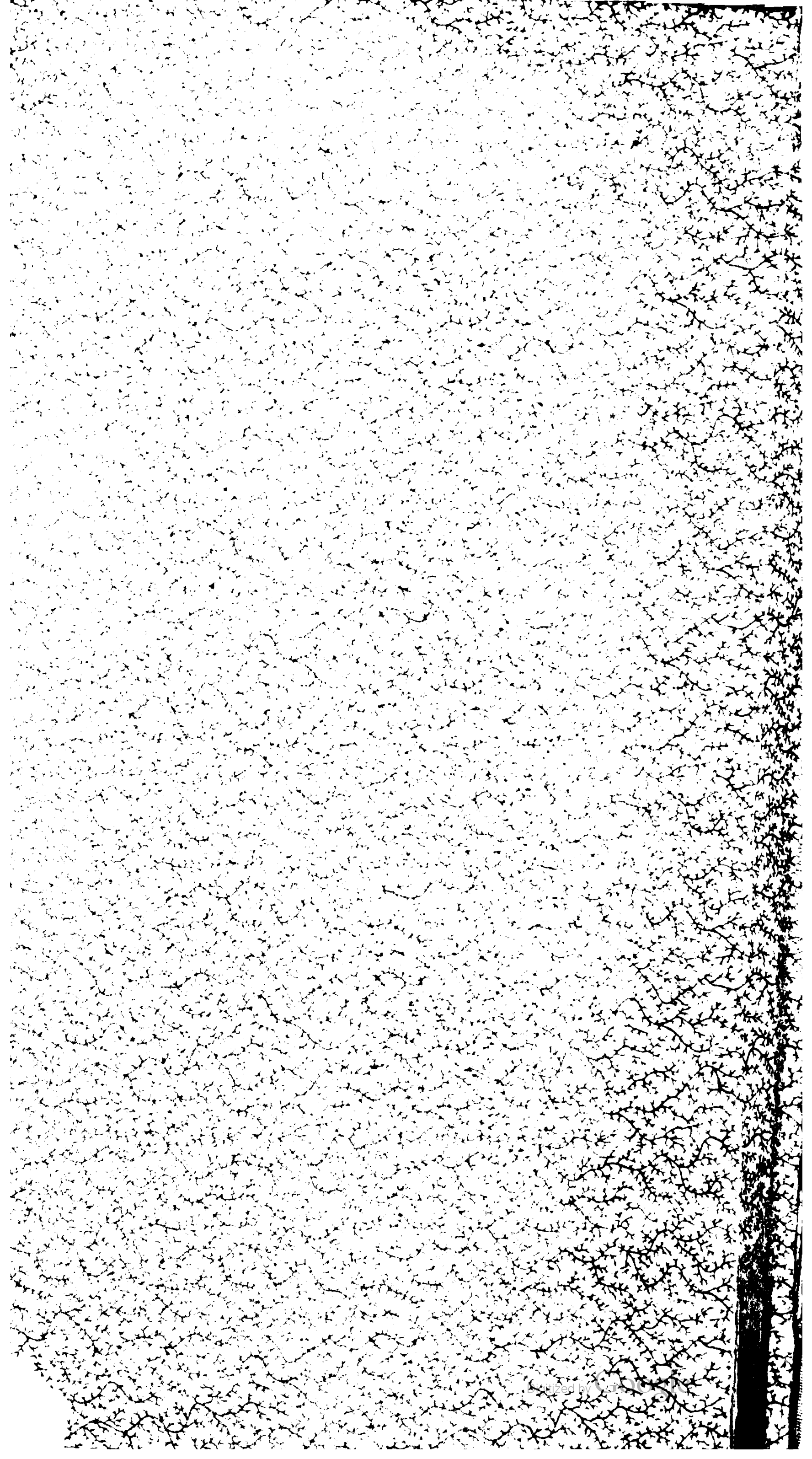
Page 148, ligne 11, *au lieu de* présidet, *lisez* président.

Page 160, ligne 11, *au lieu de* sans, *lisez* sous.

Page 169, ligne 20, *au lieu de* evé, *lisez* élevé.

Page 185, ligne 27, *au lieu de* postiche, *lisez* pastiche.

Page 203, lignes 5 et 6, *au lieu de* tels propriétaires, *lisez* tel propriétaire.




Digitized by Google

